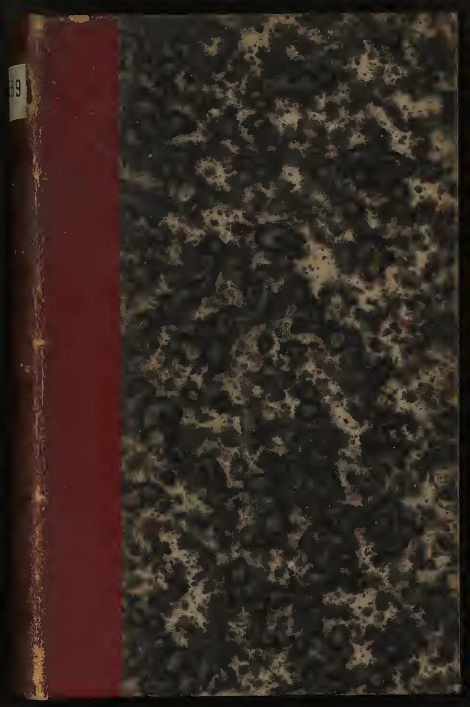
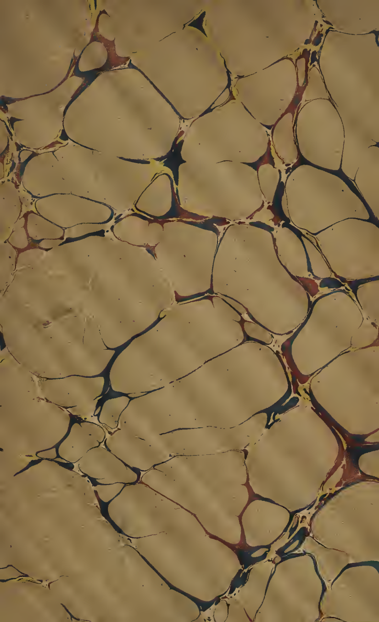
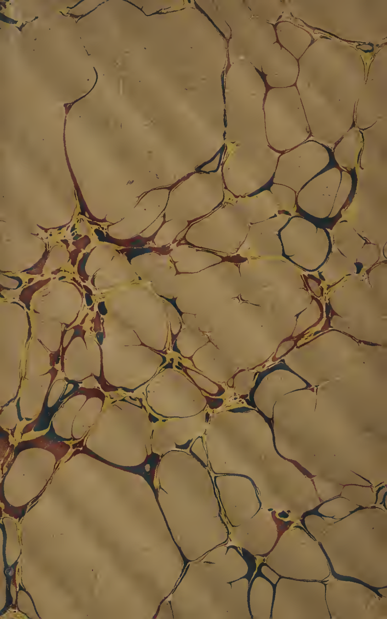






BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE CONTEMPORAINE

LES

Sciences Occultes

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL

LES

Sciences Occultes

DIVINATION, CALCUL DES PROBABILITÉS
ORACLES ET SORTS, SONGES, GRAPHOLOGIE, CHIROMANCIE
PHRÉNOLOGIE, PHYSIOGNOMONIE, CRYPTOGRAPHIE
MAGIE, KABBALE, ALCHIMIE, ASTROLOGIE, ETC.

PAR

G. PLYTOFF

Avec 174 figures intercalées dans le texte



PARIS
LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
RUE HAUTEFEUILLE, 19, PRÈS DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1891

PREFACE

Si ce livre est un livre de *bonne foy*, ce n'est pas un livre de *foi*. Ce ne sont pas mes croyances que je développe, je crois devoir les garder pour moi.

Si je me suis fait volontairement le propagateur des sciences occultes, c'est que j'estime qu'elles doivent être étudiées, qu'elles en valent la peine, et si je ne conclus pas, si je ne donne pas le résultat de tout ce que j'ai lu, fait ou vu, c'est que je veux laisser à chacun le soin de s'instruire soi seul, suivant les préceptes de la doctrine occultiste.

J'en ai assez dit pour que ceux qui voudront *travailler* à devenir occultistes y parviennent. Des autres, je n'en prends souci.

Que si l'on me reprochait l'inanité apparente de ce que j'ai mis en lumière, je répondrais par la métaphore de Rabelais : « C'est pourquoi fault ouvrir le livre et soigneusement peser ce qui y est déduit. Lors connaîtrez que la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur que ne le promettait la boîte, c'est-à-dire que les matiè-

res ici traitées ne sont tant folâtres, comme le titre audessus prétendait. »

De plus, je me permettrais humblement d'inviter les détracteurs à lire attentivement ce que j'ai écrit, ils y trouveraient peut-être la clé de bien des mystères qui restent inexpliqués, de problèmes encore indéterminés.

Pour écarter de ce livre le soupçon des honnêtes gens, je commence par établir en principe que les données de la science ne permettent pas de croire à des choses surnaturelles.

Le merveilleux se rencontre parfois, dans la nature, l'inexpliqué souvent; mais le surnaturel, en tant que phénomènes extérieurs, n'existe pas.

Qu'on n'aille pas croire que nous préconisons l'idée de ceux qui veulent étayer sur des sciences matérielles les dogmes injustifiés de l'existence problématique d'êtres invisibles.

Pour nous, il n'y a rien, dans tous les faits que nous pouvons constater, autre chose que des lois naturelles.

Dans la façon de comprendre *le naturel,* il peut y avoir des divergences de conclusion ; il n'y aura jamais d'erreur.

Ce livre est scindé en quatre parties bien distinctes, correspondant à une division imposée par la nature même du sujet :

La première partie est l'exposé des sciences de la divination ou *connaissance de l'avenir*.

La deuxième partie est réservée aux sciences occultes matérielles ou *occultisme matérialiste*.

La troisième partie est consacrée à la théorie des sciences occultes philosophiques ou *occultisme philosophique*.

Ces trois divisions correspondent aux bases fondamentales du *ternaire:*

Les Faits.
Les Lois.
Les Principes.

La conclusion est renfermée dans une quatrième partie *(quaternaire)* qui est la résultante des trois précédentes ou *philosophie occulte*.

Les déductifs et les matérialistes pourront lire ce livre tel qu'il a été écrit.

Les initiés, les intuitifs et les spiritualistes feront bien s'ils veulent en tirer autre chose que des indications pratiques, de le lire à l'envers, j'entends : de commencer par la troisième partie, d'étudier ensuite la seconde et de conclure par la première.

Ces indications étaient nécessaires pour bien fixer le but que nous nous sommes proposé d'atteindre et faire saisir à ceux qui voudront bien nous lire que ce volume renferme autre chose qu'un passe-temps agréable et qu'il a l'ambition de propager quelques doctrines utiles à l'établissement de la Vérité.

G. PLYTOFF.

Paris, 15 janvier 1891.

LES

SCIENCES OCCULTES

Première Partie

LA CONNAISSANCE DE L'AVENIR

CHAPITRE PREMIER

LA DIVINATION

LES CAUSES

On ne peut envisager les événements qui se déroulent sous nos yeux qu'aux trois points de vue suivants :

1° En les attribuant à la *Providence*, qui produit, conserve tout ;

2° En les attribuant à un enchaînement de causes nécessaires, c'est-à-dire à la *fatalité ;*

3° En les attribuant au caprice de la fortune, c'est-à-dire au *hasard*.

Si l'on veut bien réfléchir un instant, on trouvera que ces trois sortes d'explications des faits *(Loi du ternaire* des Initiés), dérivent de trois ordres d'idées hiérarchiquement disposées de la façon suivante :

La Providence correspond, dans quelque religion que ce soit, à la divinité ; qu'elle soit un des attributs de Dieu ou Dieu lui-même, peu importe, son résultat est toujours divin ;

La fatalité correspond aux lois de la nature, qui sont, en effet, fatales, aveugles et irréfragables ;

Le hasard correspond aux faits brutaux dont nous ne pouvons percevoir les lois, pour quelque motif que ce soit : en effet, si nous ne pouvons remonter aux *causes*, les *effets* nous paraîtront le fait d'un hasard capricieux.

Ceci posé, voyons celle de ces trois hypothèses qu'il y a lieu de choisir dans l'interprétation des événements.

LA PROVIDENCE

Phérécyde et Anaxagore enseignaient qù'un Dieu tout-puissant gouverne le monde avec une sagesse infinie et que nos âmes sont immortelles.

Platon[1] alla jusqu'à soutenir que Dieu est le créateur du ciel, de la terre et de l'âme ; cependant ce n'est que chez les stoïciens que l'on trouve la première fois mentionné le nom de *Providence*.

Cette école, dite du *Portique*, parce que Zenon de Cettium, son fondateur, faisait ses leçons dans le fameux portique (στοὰ) du Pœcile à Athènes, soutenait la doctrine de la fatalité, même dans ses principes fondamentaux. Au dire des savants modernes cette inconséquence n'était qu'apparente.

Les disciples de ce philosophe, qui avaient poussé l'art du raisonnement jusqu'à la subtilité la plus affinée, soumettaient toutes leurs actions au sentiment du devoir, ils enseignèrent les premiers que chacun de nous, étant une partie du vaste *Tout*, doit être attaché au bien général plus qu'au bien particulier et se sacrifier au salut de tous (théorie de l'altruisme).

Leur précepte suprême, *Vivre conformément à la nature*, indique bien qu'ils tiraient l'origine de leur philosophie des lois indiennes : car, par là, ils entendaient que

[1] Platon, *Dialogue de Timée*.

l'âme, principe actif de l'homme, doit gouverner absolument le corps comme Dieu gouverne la matière de l'univers.

Epictète, après les stoïciens, nous donne le plus bel exemple de résignation à la Providence qu'on puisse imaginer. Esclave, pauvre, boiteux et toujours content il disait : *Je suis dans la place où la Providence a voulu que je fusse ; m'en plaindre, ce serait l'offenser*.

Tertullien[1] se rallie aussi à l'hypothèse de la Providence.

Bossuet, dont l'opinion ne pouvait être douteuse, après avoir étudié la succession des événements historiques, en fait ressortir les raisons déterminantes. Il en trouve la source dans les desseins de Dieu et conclut que «le long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires dépend des ordres de la Providence[2] ».

Avec sa vaste intelligence, il comprend la Providence avec les conséquences qu'elle entraîne, mais sans anéantir la liberté humaine, le libre arbitre: c'est ainsi qu'il se met à l'abri du fatalisme ou de la prédestination.

Les exemples sont nombreux, qu'on pourrait donner de l'existence d'une Providence, mais, comme laplupart du temps ils reposent sur la définition même de la Providence ou de Dieu, il serait inutile de s'attarder à les détailler.

Ce n'est pas dans l'histoire, du reste, qu'il faut chercher des preuves, car c'est là, plus qu'ailleurs que les petites causes ont les plus grands effets.

Les tyrans récompensés, les bons rois punis abondent dans l'histoire et les cruautés, les vengeances des princes ne peuvent passer pour la réalisation des volontés de la Providence.

[1] Tertullien, *Apologétique*.

[2] Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*.

Remarquons pourtant que, presque toujours, les monarques criminels ont été punis de leur vivant et que, dans l'empire Romain seulement, cinquante-six empereurs sur quatre-vingt-dix (c'est-à-dire plus de la moitié) ont payé leur tribut à l'assassinat, tandis qu'en général la moyenne des assassinés est d'un pour trois cent mille.

Cependant, lorsqu'on voit le bien et le mal s'attaquer à tous indistinctement, on est tenté de s'écrier avec le Prophète : « J'étais scandalisé et je sentais presque ma *foi* s'ébranler lorsque je contemplais la tranquillité des méchants. J'entendais dire autour de moi : Dieu les voit-il ? Et moi je disais : C'est donc en vain que j'ai suivi le sentier de l'innocence ? Je m'efforçais de pénétrer ce mystère qui fatiguait mon intelligence... »

Quand on constate que, dans les épidémies meurtrières, dans les grandes catastrophes, dans les cataclysmes, la destinée des bons et des méchants est la même, que sur le champ de bataille le brave et le lâche sont également frappés, que le règne de Néron est long, que celui de Titus est court, que Sylla meurt tranquillement, d'une mort douce, lorsque Cicéron a la tête tranchée par le licteur d'Antoine, que Tamerlan verse des torrents de sang et cependant est heureux dans toutes ses entreprises, alors que Henri IV, le Père du peuple, meurt après quelques années de règne sous le fer d'un assassin. Que penser de cette justice divine qu'on nomme Providence ?

Quoi qu'il en soit, il est des événements où, suivant le langage de Bossuet « la main de la Providence paraît toute seule par des coups extraordinaires », seulement, le plus souvent, nous ne les voyons pas. Et comment pourrions-nous les voir ? Nous n'apercevons du problème qu'une face, le résultat, et nous devons remonter aux causes. Les microbes cachés dans l'organisme

humain se rendent-ils compte de la circulation et des diverses fonctions de l'homme et peuvent-ils avoir la moindre notion de ses actes? Le mieux est de s'en tenir à cette doctrine consolante de la Providence.

« Il suffit d'avoir des yeux et de les ouvrir pour reconnaître qu'une grande justice s'exerce dès ici-bas; seulement, on voit que certaines causes sont appointées à une autre session. Celui-là est encore bien faible qui s'étonne ou s'inquiète de ce délai[1]. »

Les origines et l'avenir de l'humanité sont enveloppés de sombres nuages et quand nous reconnaissons comme mauvais ce que nous avions cru bon et comme mal ce qui nous avait semblé bien, c'est que le temps de comprendre est venu pour nous. « Dieu, dit Tertullien, a renvoyé le jugement éternel après la fin du monde et ne précipite pas, avant le terme, la séparation, qui sera la suite du jugement. »

Et souvent ceux-là sont les grands justiciers de la Providence, qui, nés dans un siècle de dépravation, où le vice est impuni et la vertu tournée en dérision, déclarent aveugle et fatale l'ordonnance du monde et s'insurgent contre les philosophies malsaines.

« Lorsque, dans le silence de l'abjection, on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclavage ou la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'austère Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde[2]. »

[1] Lamennais, *Mélanges.*

[2] Chateaubriand, *Mercure* de 1807.

LE DESTIN

Le Destin peut se définir: « l'enchaînement naturel et éternel des causes. » Cependant cette définition semble s'appliquer seulement aux faits de l'ordre physique; quant aux faits de l'ordre moral, la liberté de l'homme est une cause. La raison s'arrêtera devant les impossibilités absolues, mais on hésitera à conclure avec Hobbes que tout arrive par nécessité. Cependant, il faut considérer, comme nous l'avons dit en commençant ce chapitre, que le destin correspond aux lois de la nature et doit régir tout ce qui dépend de certaines lois immuables.

Or, il n'y a pas que le monde matériel qui obéisse à des lois, le monde spirituel y est également soumis. L'évolution constatée dans les races animales n'a-t-elle pas été remarquée dans l'ordre métaphysique?

Cette étude est la base d'une science nouvelle qui demande de très nombreuses observations, mais qui projettera sur le monde de la psychologie une lumière égale à celle que l'évolution a répandue sur l'histoire naturelle.

On peut signaler, dans de multiples événements, une chaîne de fatalités terribles.

Dans la mythologie antique, *Fatum* était le plus ancien des dieux et tous étaient soumis à ses lois. *Me quoque fata regunt.* « Moi aussi, les destinées me conduisent », dit Jupiter dans Ovide.

Sénèque définit le destin : « Une nécessité de toutes choses et des actions qu'aucune force ne peut rompre ». *Quam nulla vis rumpit.*

Nous avons vu que le principe de la fatalité était soutenu par les stoïciens, de concert avec l'idée de la Providence. Héraclite, Empédocle, Démocrite, Zénon, Posidonius étaient partisans de la nécessité absolue, c'étaient des fatalistes. Chrysippe et quelques autres stoïciens, au

contraire, entendaient par le destin, l'enchaînement éternel des causes, la raison primitive du monde l'intelligence de Dieu appliquée à la matière.

Au point de vue de la philosophie des sciences occultes, cette théorie est la véritable.

Il n'y a pas d'effets sans causes ; or, rien n'arrive que par des causes antécédentes et, conséquemment, par la force du destin, c'est donc le destin qui produit tout.

Chrysippe soutenait qu'il ne peut pas y avoir d'avenir vrai s'il n'existe des causes de cet avenir. Le vrai ne peut donc arriver que par la force de la destinée : tout événement suppose une série de causes ayant sa source dans l'éternité. Le passé est immuable et nécessaire ; comment l'avenir, étant vrai, ne serait-il pas immuable et nécessaire comme le passé ?

Si vous ajoutez à cette théorie la notion du libre arbitre vous aurez l'opinion de Chrysippe, de Carnéade et de Sénèque.

Cette théorie conduisant d'une part au matérialisme, et, d'autre part, semblant attaquer la morale, en ce sens qu'elle ne laisse subsister dans les actions des hommes ni mérite ni démérite, est très critiquable au point de vue moderne.

Elle paraît peu compatible avec la doctrine de la création qui nous montre un Dieu tout-puissant, créateur du ciel, de la terre et des hommes, mettant ces derniers sur une planète quelconque pour l'adorer et jouir de son œuvre. Mais avec la doctrine qui nous apprend que nous sommes une partie intime du grand *Tout* (τὸ πᾶν), que par conséquent nous vivons pour un seul, et qu'un seul vit pour tous, que chacun doit être plus attaché au bien général qu'au bien particulier, l'hypothèse de Chrysippe s'éclaire et le principe de la fatalité reprend son véritable sens.

L'avenir existe virtuellement dans le passé, c'est à

nous de savoir l'y découvrir. C'est ce que nous faisons journellement par déduction. Nos connaissances, nos découvertes, nos sciences sont les ombres du passé et rayonnent vers l'avenir.

Le libre arbitre nous permet de nous guider et si l'événement est fatal, s'il doit arriver, c'est par la *volonté* que nous sommes armé contre lui, d'après la formule occulte : Savoir, oser, vouloir ; se taire.

La volonté ou la prière : la force ou l'amour.

Fata volentem ducunt, nolentemque trahunt, dit Sénèque. Les destins conduisent celui qui *veut*, ils traînent celui qui ne sait pas vouloir. Et cela est si vrai que, par la réflexion, nous pouvons changer notre destin. Sauf des exceptions rares nous sommes libres de choisir notre voie, de faire notre avenir.

Une faiblesse, aux yeux des savants modernes, dont ils font un crime aux plus grands hommes, c'est la superstition, ou du moins ce qu'ils appellent ainsi.

Cependant, par son étymologie même le mot superstition devrait imposer le respect ; il vient de *super stare*, se tenir au-dessus, se mettre au-dessus du vulgaire ; en suite tout est superstition sur la terre : qui dit croyance religieuse dit superstition : le *hoc signo vinces* n'est-il pas analogue au petit Apollon de Delphes que Sylla ne manquait jamais de baiser à la vue de ses soldats ? Attila, Roland, Scanderberg n'ont-ils pas eu aussi leurs superstitions ?

Les bois sacrés, les forêts de Dodone, les eaux du Styx, les pierres druidiques, la fontaine de Merlin, les eaux de Lourdes ont, de tout temps, été renommés pour leurs qualités occultes et fatidiques.

La doctrine des jours heureux et malheureux a été soutenue par Hésiode[1]. Plutarque n'a pas craint de con-

[1] Hésiode, *les Travaux et les jours.*

sacrer un traité à cette question. Du reste, la superstition des dates était générale parmi les anciens.

Les exemples abondent de l'influence de certaines dates, de certaines époques fatales, à des peuples, à des races, à des individus.

Napoléon rappelait à Sainte-Hélène qu'il entra un vendredi à l'école de Brienne et que, en voyant son père s'éloigner, il versa un torrent de larmes. « Hé! disait-il, avec de fortes propensions à être superstitieux, je n'entrepris jamais rien qu'avec crainte un vendredi; d'ailleurs, je ne sais si c'est un pur hasard, ou une suite nécessaire de la mauvaise disposition d'esprit où le vendredi me mettait, mais j'ai toujours mal réussi dans mes entreprises, ce jour-là. Ainsi, entre autres choses, je me souviens que la nuit où je partis de Saint-Cloud, pour la campagne de Russie, était un vendredi. »

Une remarque curieuse, si elle ne tient pas à la fatalité, est celle qu'on a faite au sujet de quatre hommes également célèbres qui, dans le cours du XVI[e] siècle, figuraient parmi les étudiants du Collège de France; c'étaient:

A. Vésale, qui mourut de faim sur les rochers de l'île de Zante où la tempête l'avait jeté.

Torquato Tasso, qui mourut de misère et de chagrin, fou peut-être, dans un cloître.

Ramus, qui fut égorgé dans le collège de Presles, où il professait la philosophie et l'éloquence.

Enfin Michel Servet, que l'implacable Calvin condamna à être brûlé vif.

La légende veut que ces savants aient été liés d'une étroite amitié, basée sur la sympathie.

L'homme ne saurait faire un pas dans la vie sans se heurter à des obstacles insurmontables, il se meut dans un cercle de nécessité invincible, il est l'esclave de la nature.

Il obéit à une force aveugle, obscure, irrésistible.

Lorsqu'un homme naît, il ne l'a pas demandé, il n'y a pas consenti, c'est malgré lui : sa vie sera une existence désespérée. En vain, il maudira le jour de sa naissance, il gémira sur ce que la mort ne l'a pas pris à sa première heure alors qu'il était encore inconscient.

Il a beau crier, se plaindre, il faut qu'il accepte la vie, qu'il soit souffrant, infirme, méprisé, bafoué, méconnu et qu'il traîne sa misère jusqu'à la tombe, qui n'est même pas un refuge pour lui, car il y descend avec crainte, en tremblant sur le sort qui lui est réservé.

Est-ce la résurection et la récompense?

Est-ce le malheur continué?

Est-ce l'oubli et l'anéantissement? Qui sait!

Ainsi, la vie a été imposée à l'homme, le *fatum* l'a fait naître ici plutôt que là, d'où ses joies ou ses misères; il a une patrie qu'il n'a pu choisir, qui sera le pôle ou l'équateur, la France ou le Dahomey!

Et vous ne voulez pas, moralistes, que je rie en considérant cet animal bizarre à sa naissance, incapable de se défendre contre son père, sa mère, sa famille, ses défauts, ses vices, sa patrie. Et vous parlez de libre arbitre, de consentement?

Quel est l'hérétique qui ne s'est laissé baptiser, à sa naissance !

Farceurs sinistres, que pouvons-nous, liés à la terre comme le polype à son pied, nous végétons (charnellement) là où nous sommes et nous y mourons. Heureux, si la destinée nous a fait voir le jour sous un ciel clément, dans un pays civilisé, loin des brigands comme Tamerlan qui semait devant lui l'infamie et la mort, loin des Sylla, des Pizarre, des Borgia, des d'Albe qui se repaissaient de larmes et de sang !

Et vous prétendez que les hommes sont égaux : vous inoculez ce mensonge dans les veines des nouvelles couches sociales. Vous mentez !

Les hommes sont ce qu'ils se font !

Donc, suivant qu'ils sont plus ou moins aptes, ils se font plus ou moins bons, plus ou moins forts, ce n'est que de notre volonté que nous relevons au point de vue moral.

Dès l'abord la nécessité crée une distinction, une première et radicale inégalité : le sexe.

Grands niveleurs de peuples, faites donc disparaître l'infériorité dans laquelle vous maintenez, pour votre plus grand avantage, une partie de l'humanité plus intéressante que vous-mêmes.

Eh quoi, c'est parce que la femme est faible que vous l'opprimez, parce qu'elle ne peut se défendre que vous l'accablez ! Vos lois ne la défendent pas, vos mœurs la souillent, votre éducation la perd.

Laïcisateurs forcenés, égalitaires, ajoutez à ma taille cinq pouces de plus, ôtez à mon nez une trop grande quantité de chair et donnez à votre esprit plus de lucidité, si vous voulez légitimer vos théories.

C'est seulement devant les épreuves de la vie, que l'égalité reprend ses droits, et encore, la fatalité est différemment supportée par les individus : les nobles âmes, les fortes intelligences restent dignes dans la lutte, les esprits faibles se laissent conduire.

Et l'hérédité qu'en faites-vous ? pourquoi un fils, supportera-t-il jusqu'à la troisième ou quatrième génération la faute des débordements de son père, pourquoi continuera-t-il à souffrir des mêmes maux, pourquoi la cécité congénitale, la surdi-mutité, l'idiotisme et tous les maux qui apparaissent dès le berceau ?

La raison seule nous les fait accepter, quand la raison elle-même n'est pas liée et garottée dans des chaînes qu'il nous est trop souvent impossible de rompre.

LE HASARD

Après avoir étudié ce que nous savons de la Providence et du destin, il nous reste à voir ce qu'il y a lieu de penser du hasard.

Chez les anciens, aucune divinité n'eut autant de temples, ni autant de fidèles que la fortune — et aujourd'hui?

Théophraste, disciple d'Aristote, enseigne[1] que tous les événements qui se rapportent à l'homme dépendent de la Fortune et que la Providence n'y a aucune part.

Callisthène, un autre disciple d'Aristote, soutenait également que ce n'était ni le mérite, ni la sagesse qui gouvernait la vie, mais bien la Fortune. Que de gens en sont là!

Les historiens ne manquent pas de faire remarquer que, sans elle, les grands hommes n'accomplissent rien d'extraordinaire.

« Il faut avouer que, si Alexandre dut beaucoup à sa vertu, il dut encore davantage à sa fortune, que, seul entre tous les mortels, il tint en son pouvoir. Combien de fois l'arracha-t-elle à la mort! Combien de fois, engagé témairement au milieu des périls, le couvrit-elle de ce bonheur qui ne l'abandonna jamais! Elle donna à sa vie le même terme qu'à sa gloire. Et les destins attendirent que, ayant achevé la conquête de l'Orient et atteint l'Océan, il eût accompli tout ce qui était possible à l'humanité[2]. »

Le grave Tacite hésite entre le destin et le hasard, il se décide cependant en faveur de celui-ci. « Pour moi, plus je réfléchis à un grand nombre de faits, soit modernes,

[1] Théophraste, *Traité de l'affliction.*

[2] Quinte-Curce, liv. X.

soit anciens, et plus je reconnais les effets du hasard dans toutes les choses de ce monde [1]. »

Pascal, dans quelques réflexions sur la *Condition des grands*, attribue au hasard la possession des richesses : « Non seulement, vous vous trouverez fils d'un duc, mais vous ne vous trouverez au monde que par une infinité de hasards. Votre naissance dépend d'un mariage ou plutôt, de tous les mariages de ceux dont vous descendez. Mais, d'où dépendaient ces mariages? D'une visite par rencontre, d'un discours en l'air, de mille occasions imprévues. Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancêtres; mais, n'est-ce pas par mille hasards que vos ancêtres les ont acquises et qu'ils les ont conservées? Mille autres, aussi habiles qu'eux, ou n'ont pu en acquérir ou les ont perdues après les avoir acquises [2]. »

Ne quittons pas Pascal sans avoir cité ses idées sur la légitimité des richessses qu'il considère comme reposant sur la *fantaisie des lois* et non sur un droit naturel. Il considère, de plus, comme pures illusions les dignités et la noblesse, tandis que les grandeurs naturelles, science, esprit, vertus, santé, force, sont indépendantes de la volonté des hommes et constituent la véritable grandeur.

« Le peuple, dit-il, ignore l'égalité naturelle qui existe entre tous les hommes, car il considère les grands comme étant d'une autre nature que le reste des hommes. »

« Votre âme et votre corps, s'écrie-t-il, sont d'eux-mêmes indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc. »

Nombre de découvertes sont dues au hasard, dans les sciences, dans les arts : toutefois, il n'appartient qu'aux hommes de génie ou à des esprits pratiques de savoir

1 Tacite, *Annales*, liv. III.
2 Pascal, *Pensées*, art. XII.

profiter des chances favorables, les preuves en abondent. C'est ainsi que les qualités des plantes, les vertus des remèdes, le café, le quinquina, la vaccine, l'éther, le chloroforme, l'oxygène, le télescope, la découverte de l'Amérique et tant d'autres sont dues à un hasard heureux.

Cicéron regimbe devant le hasard, aussi s'écrie-t-il : « Ce n'est pas seulement la fortune qui aide les hommes forts, mais c'est surtout la raison qui imprime par ses préceptes, une force nouvelle aux gens courageux. »

Quelques exemples curieux complèteront cette étude :

Après le meurtre de Caligula, le Sénat avait voulu rétablir la République; un Épirote découvre l'ignoble et imbécile Claude, caché dans les latrines, et propose à ses compagnons de le proclamer empereur. On reconnut alors, d'une manière bien évidente, que les efforts des mortels sont impuissants, lorsque la fortune ne les seconde pas [1] »

Le sort des batailles, comme nos déterminations politiques, ne laisse aucun doute sur la part du destin.

Napoléon, très enclin à la croyance du hasard, rapporte nn fait bien curieux : « Serrurier et d'Hédouville cadet marchaient de compagnie pour émigrer en Espagne ; une patrouille les rencontre : d'Hédouville, plus jeune, plus leste, franchit la frontière, se croit très heureux, et va végéter misérablement en Espagne. Serrurier, obligé de rebrousser chemin dans l'intérieur et s'en désolant, devint maréchal de France. Voilà pourtant ce qu'il en est des hommes, de leurs calculs et de leur sagesse [2]. »

Les faits des plus humbles ont parfois les conséquences les plus graves : par suite de quelle bizarrerie du sort Eschyle fut-il écrasé par une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête... ?

[1] Sextus Aurelius Victor, *De Cæsaribus*.

[2] Napoléon, *Mémorial de Sainte-Hélène*.

A la bataille de Leipzig, Viennet reçut une balle en pleine poitrine et fut préservé, grâce au manuscrit de sa tragédie de *Clovis*.

Le général Lassalle fut également garanti par une longue cravate ; dans un duel, Rochefort dut la vie à une médaille sainte qu'il portait sur lui, etc.

Mais en voilà assez sur ce sujet, le hasard n'est pas une cause ni un agent, il ne peut ni ne doit rien produire. Au point de vue abstrait, ce terme exprime tantôt un enchaînement de causes qui amènent un événement imprévu, tantôt une coïncidence, une relation quelconque entre deux causes qui ne semblent avoir entre elles aucune liaison ou bien un événement fortuit, qui aurait pu être évité ou conjuré si l'on en avait eu la prévision.

En somme, nous voyons que tous les événements historiques, toutes les entreprises individuelles, toutes les actions humaines, doivent être ramenées à l'action de Providence, à la nécessité ou au hasard.

Ce sont ces lois qui mènent l'humanité.

Dans quelle proportion les biens et les maux sont-ils répartis par la Fortune ou le Destin? Existe-t-il des privilégiés ? Si nous ne sommes pas maîtres des événements, pouvons-nous les utiliser pour notre usage personnel? Dans quelle limite et par quels moyens, par quels dons l'industrie et la prévoyance humaine, parviennent-elles à prévenir les coups du destin ou de la fortune ?

C'est ce que nous allons étudier tout à l'heure.

THÉORIES OCCULTISTES

Mais avant, qu'il nous soit permis d'indiquer, au sujet de l'étude des événements futurs, la théorie de Fabre d'Olivet, basée sur les données des sciences occultes.

Qu'on ne la discute pas encore, et qu'on passe outre si les résultats auxquels elle conduit, paraissent un peu

singuliers. On en comprendra toute la portée lorsqu'on aura étudié la partie initiatique de ce volume. En effet, que penseriez-vous d'un auteur qui, consultant un livre chinois, dirait hautement qu'il ne contient que des sottises et qui, prié de le traduire, avouerait ne pas savoir un mot de cette langue?

Dans cette théorie de Fabre d'Olivet, nous voyons trois forces en action : la Providence, la Volonté, le Destin, on en concevra la marche dans le tableau suivant :

Providence *agit sur le présent.*	Caractère inattendu. Caractère surnaturel.	Ex. Jeanne d'Arc.
Volonté humaine *agit sur l'avenir*	Caractère démocratique. *Le roi au lieu de la royauté* Changements fréquents.	Ex. République parlementaire.
Destin. *agit sur le passé*	La royauté reste, les rois passent *La Chine, la Routine.* Éternité des formes.	Ex. Les rois de droit divin.

Comme application de ce tableau, nous allons, d'après d'Olivet, en appliquer les termes à un exemple :

La maison doit fatalement brûler (Destin).

La Providence ne *peut pas* empêcher la maison de brûler, car il n'y a pas de Dieu tout-puissant qui fasse *du surnaturel.*

La Providence ne peut faire qu'une chose, nous envoyer un *rêve* prophétique qui nous avertit.

Tout-puissant, comme Dieu, vous pouvez : soit sortir de la maison, soit y rester et brûler avec.

Dans le premier cas, vous obéissez à la Providence, dans le second, vous obéissez au Destin.

Le libre arbitre est aussi sauf que possible, il s'agit pour vous de savoir recueillir les avertissements de la Providence ou de vous en rendre digne.

La théorie de mon ami A.-F. Papus[1] est plus simple

[1] Voyez Papus, *Traité méthodique de la science occulte.*

encore et nous replace sur un terrain plus philosophique. Il comprend (fig. 1) :

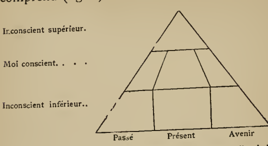


Fig. 1. — Théorie de Papus — Composition de l'homme, d'après la magie

Un inconscient supérieur, représenté pour nous par des manifestations surnaturelles : Jeanne d'Arc, les somnambules extra-lucides, etc.

Un conscient, le Moi, manifestatation de la personnalité humaine.

Un inconscient inférieur, manifesté par un pressentiment inconscient.

La figure permet de se rendre compte de certaines prédictions faites à l'état d'extase.

Dans cet état, l'être humain se trouve concentré dans l'inconscient supérieur : le passé, le présent et l'avenir sont aperçus du même coup d'œil et au réveil il ne peut ignorer ce qu'il a dit en extase.

L'homme éveillé, *conscient* ne peut en effet déduire l'avenir que des probabilités scientifiques alliées à quelques données intuitives. Il ne doit tenir aucun compte des impulsions mystiques de l'extase, sous peine de quitter le monde du bon sens, de la conscience.

Plus on s'élève vers le haut du triangle, plus les faits du passé, du présent et de l'avenir, se confondent dans un même point. De là la théorie de la divination à l'état d'extase.

C'est également cette théorie du Moi de l'homme, placé entre deux inconscients, que mon ami Donald Mac Nab a prise aux Indous et a développée avec un grand mérite.

Bornons-là, pour le moment, nos incursions dans le domaine des sciences occultes et revenons à la divination.

LA DIVINATION

La divination a été, de tout temps, très estimée; l'homme, dès sa naissance, a cherché l'au delà et, se trouvant entouré d'obstacles, a toujours voulu, d'un effort de son intelligence, dépasser le moment présent. La lutte de l'intelligence avec le temps engendre le mouvement que nous appelons *progrès*.

La croyance à la divination existait chez toutes les nations de l'antiquité. Les voyageurs signalent des croyances aussi enracinées parmi les peuples les plus divers.

« Il est, dit Cicéron, une antique croyance, qui remonte aux temps héroïques et qui se trouve confirmée par le consentement du peuple romain et de toutes les nations : les Grecs l'appellent μαντική, ce qui signifie le pressentiment, la science des choses futures. »

A Rome, la divination était devenue l'un des ressorts de l'État.

Chrysippe définissait la divination « une faculté connaissant, voyant, expliquant des signes qui sont offerts aux hommes par les dieux; l'utilité de cette science est de pressentir dans quelles dispositions les dieux sont à l'égard des hommes, ce qu'ils veulent faire entendre, enfin par quels moyens on peut obtenir ces signes et satisfaire aux ordres des dieux ».

D'après la définition de Cicéron, l'homme dans la divination serait un être purement passif, par l'intermé-

diaire duquel les dieux révèlent l'avenir, tandis que d'après celle de Chrysippe, l'homme peut arriver à découvrir l'avenir au moyen d'un art, d'une science ou de l'expérience, sans avoir recours à l'inspiration divine.

La première de ces divinations est dite *naturelle*, l'autre, *artificielle*. Ces deux sortes de divination répondent donc aux deux divisions que nous avons indiquées : la Providence, le Destin.

On devient devin, on naît prophète.

Si, comme cela se produit en mainte occasion, on nous condamne avant de nous avoir entendus, nous nous retrancherons derrière les plus grands génies de l'antiquité. Il est peu croyable que tous aient été des fripons ou des imbéciles, et le plus sage, dans ce cas, est d'attendre la fin de ce chapitre pour se prononcer en toute connaissance de cause.

Le nombre des écrivains qui ont consacré leur talent à l'étude de la question est considérable et vaut bien la peine qu'on en tienne un peu compte.

Du reste, nous serons en bonne compagnie : Hérodote, Pythagore, Pausanias, Virgile, Tacite, Pline le Jeune, les Pères de l'Église ont écrit longuement sur ce sujet.

Il nous reste à voir si les devins et la divination ne sont pas des tromperies indignes et le degré de foi que l'on peut leur donner.

La divination est-elle possible et les hommes ou quelques-uns d'entre eux jouissent-ils de la faculté de connaître l'avenir ?

Ou bien, comme l'a dit Voltaire, « l'inventeur de la divination fut-il le premier fripon qui rencontra un imbécile » ?

LA DIVINATION EST-ELLE POSSIBLE?

La divination naturelle est-elle justifiée par des exemples sûrs?

Les hommes ont-ils la faculté de prédire l'avenir?

Ainsi que nous l'avons vu, dans cette divination, l'homme est passif, il ne sait pas l'avenir, il ne fait que l'exprimer, il ne participe pas à la divination, il n'en est que l'instrument.

« Et cependant l'avenir n'est pas encore, qui le nie? Et pourtant, son attente est déjà dans notre esprit. Le passé n'existe plus; qui en doute? et cependant son souvenir est encore dans notre esprit [1] .»

La divination est la mémoire de l'avenir.

Nous sommes, dans ce cas, obligés de sortir des bornes de la science moderne qui n'admet pas que l'homme puisse acquérir des connaissances par d'autres voies que celles des sens extérieurs.

Mais, nous ne nous arrêterons pas à ce faible obstacle, en considérant que lois des sciences modernes ne constituent pas un ensemble tellement satisfaisant que nous devions nous y tenir et les considérer comme parfaites.

La suite de ce livre permettra de voir que, bien au contraire, il existe une *Science* toute différente et bien plus élevée que *nos sciences*.

La faculté de deviner, dans le cas qui nous occupe, est appelée *instinct*, *inspiration :* c'est une sorte d'intuition qui semble pénétrer en nous par d'autres voies que celles des sensations et qui, au contraire, en produit une sur nos sens.

On peut donc dire, avec M. Rouxel, que « les sens sont la voie par laquelle un certain nombre d'idées sont réveillées en nous, les sensations sont l'occasion et non le principe de nos pensées [2] .»

Nous devons donc accepter, ce qui peut se démontrer facilement, que la connaissance des objets, même corporels, peut nous arriver par une autre voie que celle

1 Saint Augustin, *Confessions*, liv. IX.
2 Rouxel, *Initiation*. — *La Divination*.

des sens, l'état somnambulique, naturel ou provoqué, en est une preuve[1].

Plutarque dit : « Les âmes incarnées ont, en cette vie, la faculté de prédire l'avenir, mais elle est plus ou moins latente, car ces âmes sont obscurcies par le corps, comme le soleil par le brouillard. »

Comme nous, Bacon, le père de la philosophie expérimentale et notre guide à tous, divise la divination en deux parties : l'artificielle et la naturelle ; il rejette la première, celle qui tire ses présages de la situation des astres, du vol des oiseaux, pour ne considérer que la seconde. Pour lui elle est de deux espèces : l'une native et l'autre produite par une sorte d'influence. La première s'appuie sur la supposition que l'âme recueillie et concentrée en elle-même a, en vertu de son essence, quelque prénotion de l'avenir : on en voit des exemples dans les songes, les extases, aux approches de la mort. Or cet état de l'âme, on peut le produire ou du moins le faciliter par les abstinences et par tous les moyens dont l'effet est de dégager l'âme du corps et qui la mettent en état de jouir de sa propre nature. Dans la seconde, Bacon compare l'âme à un miroir susceptible de recevoir une certaine illumination secondaire de la préscience de Dieu et des esprits. C'est cette dernière surtout qu'on peut appeler avec raison inspiration surnaturelle, esprit prophétique.

Tous les hommes vraisemblablement détiennent en eux la faculté de prédire l'avenir, mais ils la possèdent virtuellement et chacun en est plus ou moins doué.

Ceux qui semblent le plus aptes à ces sortes de communications sont les gens simples, doux et bons, les gens du peuple, les paysans, les rêveurs, les poètes, les bergers, les femmes, les enfants, etc.

[1] Voyez Beaunis, *Le Somnambulisme provoqué*, 2e édition, Paris, 1888.

Landur, cité par Rouxel[1], s'exprime ainsi sur ce sujet : « Les femmes tiennent peu aux démonstrations. La forme intuitive prédomine dans leur savoir. Ce qu'elles demandent tout d'abord à un philosophe, ce sont ses conclusions...; l'homme de génie a une manière de procéder qui se rapproche de la leur. »

Les hommes les moins portés à la divination sont les riches qui, d'après Virey[2], « usant plus de leur principe vital par les sens, sont moins susceptibles de cette direction de l'âme », et les savants. « Plus l'esprit est occupé de science, moins il est ému par les impressions intérieures; aussi, l'ignorance laissant l'âme dans son allure naturelle est plus propre aux notions instinctives que la marche logique et compassée du raisonnement ».

LA DIVINATION NATURELLE

Du moment que cette faculté existe, il est certain qu'elle se rencontre à un degré plus ou moins élevé chez certains individus et qu'elle peut être développée par des exercices appropriés ou annihilée par le défaut d'habitude ou par des exercices contraires.

On conçoit que la vie brûlante et agitée de nos villes permette peu de concevoir la divination. « Nous sommes tous inspirés, dit Fénelon, mais nous étouffons sans cesse cette inspiration. »

C'est dans le calme et le silence, en s'isolant du monde extérieur, que l'on se place dans les meilleures conditions pour développer la divination.

Dans cette communication avec la divinité, le sujet doit être *passif*, il doit donc s'abstraire absolument, se concentrer en soi et n'avoir pour ainsi dire aucune idée propre.

[1] Rouxel, *Initiation* de 1889. — *La Divination.* (Landur, *Principe du savoir et de l'action).*

[2] Virey, *L'Art de perfectionner l'homme* (Rouxel, *loc. cit.*),

Il faut, d'après l'observation de tous les temps, se placer dans un état analogue au sommeil ou dans le sommeil même pour favoriser la divination.

C'est dans cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil, dans la profonde méditation, que les poètes, les législateurs, les savants mêmes ont reçu leurs grandes inspirations. Ils sont tellement abstraits d'eux-mêmes, leurs sens sont tellement inactifs, qu'ils en oublient de boire et de manger; leur sécurité personnelle même n'entre plus en ligne de compte.

C'est donc dans cet état, qui par bien des côtés ressemble à l'hypnotisme, qu'il faut se plonger pour réussir dans la divination.

Mais cette sorte de divination est plus spécialement personnelle, chacun peut, en s'isolant ainsi, en se magnétisant, se mettre dans un état tel qu'il puisse prédire, ce qui a rapport aux événements futurs.

En tout cas, cette recherche de l'avenir réussit rare ment en ce qui touche les intérêts matériels, tandis que la révélation se remarque souvent dans les événements qui n'intéressent que le cœur.

C'est juste et rationnel.

Plutarque regarde même comme une des principales causes de la cessation de la croyance aux oracles les mauvaises et sacrilèges demandes sur les trésors cachés, les heureuses entreprises d'argent, etc.

L'expérience prouve qu'il y a des personnes qui font à d'autres des prédictions justes. Néanmoins, le plus souvent, comme l'inspiration est personnelle, elle est plus sûre lorsqu'elle se rapporte à soi.

Du reste, on ne doit jamais forcer l'inspiration, elle doit venir d'elle-même, naturellement.

On peut s'y rendre plus apte, comme nous avons dit, par l'entraînement de la méditation et par les moyens suivants, déduits de l'expérience :

Renoncement à tous honneurs, à toutes richesses, à l'égoïsme naturel; amour du prochain jusqu'au sacrifice;

Sobriété : vie régulière, nourriture fraîche, légumes et fruits, abstinence complète de viande et de vin;

Continence dans les plaisirs permis;

Douceur, égalité d'âme, calme des passions;

Et enfin, calme de l'esprit, repos et méditation dans la solitude. En un mot: abstraction complète des sens, de façon à ce que le sujet puisse être en contact plus intime avec la source de l'inspiration, Tels sont les préceptes.

A vous de les essayer. On ne peut répondre du succès, mais, lors même que vous ne réussiriez pas dans votre entreprise, vous auriez eu l'avantage de vous améliorer.

LA DIVINATION ARTIFICIELLE

Nous venons d'étudier la divination naturelle, celle qui dépend de *Dieu ;* nous allons voir la divination artificielle, qui dépend du *Destin*.

Par la définition même du destin, cette divination est une opération de l'esprit par laquelle il parvient à déduire l'avenir du passé : ce qui sera de ce qui a été.

C'est ici que nous rentrons dans le véritable domaine des sciences occultes.

Eléphas Lévi, un des plus doctes en science occulte, a pris la défense de la divination et s'est exprimé ainsi à ce propos : « La divination, dit-il, n'est que la connaissance des effets contenus dans les causes et la science appliquée aux faits du dogme universel de l'*analogie*. »

Il revient encore sur la question et fixe l'esprit sur le sujet : « La divination, dit-il, est une intuition et la clef de cette intuition est le dogme universel et magique de l'*analogie*. »

Cette sorte de divination n'est contestée par personne

et les adversaires des sciences occultes, les savants officiels, vont même jusqu'à dire que toute divination dérive de celle-là.

Les anciens avaient, du reste, recueilli et comparé les prédictions et n'avaient pas tardé à reconnaître que, généralement, elles ne se réalisaient que pour les faits soumis à la nécessité, au *fatum*.

Carnéade fait observer, en outre, que les oracles d'Apollon, qui étaient les plus révérés, ne portaient que sur des choses dépendant de la fatalité.

Comme dans toutes les sciences que nous allons étudier, qui ne sont pas comprises dans la partie initiatique, l'adage astrologique : *Astra inclinant, non necessitant*, reprend tous ses droits.

Les indications que nous donnent les sciences occultes nous inspirent, nous conseillent, nous exhortent, mais ne nous obligent pas.

La divination artificielle se présente donc à nous comme une chose naturelle, discutable et dont les principes fondamentaux sont solidement assis.

Elle prend sa base sur l'observation des retours périodiques des lois cycliques, par comparaison dans des relations de faits et enfin par des règles spéciales.

Comme toutes les opérations de l'esprit, elle dérive de deux procédés distincts à l'aide desquels elle se justifie :

Par induction, c'est-à-dire par intuition[1], par pressentiment; — par déduction, c'est-à-dire par raisonnement.

Cette étude fera l'objet des chapitres suivants, où nous allons voir ce qu'il y a lieu de penser de la divination basée sur des pressentiments et sur le calcul des probabilités.

1 Ici nous voulons parler d'une intuition naturelle, celle qui permet à l'esprit de devancer la conclusion : comme on voit certaines gens qui, dès les premiers mots d'une explication, saisissent les conclusions par intususception.

CHAPITRE II

LES PRESSENTIMENTS

QU'EST-CE QUE LE PRESSENTIMENT ?

On rencontre chez la plupart des grands hommes et chez ceux qui se sont illustrés dans quelque branche des sciences ou des arts, que ce soit un caractère plus ou moins noble, une nature plus ou moins fine, unis à une faculté spéciale : l'inspiration.

C'est, en effet, l'inspiration qui a fait de Socrate le plus sage des hommes, de Platon le plus grand des philosophes, de Marc-Aurèle le plus auguste des empereurs. C'est encore l'inspiration qui a fait de Jeanne d'Arc, l'humble bergère, le sauveur du pays. C'est encore elle qui mena la destinée de Godefroy de Bouillon, de Bernard de Palissy, de Christophe Colomb, de Michel-Ange, de Wallenstein, de Richelieu, de Newton, de Pierre le Grand, de Napoléon, de James Watt, etc.

Les uns se croient prédestinés, les autres entendent des voix. Certains obéissent à un génie, d'autres ont une mission à accomplir, d'autres encore ont foi en leur étoile.

C'est ainsi que nous connaissons l'esprit familier de Platon et celui de Socrate [1].

Galien dut sa vocation à un songe dans lequel Apollon lui apparut à deux reprises pour lui ordonner d'apprendre la médecine.

Cardan et Paracelse, ces deux penseurs, parfois sublimes, se vantaient de composer des ouvrages sous l'inspiration de leurs rêves.

Descartes, le profond philosophe, nous a décrit l'in-

[1] Voyez Lelut, *le Démon de Socrate*, Paris, 1856.

spiration qui accompagna sa découverte du calcul infinitésimal ; Voltaire refait avec bonheur, en songe, le premier chant de la *Henriade;* Condorcet termine de pénibles calculs dans ses rêves.

Franklin trouve dans son sommeil des combinaisons politiques; enfin, dans un autre ordre d'idées, Tartini, dans un songe, pensa entendre Satan exécuter une sonate sur le violon et le défier d'en jouer une semblable. A son réveil il fit sa sonate du *Violon du Diable*.

Le Dr Macnish rapporte que Coleridge composa, dans un rêve, un splendide fragment de son poème de *Kubla-Kan*.

On pourrait citer de ce fait des milliers d'exemples; ils sont inutiles à notre thèse, car on ne fait aucune difficulté d'admettre l'influence de l'esprit sur les phénomènes à venir.

Aussi bien, avant de pénétrer au cœur de cette étude qu'il nous soit permis de citer une charmante page de Rabelais sur le sujet qui nous occupe.

Il veut parler du pressentiment dans les rêves :

« Notre âme, lorsque le corps dort, s'esbat et revoit sa patrie, qui est le ciel.

« De là reçoit participation insigne de sa pieuse et divine origine et, en contemplation de cette infinie sphère à laquelle rien n'advient, rien ne passe, rien ne déchoît, tous temps sont tous présents, note, non seulement les choses passées en mouvement intérieur, mais aussi des futures, et, les rapportant à son corps et par les sens et organes d'iceluy, les exposant aux amis; est dicte vaticinatrice et prophète.

« Vray est qu'elle ne les rapporte pas en telle sincérité comme les avoir vũes, obstant l'imperfection et fragilité des sens corporels, comme la lune recevant du soleil sa lumière ne nous la communique telle tant lucide, tant pure, tant vive, tant ardente comme l'avait reçue. »

Cette sorte de pressentiment, ou pour mieux dire, cette sorte d'avertissement, qui tient du pressentiment est celle que l'on remarque à l'état de sommeil. Elle se raproche bien plus du songe que du pressentiment.

C'est donc lorsque nous étudierons la traduction des songes que nous aurons à en parler.

Mais, pendant la veille, comme pendant le sommeil, nous pouvons avoir le sentiment d'un événement encore éloigné.

On peut définir le pressentiment : une émotion intérieure spontanée et involontaire, qui nous permet de découvrir à l'avance certains faits, certaines affections de notre organisme ou de celui des personnes que nous connaissons et auxquelles nous portons intérêt; car la sympathie est surtout la grande source des pressentiments.

De même que nous voyons, dans l'espace, des étoiles doubles, sympathies gigantesques de mondes dont nous n'apercevons que les lueurs, de même il existe certaines âmes inséparablement unies et ayant une destinée commune.

Que trouve-t-on d'étonnant, dans ces conditions, que l'un des termes de cette égalité physique puisse, sous l'empire d'une excitation cérébrale, présager, pressentir le malheur qui doit frapper l'autre, le bonheur qui le doit réjouir?

L'instinct diffère peu du pressentiment: l'un et l'autre sont spontanés, aveugles, irrésistibles, en un mot: œuvres de la nature prévoyante et non de l'industrie humaine. Ce sont les animaux qui nous ont appris l'usage d'une foule de plantes médicinales. Les chèvres sauvages de Crète nous montrèrent les vertus des vulnéraires; les serpents, celles du fenouil.

Mille autres présages nous sont apportés par les animaux, ce sont tantôt les animaux de mer annonçant l'orage, tantôt l'agitation des grenouilles ou les bour-

donnements de plusieurs insectes présageant la pluie ou le vent[1].

Ce sont ces faits d'ordres divers que nous nommerons pressentiments *physiques*, car ils proviennent d'une influence extérieure sur le physique de l'homme ou des animaux ; il en va de même des pronostics que l'on porte sur les variations atmosphériques.

Mais c'est justement à l'encontre de ces pressentiments *physiques* que l'on remarque le pressentiment *moral*. Notre intelligence, s'appliquant d'ordinaire à un grand nombre de réflexions sur les objets extérieurs, fait peu d'attention aux impulsions spontanées qui peuvent naître au plus profond de nous-même.

C'est parce que nous les étouffons que ne nous les voyons pas apparaître : aussi, les remarque-t-on le plus souvent chez les paysans, naïfs et peu instruits, chez les femmes, dont le tempérament et les occupations s'accordent assez bien avec la production du phénomène, chez les contemplatifs et les poètes, en un mot chez tous ceux pour lesquels la lutte extérieure ne fait pas bon marché des détails du dedans.

LA PRÉNOTION ET LE PRESSENTIMENT

Il y a lieu d'énoncer, dès maintenant, ce qu'on entend par *prénotion* et par *pressentiment*. La *prénotion* est matérielle et peut être laissée dans notre esprit par des phénomènes antérieurs, ou (pour certains chercheurs), après nous avoir été transmise par les esprits ou par la lumière astrale. Le *pressentiment* est immatériel et procède spontanément, sans action réflexe. L'une, la prénotion provient de la raison ; l'autre, le pressentiment provient du cœur.

[1] Voyez Dallet, *La Prévision du temps et les prédictions météorologiques*, Paris, 87.

Ceci accepté, on ne fera pas difficulté pour admettre qu'il existe une inexplicable sympathie des âmes qui nous fait pressentir des événements dans le monde qui nous touche ou nous avoisine.

Qui pressent, dans une famille quelconque, les maladies, les morts, les périls et tous les autres accidents de la vie, si ce n'est la mère ou l'épouse? Dans leur tendresse immense, dans leur sollicitude de chaque instant, leur âme, toujours craintive, toujours attentive rapporte tout à l'objet chéri et, devançant en quelque sorte les coups du sort, tend à en détourner les cruels effets.

Du reste, quoi qu'on puisse dire, notre âme est avide de pénétrer dans l'avenir. Le passé, pour elle est l'irrémédiable, il n'existe plus et ne lui suscite plus ni crainte, ni espérance ; le présent est impuissant à la satisfaire, car il est insaisissable. Le moment où j'écris n'est plus le présent et l'instant où je constate que je suis dans le présent est déjà loin dans le passé. Une seule chose peut intéresser : le bien ou le mal que l'avenir tient en réserve.

Cette tendance vers la prénotion de l'avenir a tellement de force qu'il y a des époques où un peuple tout entier se porte, par un pressentiment général, vers un même but, une même pensée ; les esprits sont alors dans une anxiété générale et se communiquent les uns aux autres leurs terreurs ou leurs colères.

Dans une soudaine illumination, Caton prédit si justement à Pompée tout ce qui devait lui arriver avec César, que l'on fut très surpris, lorsque l'événement se fut accompli, de l'exactitude de la prédiction.

Pourquoi ce même César croyait-il en son étoile? Pourquoi l'heureux Sylla ne fut-il jamais plus heureux que lorsqu'il obéit à ses pressentiments?

Les mauvaises impressions, la tristesse, la crainte, la défiance sont de funestes présages, de sinistres auspices

pour entreprendre une œuvre ; une joie secrète, une chaleur inaccoutumée sont au contraire du meilleur augure. Ce dernier caractère se trouve très bien dépeint par Descartes dans une lettre à la princesse Palatine, Elisabeth :

« J'ai *souvent* éprouvé, dit-il, que les choses que j'ai faites avec un cœur gai et sans aucune répugnance intérieure ont coutume de me succéder heureusement. Ce qu'on nomme communément le *génie de Socrate* n'a sans doute été autre chose, sinon qu'il avait accoutumé de suivre ses inclinations intérieures et pensait que l'événement de ce qu'il entreprenait serait heureux lorsqu'il avait quelque secret sentiment de gaîté, et au contraire, qu'il serait malheureux, s'il était triste. Touchant les actions importantes de la vie, lorsqu'elles se rencontrent si douteuses que la prudence ne peut enseigner ce qu'on doit faire, il me semble qu'on a grandement raison de suivre le conseil de son génie. »

La fortune délaisse souvent celui qui ne s'abandonne pas entièrement à elle. *Audentes fortuna juvat.*

La témérité parvient presque toujours à vaincre les difficultés, là où la prudence aguerrie aurait mille fois échoué. La foi a soulevé des montagnes et beaucoup d'hommes n'ont dû leur fortune qu'à la persuasion intime qu'ils devaient y parvenir. Cette confiance, cette assurance les faisaient redoubler d'audace (ou d'efforts) pour atteindre le but tant désiré.

L'histoire fourmille de faits semblables : le plus curieux exemple est le *hoc signo vinces*[1] (par ce signe tu vaincras) qui donnait aux cohortes une unité d'impulsion, une confiance telle, que rien ne pouvait leur résister et qu'en effet, elles vainquaient par ce signe. *Possunt quia posse videntur* (ils peuvent parce qu'ils croient pouvoir).

1 La croix, qui rendit les armes de Constantin invincibles.

Bacon assure, avec juste raison, que notre âme recueillie et ramassée sur elle-même possède une *prénotion* ou sorte de connaissance de l'avenir.

Ce qu'il y a de certain c'est que, pour nous rendre à notre individualité, il n'est rien de tel que l'isolement et encore mieux le sommeil. C'est alors que surgit en nous ce murmure secret de nos joies et de nos douleurs intimes. Toutes nos forces intellectuelles se concentrent dans cette solitude profonde et il se fait une revue spontanée des sensations et des idées qui nous préoccupent habituellement. Nos facultés acquièrent plus de clairvoyance. L'activité intérieure s'accroît de tout ce qui lui manque du côté du monde extérieur.

C'est cette concentration en soi qui fait les prophètes et les devins. C'est à elle que, dans certains cas, les agonisants doivent un sens prophétique.

Sans que ces derniers faits se rattachent absolument à notre sujet, rappelons en passant que, si la prévoyance des mourants n'est pas absolue, les sensations extérieures n'ayant plus d'action sur beaucoup d'entre eux, elle est parfois bien aiguë.

C'est ainsi que les frères Carvajal, injustement condamnés à mort, ajournèrent Ferdinand VI, roi de Castille, à mourir dans trente jours, ce qui eut lieu à l'époque fixée.

C'est encore ainsi que Jacques Molay, grand maître des Templiers, brûlé en place de Grève avec quelques autres *frères* de son ordre, bien qu'il ne fût coupable d'aucun forfait, au moment où les flammes entouraient le bûcher sur lequel ils agonisaient, cita Philippe-le-Bel et le pape Clément V à comparaître devant Dieu ; leur mort arriva dans l'année même.

Combien d'autres faits aussi probants nous pourrions encore invoquer.

LE PRESSENTIMENT A L'ÉTAT DE VEILLE

Avant de citer quelques exemples de pressentiments perçus à *l'état de veille*, ce qui, avons-nous dit, est absolument différent du songe et caractérise le *pressentiment* proprement dit, qu'il nous soit permis d'exposer sous quel jour nous pensons que doit être envisagé le pressentiment aussi bien que le songe[1].

Ce sont des appels faits à notre esprit, appels sur lesquels s'exerce notre jugement et qui sont de nature à nous permettre de prévoir l'avenir.

On conçoit, dans ces conditions, l'importance que nous attachons au pressentiment et on nous excusera de nous être étendus sur ce sujet qui nous semble capital.

En effet, si le jugement ci-dessus, basé sur notre observation, est bien l'expression de la vérité; si nous pouvons avoir des guides dans la voie de la recherche de la connaissance de l'avenir: la divination n'est plus qu'une science basée, comme toutes les autres sciences modernes, sur la déduction: elle rentre dans l'étude générale.

Donnons quelques exemples. Le seul avantage qu'ils présentent c'est d'être puisés à des sources authentiques.

Dans l'un des premiers entretiens que Jeanne d'Arc eut avec Charles VII, elle lui annonça qu'elle serait blessée, sans être hors d'état d'agir, en délivrant Orléans. Ce fait est établi par la lettre de l'ambassadeur flamand, écrite le 12 avril 1420 et conservée avec un soin précieux, car elle contient, non seulement la prédiction, mais encore la manière dont elle doit s'accomplir. Jeanne fut en effet blessée le 7 mai. Elle eut également le pressentiment de sa dure captivité.

[1] Nous voulons parler du songe réel et non du rêve, voir du reste le chapitre spécial.

Les funestes pressentiments de Paul Ier sont des faits acquis à l'histoire. Prince royal, empereur, il en fut poursuivi toute sa vie. « Il rêvait constamment conspirations et assassinats », dit Napoléon. Or il mourut étranglé.

Le 13 juin 1800, la veille de Marengo, Desaix, obsédé par de tristes pressentiments disait à ses aides de camp : « Il y a longtemps que je ne me bats plus en Europe, les boulets ne nous connaissent pas : il arrivera quelque malheur. »

Lasalle, écrivait à Napoléon, du bivouac du champ de bataille de Wagram, au milieu de la nuit, pour lui demander de signer le décret de transmission de ses titres parce qu'il sentait sa mort dans la bataille du lendemain. Ce qui fut.

Cervoni disait encore à Napoléon, au moment où, sur le terrain d'Eckmühl, il se trouvait au feu pour la première fois avec l'empereur depuis l'Italie. « Sire, vous m'avez forcé de quitter Marseille, que j'aimais, en m'écrivant que, pour des militaires les grades de la Légion d'honneur ne s'acquéraient que devant l'ennemi. Me voilà, c'est mon dernier jour. » Un quart d'heure après un boulet lui enlevait la tête.

Napoléon, qui était superstitieux, bien qu'il s'en défendît, présenta de nombreux pressentiments, dont la réalisation se produisit sans retard ; c'est surtout dans la période des mauvais jours que, chez lui, les pressentiments devinrent le plus fréquents et le plus manifestes.

Si nous citons un grand nombre d'exemples, c'est que nous croyons cela nécessaire pour bien confirmer dans l'esprit du lecteur ce que nous avons dit plus haut.

Voyons un autre ordre de faits :

Commines rapporte comment Angelo Cattho annonça à Louis XI la mort du duc de Bourgogne, le jour même

où l'on se battait à Nancy, le 5 janvier 1477 : « A l'instant que le dict fut tué, dit Commines, le roi Louys oyait la messe en l'église Saint-Martin, à Tours, distant de Nancy de dix grandes journées pour le moins, et à la dicte messe lui servait d'aumônier l'archevêque de Vienne, lequel en baillant la paix audict seigneur, luy dyct ces paroles : « Sire, Dieu vous donne la paix et le repos ; vous les avez si vous voulez, *quia consummatum est;* vostre ennemi, le duc de Bourgogne, est mort ; il vient d'estre tué, et son armée desconfitte. Laquelle heure cottée fut trouvée estre celle en laquelle véritablement avait été tué le dict duc. »

Pourrait-on ne pas reconnaître des pressentiments dans les exemples suivants :

Le Fèvre d'Étaples, précepteur du troisième fils de François I[er], dînant le jour de sa mort, chez la reine Marguerite, devint triste tout à coup et versa même des larmes. La reine, qui l'aimait beaucoup, lui ayant demandé la raison de sa tristesse : « Je suis âgé de cent-un ans, répondit le savant ecclésiastique ; j'ai vécu d'une manière très chaste ; à l'égard des autres passions qui précipitent les hommes dans le désordre, j'ai ma conscience en repos ; mais je compte comme un très grand crime qu'ayant connu la vérité et l'ayant enseignée à plusieurs personnes qui l'ont scellée de leur sang, j'ai eu la faiblesse de me tenir dans un asile paisible, loin des lieux où se gagnaient les couronnes des martyrs. » La reine chercha inutilement à le rassurer, il fit son testament de vive voix, se mit au lit et rendit le dernier soupir, quelques heures après.

Sully [1] mentionne que Henri IV, assiégé des plus tristes pressentiments, s'entretenant avec Bassompierre et Sully, qui tâchaient de dissiper sa tristesse en faisant l'énu-

1 Sully, *Mémoires*.

mération de tous ses sujets de bonheur, « Mes amis, leur dit-il, il faudra bientôt quitter tout cela. *Linquenda domus et uxor.* » Après avoir passé la matinée de ce jour dans un sombre accablement, il se rendait vers les quatre heures, pour s'en distraire, chez son ministre à l'Arsenal, quand il fut assassiné, rue de la Ferronnerie.

Priolo, noble Vénitien attaché au duc de Longueville, et dont Saint-Simon lui-même atteste l'exactitude et la probité, rapporte [1] que, le 13 mai 1643, Louis XIII à la veille de mourir, apercevant le prince de Condé, lui annonça que le duc d'Enghien, son fils, venait de remporter une grande victoire (Rocroy). Or la bataille de Rocroy ne fut livrée que le 19 mai, c'est-à-dire, six jours après l'acte de prévision du roi mourant [2].

Samuel Foot, célèbre comédien anglais, s'apprêtait à passer en France ; une heure avant celle fixée pour son départ, il considéra avec une vive émotion le portrait du fameux auteur Weston, son ami, qu'il avait dans son cabinet, et s'écria, les larmes aux yeux : « Pauvre Weston » ; puis il ajouta avec tristesse : « Dans peu de de temps, on dira aussi : « Pauvre Foot ! » Une heure après, il était frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Le grand-père du célèbre Shéridan se trouvait le 10 septembre 1738 chez un de ses anciens élèves. D'un caractère très gai, il fut ce jour-là, plus jovial que de coutume. Dans la soirée, à la suite de quelques observations sur la durée du vent d'est, il fit cette singulière réponse : « Qu'il souffle de l'est, de l'ouest, du nord ou du midi, l'âme prendra son vol vers le point qui lui est fixé. » La bizarrerie de cette réflexion ne fit d'abord aucune impression sur les assistants, qui, voyant le docteur pen-

1 Priolo, *Histoire de la minorité de Louis XIV* (en latin).

2 Voy. Saint-Simon, *Mémoires* t. I ; Mme de Motteville, *Mémoires*.

ché sur son fauteuil, et en apparence assoupi, allèrent dans le jardin. Au retour de la promenade, on reconnut qu'il était mort.

Moreau de Saint-Méry vit un jour arriver chez lui un homme auquel il était lié par une ancienne et tendre affection : « Je viens mourir auprès de vous. — Êtes-vous malade? — Je sens en moi que je ne puis tarder de mourir. » On lui prodigua les soins et les consolations d'une hospitalière amitié; une heure après, il était frappé d'une apoplexie foudroyante.

J'emprunte encore un exemple à l'histoire de Mirabeau. Son pressentiment fut-il trompeur quand il dit : « J'emporte avec moi le deuil de la monarchie; ses débris seront la proie des factions. » Un coup de canon, ayant retenti dans le lointain, lui fit dresser la tête : « Sont-ce déjà les funérailles d'Achille, s'écria-t-il? » Enfin dans la matinée du 2 avril 1791, il dit à Cabanis : « Mon ami je mourrai aujourd'hui; quand on en est là, il ne reste plus qu'une chose à faire, c'est de se parfumer, de se couronner de fleurs, de s'enivrer de musique, afin d'entrer agréablement dans le sommeil dont on ne se réveille plus. » Bientôt la parole lui manquant, il fit signe, qu'il voulait écrire, et il traça en grosses lettres ce dernier mot : « Dormir ». Il dormait pour l'éternité.

Le *Powatan*, parti du Havre le 1er mars 1854 avec deux cent cinquante émigrants, fut assailli, le 16 avril, par une furieuse tempête sur la côte de New-Jersey. A 5 heures du soir, une vague monstrueuse balaya le pont: une centaine de personnes furent emportées, brisées par les rochers, jetées sur la plage sans vie et défigurées. La nuit venue, un grand bruit se fit entendre, dominant le bruit même de la tempête ; une vague haute d'une centaine de pieds venait de mettre le navire en pièces et la mer engloutissait embarcation et passagers. Les habitants de la côte furent témoins de ce désastre,

sans pouvoir organiser aucun moyen de sauvetage. On sut plus tard que le capitaine, M. Meyers, possesseur d'une fortune d'environ 1.500.000 francs, ne voulant plus naviguer, avait cherché à vendre le *Powatan* au Havre, mais que, n'ayant pas trouvé d'acquéreur à son gré, il s'était déterminé, *avec répugnance*, à conserver le commandement du navire pour ce dernier voyage, qui lui fut si fatal[1]. Le capitaine Meyers pouvait échapper à ce péril, s'il eût écouté ses pressentiments.

Le naufrage du *Central America*, qui a été un grand désastre maritime, a encore bien plus éveillé l'attention grâce à une circonstance merveilleuse qui procède du pressentiment. Pour bien saisir le sens de cette histoire, il faut se rappeler combien les marins de la côte scandinave sont encore sous l'empire des mythologies du Nord et des traditions slaves, c'est dire qu'ils sont bien plus superstitieux encore que nos paysans bretons.

Le 18 septembre, la barque norvégienne *Ellen* arrivait à Norfolk avec quarante-neuf naufragés recueillis par un brave marin du nom de Johnson, voici dans quelles circonstances vraiment merveilleuses :

« Un peu avant six heures, dans la soirée du 12 septembre, dit le brave Johnson dans son rapport, j'étais sur la dunette avec l'homme à la roue du gouvernail; deux autres matelots se trouvaient sur le pont, lorsque tout à coup un oiseau vint frôler mon épaule droite.

« Après avoir volé tout autour du navire il revint tourner autour de ma tête et s'approcha si près de ma figure, que je pus m'en emparer. Jamais je n'avais vu un pareil oiseau et je ne pourrais même pas lui donner un nom. Ses plumes étaient d'un gris de fer foncé, son corps avait environ un pied et demi de longueur et son

1 Foissac, *La Chance et la destinée*, Paris, 1876.

envergure pouvait être de trois pieds et demi; son bec long de huit pouces était garni de petites dents semblables à celles d'une scie à main. Au moment où je le pris, il me donna un bon coup de bec sur le pouce droit et il frappa aussi deux matelots qui m'aidaient à lui lier les pattes. Comme il paraissait disposé à blesser tout ceux qui l'approchaient, je lui fis couper la tête et son corps fut jeté à la mer.

« Au moment de la rencontre de cet oiseau inconnu, la barque courait un peu au nord-nord-est. Je ne pus m'empêcher de voir, dans cette apparition une espèce de présage et une indication de changer ma direction.

« Je mis, en conséquence, le cap droit à l'est et si *je n'avais pas vu cet oiseau, je n'eusse certainement pas changé ma route ni recueilli sur les flots tant de passagers* du *Central America.* »

CHAPITRE III

LE CALCUL DES PROBABILITÉS

LE DOMAINE DES PROBABILITÉS

Après avoir étudié la part que les pressentiments peuvent avoir dans la divination, il convient de voir celle qui peut revenir aux recherches basées sur les probabilités.

Car la divination, ainsi que nous l'avons dit plus haut, peut pénétrer dans l'esprit sous deux formes : l'intuition qui se rapproche de la divination naturelle ou révélée et

la déduction, qui constitue dans beaucoup de cas les bases de la divinition artificielle.

Or, la théorie mathématique, qui, plus que toute autre, est étayée sur le principe de la déduction, se plie à l'étude des événements de toute nature, aussi bien passés que futurs.

« Tous les événements, dit Laplace [1], ceux mêmes qui, par leur petitesse, semblent ne pas tenir aux grandes lois de la nature, en sont une suite aussi nécessaire que les révolutions du soleil. Dans l'ignorance des liens qui les unissent au système entier de l'univers on les a fait dépendre des causes finales ou du hasard, suivant qu'ils arrivaient ou se succédaient avec régularité ou sans ordre apparent ; mais ces causes imaginaires ont été successivement reculées avec les bornes de nos connaissances et disparaissent entièrement devant la saine philosophie, qui ne voit en elle que l'expression de l'ignorance où nous sommes de leurs véritables causes. »

Cette sublime doctrine est également celle de tous les savants dignes de ce nom : elle a rallié à elle des mathématiciens tels que Condorcet, Poisson, Herschell, Arago et tant d'autres.

D'après des conclusions de cette école, sans assimiler les événements moraux aux révolutions des astres, on peut cependant les soumettre à l'analyse et au calcul, comme de simples phénomènes astronomiques.

Dans certains cas, la connaissance du passé forme les règles de l'avenir. Quoi d'étonnant que quelques profonds philosophes y découvrent les bases d'une divination, qui, pour étonner le vulgaire, n'en est pas moins dénuée de surnaturel.

C'est ainsi que Quételet, l'ancien directeur de l'Observatoire météorologique de Bruxelles, a su plier l'analyse

[1] Laplace, *Essai philosophique sur les probabilités.*

à l'étude des phénomènes moraux que nous aurons occasion d'étudier plus loin.

Ce qui fait pousser des cris de rage aux ignorants, c'est que l'École mathématique, dans ses spéculations, n'a pas craint de soumettre au calcul de la probabilité les décisions de la justice, la véracité des faits historiques, la limite des sciences et en général tous les faits qui dérivent de près ou de loin de l'esprit humain.

La théorie des probabilités a eu cependant une bien humble origine. Voici son histoire :

Elle est l'œuvre de Pascal et de son ami Fermat, que Pascal appelait, à juste titre, le premier homme du monde et qu'il estimait au point de le placer au-dessus de Descartes.

En 1654, un joueur acharné, le chevalier de Méré, ami de Pascal, le pria de déterminer les probabilités de gain dans une partie de cartes et la *règle des partis*, c'est-à-dire le partage des enjeux entre deux joueurs qui, ayant dés avantages inégaux, veulent interrompre la partie. En un mot, le problème était celui-ci : Deux partners jouent ensemble trois parties liées, l'un en a gagné deux, l'autre une ; voulant cesser le jeu et partager les mises, quelle doit être la part de chacun ?

Les mises doivent être partagées proportionnellement à $\frac{3}{4}$ et à $\frac{1}{4}$ et reviennent respectivement au premier, et au second.

Partant de la solution de ce problème, Pascal posa les bases immuables du calcul des probabilités, dont il est le premier et indiscutable inventeur : quatre années plus tard, il donnait la théorie de la roulette.

Huyghens [1] reproduisit le premier, en 1657, les découvertes des savants français : il y donna la solution

1 Huyghens, *Ratiocinia de ludo alea*.

des cinq problèmes, dont Bernouilli développa l'analyse, avec une réelle supériorité.

Leibnitz inaugura sa carrière scientifique par sa thèse sur les Combinaisons [1].

Plus tard, Nicolas Bernouilli publia, en 1713, le traité de Jacques Bernouilli, son oncle [2], et osa même choisir pour objet de sa thèse de docteur en droit un sujet nouveau et plein d'attrait [3].

Ajoutons à ces noms célèbres ceux, non moins respectés, de Montmort, de Moivre, de Lacroix, etc.

THÉORIE DU CALCUL DES PROBABILITÉS

Après ce court résumé de l'étude analytique des probabilités, voyons en quoi consiste la théorie de ce calcul.

Elle a pour but de déterminer mathématiquement le nombre de chances ou la probabilité d'un événement qui paraît être le fait du hasard.

La possibilité d'un événement, entre plusieurs autres, que le hasard semble amener est ce qu'on appelle *chance* ou *hypothèse*.

Et d'abord, établissons que *probabilité* s'oppose à *certitude*. Cette dernière, réprésentée dans le calcul par l'unité, est absolue, elle est ou elle n'est pas, elle ne peut être relative. Il n'en va pas de même de la probabilité qui, elle, est susceptible de degrés de zéro à l'infini, puisqu'elle peut toujours se rapprocher de plus en plus de la certitude que notre jugement se fonde sur des connaissances plus ou moins réelles.

Dans la théorie des probabilités, on entend par *chance*, ainsi que nous le disions plus haut, sous une autre forme, toute combinaison ou hypothèse qui peut se

[1] Leibnitz, *Disputatio arithmetica de complexionibus.*

[2] Jacques Bernouilli, *Ars conjectandi.*

[3] Nicolas Bernouilli, *De usu artis conjectandi in jure.*

réaliser, lorsqu'on n'a aucune raison dominante de supposer que l'une se produira plutôt que l'autre.

Prenons le premier exemple classique et supposons qu'on jette en l'air un dé à jouer, à six faces (non pipé), il tombera nécessairement sur l'une quelconque de ses six faces, mais comme nous ne concevons aucune raison pour que ce dé tombe sur la face marquée d'un point plus tôt que sur celle marquée de deux, ou de trois points, on peut dire qu'il y a des chances égales pour que le dé tombe indifféremment sur l'une ou l'autre de ses faces.

Supposons un autre cas : Nous avons un dé dont quatre faces sont noires et deux blanches. Il y aura quatre chances que le dé présente une face noire sur deux qu'il présente une face blanche. En conséquence, nous pouvons dire que les chances que ce dé présentera une face noire sont aux chances qu'il présentera une face blanche dans le rapport de 4 à 2.

Étudions maintenant un exemple, qui nous amènera à définir le mot *probabilité mathématique*. Étant données 5 boules, placées dans une urne, dont 3 sont blanches et 2 noires ; on veut les tirer au hasard. Qu'arrive-t-il?

Nous allons calculer la probabilité qu'il y a de tirer une boule blanche plutôt qu'une boule noire.

Dans le cas proposé, il y a 5 chances en tout, 3 en faveur d'une boule blanche, 2 en faveur d'une boule noire. La probabilité d'amener une boule déterminée, dès le premier tirage, est évidemment représentée par la fraction $\frac{1}{5}$. Dans ces conditions, la chance de tirer une boule blanche sera représentée par la fraction $\frac{3}{5}$ et la chance de tirer une boule noire par $\frac{2}{5}$ seulement.

Un instant de réflexion fait voir que le nombre absolu des boules ne change rien aux chances de tirage, du

moment que le rapport entre les couleurs est conservé. En effet, nous avons évalué à $\frac{3}{5}$ et $\frac{2}{5}$ respectivement la chance de tirer, sur 5 boules données, une boule blanche ou noire.

Si nous avons 50 boules, dont 30 sont blanches et 20 noires, les chances resteront toujours dans le rapport de 3 à 2 en faveur des blanches contre les noires; il en sera de même, si on prend 500 boules, dont 300 blanches et 200 noires, etc.

Donc, voici un premier point acquis. Quel que soit le nombre des boules dans l'urne, la probabilité d'amener une boule d'une couleur donnée restera constante aussi longtemps que la proportion du nombre de boules de cette couleur au nombre total de boules que contient l'urne restera la même.

La *probabilité mathématique* est donc représentée par une fraction dont le numérateur exprime le nombre de chances favorables à l'événement et le dénominateur, le nombre total des chances possibles, c'est-à-dire tant favorables que contraires à ce même événement.

On peut encore le définir plus simplement : le rapport des chances favorables d'un événement au nombre total des chances favorables ou contraires.

Notons, en passant, que toutes les chances doivent être considérées comme égales, c'est-à-dire, en reprenant l'exemple ci-dessus, qu'en tirant une boule de l'urne une boule quelconque a autant de chance d'être amenée au jour que toute autre.

Un événement donne lieu fatalement à deux probabilités égales et de signe contraire : l'une, que l'événement se produira, l'autre, qu'il ne se produira pas; la somme de ces deux probabilités est toujours égale à l'unité ou à la certitude.

Ainsi, nous avons vu, dans l'exemple ci-dessus, que

la probabilité d'amener une boule blanche était de $\frac{3}{5}$, la probabilité d'en amener une noire de $\frac{2}{5}$. Or $\frac{3}{5}+\frac{2}{5}=\frac{5}{5}=1$.

Remarquons que, au lieu de dire : la probabilité d'amener une noire, nous aurions pu dire : la probabilité de ne pas amener de boule blanche. Cette manière de s'exprimer a l'avantage de rendre les idées plus comparables entre elles puisqu'elles se rapportent seulement à un seul ordre de phénomènes semblables.

Pour généraliser, soit m, le nombre de chances favorables à un événement, n, le nombre de chances défavorables, le nombre total des chances sera $m+n$. En conséquence, la probabilité que l'événement arrivera est représentée par la formule $\frac{m}{m+n}$; et la probabilité qu'il n'arrivera pas, par la formule $\frac{n}{m+n}$.

De plus, $\frac{m}{m+n}+\frac{n}{m+n}=1$, ou la certitude.

En outre, on conçoit que, si nous représentons par p la probabilité qu'un événement arrivera, la probabilité qu'il n'arrivera pas sera $1-p$.

APPLICATION AUX CAS SIMPLES

Afin de mettre cet auxiliaire puissant de l'étude mathématique des probabilités à la portée de tous, examinons le cas de l'occurrence simultanée de plusieurs événements indépendants les uns des autres.

Soit demandé, par exemple, de déterminer la probabilité d'amener avec des dés, deux fois l'*as*.

Afin de les distinguer, appelons les dés A et B. Étant donnée sa forme cubique, la probabilité que A présente

sa face *as* sera représentée par $\frac{1}{6}$, c'est-à-dire que, si l'on suppose deux joueurs, Pierre et Paul, et si Pierre doit recevoir une somme de 36 francs, dans le cas où le dé A amènera *as*, la mise qu'il doit fournir en échange doit être de 6 francs.

Mais si les conditions sont autres et si Pierre ne doit recevoir 36 francs qu'à la conditon que les deux dés A et B marqueront chacun l'*as*, sa chance de gagner est bien moindre, partant sa mise devra être plus faible.

En effet, la probabilité que B présentera aussi sa face *as* est pour lui seul $\frac{1}{6}$. Par suite, la probabilité que Pierre touche ses 36 francs n'est plus que de $\frac{1}{6}$ de $\frac{1}{6}$, c'est-à-dire $\frac{1}{36}$; en conséquence, sa mise doit être réduite à 1 franc.

Comme cette règle est générale, on peut en formuler, dès maintenant, la définition en ces termes : la probabilité de l'occurrence simultanée de plusieurs événements se détermine par la multiplication des probabilités séparées.

Ainsi, soient quatre événements, A, B, C, D, et leurs probabilités des fractions représentées respectivement par p, q, r, s, la probabilité que ces quatre événements se produiront simultanément est représentée par le produit $p\,q\,r\,s$.

C'est encore la même règle qu'on emploie pour déterminer la probabilité du retour successif du même événement ou d'événements différents ; supposons que nous cherchions la probabilité d'amener deux *as* avec un seul dé A.

La probabilité d'amener *as* avec un dé est représentée, avons nous dit, par $\frac{1}{6}$;

La probabilité de l'amener de nouveau est encore de $\frac{1}{6}$;

La probabilité de l'amener deux fois de suite sera donc de $\frac{1}{6}$ de $\frac{1}{6}$, soit de $\frac{1}{36}$.

Réciproquement, la probabilité qu'on n'amènera pas *as* deux fois de suite est $1 - \frac{1}{36} = \frac{35}{36}$.

Si nous avions opéré sur la chance contraire, nous aurions vu se développer la série suivante des probabilités :

La probabilité que l'*as* ne viendra pas au premier coup est de $\frac{5}{6}$;

La probabilité qu'il ne viendra pas au second coup est encore de $\frac{5}{6}$;

D'où : la probabilité qu'il ne viendra ni à l'un ni à l'antre coup est de $\frac{5}{6} + \frac{5}{6} = \frac{25}{36}$.

Or, on remarquera que $\frac{25}{36}$ ajouté à $\frac{1}{36}$ (probabilité que l'*as* viendra deux fois de suite) donne $\frac{26}{36}$ et non pas $\frac{36}{36}$ ou l'unité, la certitude.

D'où provient cette différence, la loi serait-elle en défaut? Non, c'est que nous avons incomplètement étudié la question et qu'il peut se présenter encore deux cas spéciaux.

1° On amène *as* au premier coup, pas au second;

2° On amène *as* au second coup, pas au premier.

Exprimons ces deux hypothèses en fractions :

La probabilité que l'*as* viendra au premier coup est de $\frac{1}{6}$, et celle qu'il ne viendra pas au second de $\frac{5}{6}$, d'où : $\frac{1}{6} \times \frac{5}{6} = \frac{5}{36}$;

De même, la probabilité que l'*as* viendra au second coup est de $\frac{1}{6}$, et celle qu'il ne viendra pas au premier, de $\frac{5}{6}$, d'où : $\frac{1}{6} \times \frac{5}{6}$; $= \frac{5}{36}$

Si nous ajoutons la somme de ces deux fractions $\frac{10}{36}$ à la somme précédente de $\frac{26}{36}$, nous retrouvons nos $\frac{36}{36}$ ou l'unité.

Pour bien fixer ces quatre hypothèses successives dans la mémoire et donner la représentation de leurs probabilités par les fractions, nous aurons :

1° As aux deux coups, probabilité $= \frac{1}{36}$

2° As à aucun coup, probabilité $= \frac{25}{36}$

3° As au second coup, non au premier, probabilité $= \frac{5}{36}$

4° As au premier coup, non au second, probabilité $= \frac{5}{36}$

La somme de ces fractions est $\frac{36}{36} = 1$

Pour bien mettre ce résultat en évidence, supposons que m représente le nombre de boules blanches et n le nombre de boules noires contenues dans une urne et que, à chaque tirage de boule, on remette celle qui est sortie dans l'urne de façon à ce que le nombre total des boules de l'urne soit constamment égal à $m + n$ pour chaque épreuve.

Soit encore p, la probabilité d'amener une boule blanche à un tirage quelconque, et q, la probabilité d'amener une boule noire dans les mêmes conditions.

D'après ce que nous avons dit plus haut, il viendra : $p = \frac{m}{m+n}$ et $q = \frac{n}{m+n}$.

Comme nous avons eu deux tirages, nous aurons, par suite, les cas suivants :

1° *Premier coup*, blanche; *second coup*, blanche; dont la probabilité est représentée par $p \times p = p^2$.
2° *Premier coup*, blanche; *second coup*, noire; dont la probabilité est représentée par $p \times q = pq$.
3° *Premier coup*, noire; *second coup*, blanche; dont la probabilité est représentée par $q \times p = pq$.
4° *Premier coup*, noire; *second coup*, noire; dont la probabilité est représentée par $q \times q = q^2$.

En additionnant ces diverses probabilités, nous trouvons ce résultat curieux : $p^2 + 2\,p\,q + q^2 = (p + q)$.

Si, au lieu de deux tirages, on nous en eût proposé trois, nous aurions pu écrire, dès l'abord, la somme totale : $p^3 + 3\,p^2\,q + 3\,p\,q^2 + q^3 = (p + q)^3$ et ainsi de suite en développant pour un nombre de tirages quelconque $(p + q)^n$ d'après la loi du développement du binome de Newton.

APPLICATION AUX CAS COMPLIQUÉS ET ANOMALIES

Les exemples que nous venons d'étudier ne s'appliquent qu'aux cas où l'on connaît, comme dans les dés ou les boules, le nombre total de chances. Mais si on l'ignore, on peut en déterminer les probabilités par des formules un peu compliquées, si le rapport des chances favorables aux chances contraires peut seulement se présumer en considérant les valeurs représentatives antérieures de cet événement.

Les pages qui précèdent ont permis au lecteur de saisir le principe du calcul des probabilités dans les cas les plus simples; les occurrences compliquées demandent des calculs longs et méticuleux.

Cette théorie des probabilités a été utilisée dans un

grand nombre de circonstances, mais l'application n'en est pas toujours très aisée.

De petites anomalies viennent parfois troubler la rigueur des calculs : dans les dés par exemple, le centre de gravité n'est pas exactement au centre géométrique du cube par suite de l'inégale quantité de matière enlevée aux différentes faces ; les cartes à jouer ne glissent pas toutes également, car elles ne sont pas également chargées de couleur et l'*as* glissera plus facilement que le dix, parce qu'il présente une plus grande surface polie.

Néanmoins, l'application que l'on fait de ce calcul ne nécessitant pas une exactitude parfaite, nous pouvons considérer l'approximation obtenue comme très suffisante.

APPLICATION AUX FAITS D'ORDRE MORAL

Vers la fin du siècle dernier, Condorcet, marchant sur les traces de Laplace, essaya de soumettre au calcul des probabilités les votes, les témoignages, les jugements. Il n'y réussit pas plus que son prédécesseur, parce que l'un et l'autre avaient envisagé le problème à un point de vue qui le rend insoluble.

On ne peut pas en effet prononcer que tel accusé coupable sera acquitté ou que tel autre innocent sera reconnu coupable. On ne doit pas rechercher la probabilité de la culpabilité, il faut rechercher la chance que tel accusé court d'être condamné ou acquitté à juste titre, suivant les charges qui pèsent sur lui avec un jury moyen, c'est-à-dire n'augmentant et ne diminuant en aucun cas sa sévérité.

Et encore un tel calcul ne donnerait-il rien de certain s'il s'agissait d'un seul jugement : il n'en est plus de même si l'on considère un grand nombre d'accusés.

Poisson[1] a fait voir comment, en considérant des nombres suffisamment grands, les effets des causes morales peuvent être soumis au calcul.

Il a fait ressortir, d'une longue série d'observations, cette grande loi de l'action des causes régulières et constantes qui l'emporte à la longue sur les causes irrégulières et variables.

Prenant pour base l'expérience, on a pu, grâce à cette même théorie, déterminer le retour d'un certain nombre de phénomènes par les phénomènes déjà observés. Dans cette nouvelle application, l'élément du calcul est fourni par la statistique. Des observations souvent renouvelées et répétées d'une façon régulière, depuis un grand nombre d'années, peuvent conduire à la certitude absolue et mathématique. Un exemple suffira à le démontrer : depuis des milliers d'années, on a pu, chaque jour, observer, à l'est, le lever du soleil, il y a cent mille milliards à parier contre un, que le soleil se lèvera encore demain à l'est.

Dans cet ordre de faits, la certitude peut être absolue ; qui songe à mettre en doute les principales lois de la physique? et, cependant, sur quelles bases reposent-elles la plupart du temps, sinon sur des observations quotidiennes.

La statistique ne donne plus des résultats aussi complets lorsqu'on l'emploie à calculer la mortalité aux différents âges, la proportion des sexes, les rapports de mariage à la population, le nombre des enfants par mariage..... Il suffit, en effet, d'une épidémie, d'une guerre pour entraver pendant un temps, parfois très long, le développement de tout un peuple et la statistique est alors à recommencer.

1 Poisson, *Recherches sur les probabilités des jugements.*

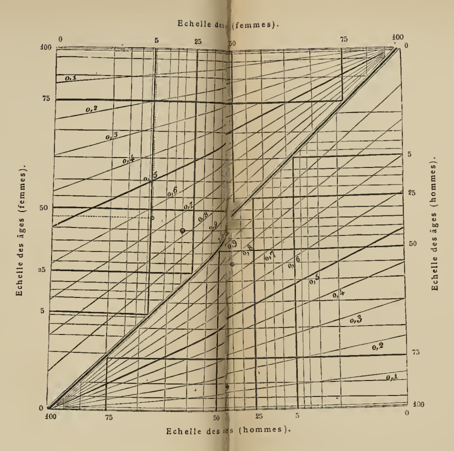


Fig. 2. — Tableau graphique au moyen duquel on déterminera à vue, sans calcul, la probabilité que l'on a de vivre jusqu'à un âge déterminé (p. 62).

APPLICATION AUX SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Appliquons aux sciences morales et politiques cette méthode, basée sur l'observation et le calcul.

Les modifications auxquelles l'homme se trouve assujetti, depuis sa naissance jusqu'à son déclin, dépendent d'une infinité de causes mais la plus influente est à coup sûr l'âge qui a une si grande action sur les différentes phases de la vie : ainsi, pour ne parler que du physique de l'homme, n'est-il pas aussi utile d'étudier ce que deviennent l'homme et la femme aux différents âges de la vie, que d'étudier les mesures à prendre pour améliorer les races de bœufs, de chevaux ou d'autres animaux domestiques ?

L'intérêt pécuniaire n'est peut-être pas aussi direct, mais cette étude nous semble tout aussi importante et tout aussi difficile, surtout si l'on veut tenir compte des différentes causes qui exercent leur influence sur notre constitution. On peut en juger par les sciences médicales qui sont encore loin de résoudre toutes les difficultés qui se présentent.

On pourrait, à la rigueur, établir des lois régulières pour des types généraux, mais l'application de ces lois à des types particuliers serait presque nécessairement fausse, la théorie même des probabilités le démontre.

On pourrait cependant l'appliquer, comme on l'a fait pour les tables de mortalité, aux sciences politiques, en mesurant chez l'homme tout ce qui est appréciable par des mesures ou par des nombres, en tenant compte des causes qui peuvent faire varier les résultats.

Pour connaître la probabilité qu'une petite fille de 6 ans a de vivre jusqu'à 48 ans, il faut imaginer (fig. 2) une verticale tracée un peu à droite de celle qui passe par le chiffre 5, et la suivre jusqu'à la rencontre d'une horizontale qui serait tirée un peu au-dessous de celle

qui passe par le nombre 50. La rencontre ayant lieu entre les lignes inclinées qui portent les chiffres 0,6 ou 0,7 et au dixième environ de l'intervalle qui les sépare, il est clair que la probabilité sera de 0,64. Pour faciliter l'intelligence de cet exemple, nous avons indiqué par des traits légers les lignes idéales que l'œil doit suivre avant d'arriver au résultat.

Parmi les lignes inclinées, celle du milieu portant le chiffre 0,5 est plus forte et plus apparente que les autres. C'est celle qui correspond à la vie probable. Comme la verticale 5 et l'horizontale 60 se rencontrent sensiblement sur cette ligne, on en conclut qu'une fille de 5 ans a autant de chance pour vivre que pour ne pas vivre jusqu'à 60 ans.

Tant qu'il s'agit du physique, les moyens ne manquent pas ni les méthodes non plus : quoi de plus simple que de mesurer la taille d'un homme, son poids, d'évaluer sa force par des dynamomètres?

Mais comment apprécier le moral ou l'intelligence d'un sujet et réduire pour ainsi dire à une expression numérique la loi de son développement? C'est un problème dont on n'avait point tenté la solution et qui se présente, au premier abord, sous une forme si insolite, qu'on est tenté d'en regarder l'idée seule comme téméraire et impraticable. Nous n'entreprendrons pas ici l'examen de cette question du libre arbitre individuel ; nous ne considérerons que les masses. . . .

Or l'observation prouve que pour elles les effets du libre arbitre s'éteignent, les individus s'effacent et on aperçoit les résultats de ce que la nature, les institutions, les habitudes héréditaires, les climats, les relations sociales produisent sur l'ensemble des hommes.

En veut-on un exemple? Chacun se sert de la poste, chacun écrit quand et comme il veut et on sait pourtant qu'à Paris, par exemple, le nombre des lettres

mises à la poste annuellement est à peu près exactement le même, que tel mois en produit régulièrement plus que tel autre. Il y a même plus, le nombre de lettres jetées au rebut pour adresses illisibles est sensiblement le même chaque année. Que conclure de tout cela ?

Un autre exemple. Il résulte des opérations des conseils de revision qu'un même nombre de jeunes gens sont réformés pour telle ou telle maladie, que le nombre des jeunes gens qui se sont mutilés pour échapper au service est à peu près le même chaque année. Voici un tableau à l'appui :

MOTIFS	1831	1832	1833
Perte de doigts	752	647	743
Perte de dents	1.304	1.243	1.392
Surdité et mutisme	830	736	725
Perte d'autres membres ou organes	1.605	1.530	1 580
Goitres	1.125	1.231	1.298
Claudication	949	912	1.049
Difformités autres que les précédentes	8.007	7.630	8.494
Maladie des os	782	617	667
Myopie	948	891	920
Autres maladies des yeux	1.726	1.714	1.839
Gale	11	10	10
Teigne	749	800	794
Lèpre	57	19	29
Autres maladies de la peau	937	983	895
Vices scrofuleux	1.730	1.539	1.272
Maladies de poitrine	561	423	359
Hernies	4.044	3.579	4.222
Epilepsie	403	367	342
Maladies diverses	9.168	9.058	10.286
Faiblesse de constitution	11.763	9.979	11.259
Défaut de taille	15.935	14.962	15.078
Force de la classe	295.978	277.477	285.805

Bien plus, dans l'acte de reproduction de notre espèce, où l'on ne saurait contester que la volonté intervienne, on a constaté que le nombre des naissances légitimes

et illégitimes, était à peu près le même pour l'un comme pour l'autre sexe.

Les documents de la justice criminelle, en France et dans les autres pays, ont donné chaque année des moyennes fort voisines. Voici l'un de ces relevés pour la France :

AGE DES CRIMINELS	1826	1827	1828	1829	1830	1831	1882	1833	1834	1835	1836
Au dessous de 16 a.	124	136	143	117	114	127	114	98	107	94	96
16 à 21 ans.. . .	1101	1022	1278	1226	1161	1121	1225	1130	1239	1142	1256
21 à 25 — . . .	1163	1093	1168	1183	1121	1230	1229	1169	1087	1155	1190
25 à 30 — . . .	300	1295	1405	1277	1224	1406	1474	1278	1139	1302	1220
30 à 35 — . . .	927	967	1002	1140	1124	1279	1357	1121	1017	1057	1017
35 à 40 — . . .	643	664	685	734	683	781	940	836	812	868	876
40 à 45 — . . .	1601	555	556	587	463	541	630	551	523	532	551
45 à 50 — . . .	398	451	434	437	416	427	453	424	380	392	373
50 à 55 — . . .	261	279	282	277	300	287	349	312	268	258	258
55 à 60 — . . .	168	175	167	158	155	181	189	173	168	193	184
60 à 65 — . . .	135	152	135	120	90	112	150	109	106	111	107
65 à 70 — . . .	77	65	75	58	57	74	76	60	63	62	58
70 à 80 — . . .	41	49	59	52	49	38	49	48	38	51	42
Au-dessus de 80. .	3	2	7	7	5	2	2	6	5	6	4
TOTAUX.. . .	6942	6905	7396	7373	6962	7606	8237	7315	6952	7123	7232

Voici un autre tableau donnant le rapport de criminalité pour chaque âge :

AGE DES CRIMINELS	RAPPORT POUR CHAQUE AGE				
	1834	1835	1836	1837	1838
12 ans et au-dessous. . . .	1,78	1,67	1,84	1,52	1,58
12 à 16 ans.	9,82	9,70	9,71	9,92	9,92
16 à 21 —	28,83	29,65	29,03	29,23	29,13
21 à 30 —	31,49	71,92	31,41	31,74	31,24
30 à 40 —	14,01	14,01	14,43	14,56	14,75
40 à 50 —	6,79	6,60	6,76	6,65	7,02
50 à 60 —	3,06	3,24	3,34	3,24	3,00
60 et au-dessus.	1,35	1,30	1,40	1,55	1,58
Age inconnu.	2,87	1,91	2,08	1,79	1,78
TOTAL.	100,00	100,00	100,00	100,00	100,00

En présence de pareils documents n'est-on pas en droit de conclure que, si nous avions des données suffisantes, nous pourrions déterminer également, pour l'homme, l'âge où il est le plus disposé à des actes de bienfaisance, comme nous l'avons fait pour les actes criminels; l'âge où il peut manifester le plus de courage, de dévouement?

On conçoit dès lors la possibilité d'analyser les différentes facultés de l'homme, aussi bien intellectuelles que morales et la possibilité d'arriver à changer les unes ou de modifier les autres. On voit ainsi que ces lois de nécessité, qui peuvent tant effrayer au premier abord, deviendront consolantes au contraire, et il est facile de prévoir que l'on y trouvera plus tard le seul gage possible d'amélioration sociale.

CHAPITRE IV

LES ARTS DIVINATOIRES INFÉRIEURS

LES SIGNES SACRÉS

Les anciens avaient coutume de consulter les dieux, en d'autres termes, de recourir à la divination dans toutes les circonstances de leur existence, aussi bien dans les affaires privées que dans les affaires publiques.

Aussi le monde ancien comptait-il nombre de devins, que déjà à cette époque les classes supérieures avaient su apprécier à leur juste mérite.

A côté des voyants et des prophétesses, dont nous étudierons plus loin les pratiques, on rencontrait des devins inférieurs, qui faisaient un véritable métier d'interpréter

toutes sortes de signes auxquels le peuple attachait une grande importance ; ils avaient une foule de pratiques plus ou moins curieuses, dont un grand nombre ont traversé les siècles pour venir jusqu'à nous.

En dehors des sorts et des oracles, les anciens observaient les signes envoyés par les dieux, surtout pendant les sacrifices que les croyants leur offraient.

Dans ces sortes d'arts divinatoires, l'inspiration divine n'avait aucune part, il suffisait de suivre les rites accoutumés. Bien qu'on choisît généralement pour interprètes des hommes versés dans la divination, chacun avait le droit de tirer des conclusions de ce qu'il avait remarqué.

LES ARUSPICES

Parmi les signes, auxquels on attachait une grande attention, figuraient en première ligne, les phénomènes observés pendant les sacrifices.

L'interprétation de ces signes, l'art des Aruspices, remonte, au dire d'Eschyle, à Prométhée lui-même. Cet art pénétra à Rome, après avoir été fort en honneur chez les Étrusques.

Mille indices fournissaient matière à interprétation;

Lorsque les signes étaient heureux, le consultant pouvait compter sur le succès de son entreprise ; dans le cas contraire, il devait tout craindre du sort.

Dans les sacrifices, on observait aussi bien la manière dont la victime s'approchait de l'autel que la forme ou l'état de ses entrailles.

On ne manquait pas de tirer des présages de la flamme et de la fumée du bûcher. Ce genre de divination s'appelait *Pyromancie* et *Capnomancie*.

Si le feu ne s'allumait qu'avec peine, si la flamme ne montait pas perpendiculairement vers le ciel et se divisait

en plusieurs branches, si l'on entendait un pétillement violent, si la pluie, le vent, ou toute autre circonstance venait interrompre le sacrifice, c'étaient de funestes présages.

Il en était tout autrement si les flammes semblaient s'attacher à la victime, si la flamme montait droite et pure, sans fumée, en un mot, si le sacrifice semblait accepté par la divinité.

La densité, la couleur, l'épaisseur, la direction de la fumée fournissaient aussi des indices précieux.

La *Lébanomancie* avait pour objet l'étude des présages tirés des fumées de l'encens.

Dans la *Crithomancie* ou l'*Aleuromancie*, on observait les figures plus ou moins bizarres que formait sur la tête des victimes la fleur de farine qu'on y répandait.

LES AUGURES

Les augures, à Rome, étaient chargés d'interpréter le vol, le chant et l'appétit des oiseaux sacrés qui constituaient les signes de la deuxième classe, dits *oionistiques*, chez les Grecs, et *auspices*, chez les Latins.

On sait que, chez les Athéniens, l'apparition subite d'une chouette, oiseau consacré à Minerve sous l'égide de qui était la ville, était un des signes les plus heureux; de là est venu le proverbe : « La chouette vole », c'est-à-dire, nous sommes protégés.

Dans l'antiquité romaine, les augures étaient des prêtres qui prédisaient l'avenir par l'observation du vol des oiseaux. Cicéron, augure lui-même, parle de la dignité d'augure comme de l'une des charges les plus importantes de l'État.

Leurs principales fonctions consistaient à observer et à interpréter les signes surnaturels, à assister les magistrats et les généraux, lorsqu'ils devaient prendre les auspices, à conserver les traditions, etc.

Non seulement ils pouvaient empêcher les comices de voter, mais il leur était encore possible d'annuler une résolution déjà adoptée, si les auspices n'avaient pas été régulièrement pris. Ils avaient un droit de *veto* absolu et de ces deux mots : *Alio die* (à un autre jour), ils pouvaient interrompre toute délibération.

On conçoit la puissance qu'une semblable charge pouvait conférer aux augures ; car, d'après Cicéron, leur modération seule limitait un pouvoir aussi immense.

Leur art dérivait de trois sources distinctes : les formules et les traditions auxquelles ils étaient initiés, les livres auguraux et les commentaires des augures.

LES SIGNES OU AUSPICES HEUREUX ET MALHEUREUX

Puisque nous sommes amenés à parler d'auspices, disons ce que les Latins désignaient sous ce nom.

Primitivement, ce terme signifiait un signe fourni par les oiseaux sacrés, mais bientôt ce mot fut étendu à tous les signes surnaturels.

On distinguait les présages tirés du chant des oiseaux et ceux qui étaient fournis par leur vol ou leurs mouvements. Toutes ces circonstances variaient suivant l'époque et la manière dont elles se présentaient.

Comme pour les présages des Aruspices, il existait certains signes que tout le monde pouvait interpréter : par exemple, la seule apparition d'un oiseau constituait un présage dont tout citoyen avait la faculté de tirer lui-même toutes les conclusions, toutes les interprétations auxquelles pouvaient donner lieu les circonstances particulières dans lesquelles il avait été aperçu.

Certains signes étaient regardés comme tellement évidents que chacun était libre d'en faire la traduction : dans d'autres cas, au contraire, il fallait l'art des augures pour en fixer le sens.

Les oiseaux de mauvais augure étaient généralement le geai, le hibou, l'hirondelle, tandis que l'aigle, le héron et la corneille étaient des messagers de bonheur.

On prenait les augures de plusieurs façons différentes. L'augure sortait généralement avant le lever du jour et s'arrêtait, la tête voilée, dans un lieu découvert. Là, après avoir prononcé des paroles sacrées, il marquait de son bâton augural (sorte de crosse qui semble avoir fourni le modèle de celle de nos évêques), les divisions du ciel, il déterminait ensuite certaines limites terrestres dans lesquelles devaient se produire les augures. *Ce temple augural* était divisé suivant les points cardinaux.

Si le moindre vent venait troubler l'atmosphère, les auspices ne pouvaient être pris ; c'est pour cela que, selon Plutarque, les augures portaient une lanterne ouverte à tous les vents, afin que le souffle le plus faible vînt les avertir, en éteignant leur lampe, de ne pas continuer une besogne inutile.

Dans les expéditions militaires, où l'on ne pouvait suivre des pratiques aussi strictes, on avait recours à une autre sorte d'auspices : on observait la manière dont mangeaient les oiseaux, des poulets le plus souvent, qu'on tenait enfermés dans une cage.

Au moment propice, on ouvrait la cage et on jetait aux poulets sacrés du grain ou une sorte de pâtée.

Si les animaux refusaient la nourriture ou ne voulaient pas sortir de leur cage, c'était un funeste présage ; il en était de même s'ils s'enfuyaient, s'ils battaient des ailes, s'ils criaient. Mais s'ils se précipitaient sur leur nourriture avec avidité (fig. 3), de façon à en laisser tomber de leur bec, les auspices étaient favorables.

Certains oiseaux, lorsqu'ils apparaissaient sur la route d'un voyageur, avaient encore deux significations, suivant qu'ils se montraient à droite ou à gauche.

Les oiseaux étaient *dextræ* (à droite) ou *sinistræ*

(à gauche), c'est-à-dire que, s'ils étaient observés à l'orient, les présages étaient favorables, néfastes dans l'autre cas.



Fig. 3. — Poulets sacrés, d'après un bas-relief de Pompéi.

Quelques exceptions furent faites en faveur de certains oiseaux : par exemple, le geai, observé à gauche et la corneille à droite, fournissaient des présages absolus.

A côté de ces auspices, les indications tirées des phénomènes naturels tenaient une large place : ainsi, le tonnerre, les éclairs, les éclipses, les pluies de sang, les tremblements de terre étaient naturellement des signes malheureux. Un de ces phénomènes se produisant pendant que le peuple était assemblé faisait renvoyer la séance à une autre époque.

Dans la vie privée, mille signes étaient encore remarqués : l'éternuement, le clignotement des paupières, les

tintements d'oreilles, etc., étaient interprétés par chacun suivant ses idées personnelles.

Nous allons mentionner maintenant quelques-unes des pratiques employées par les devins : elles étaient tellement nombreuses, que nous ne citerons que les plus curieuses, rangées sensiblement dans l'ordre suivant : Présages tirés du feu, de la terre, de l'eau, de l'air, des animaux, des plantes, des minéraux, etc.

LES SIGNES TIRÉS DU FEU, DE LA TERRE, DE L'EAU ET DE L'AIR

Les signes tirés des flammes d'une lampe ou d'un flambeau *(Lampadomancie, Lychnomancie)* étaient néfastes si la flamme se partageait en deux branches ; favorables au contraire, si elle ne formait qu'une seule pointe ; très favorables, si elle en présentait trois.

La Terre, par ses fissures, ses crevasses, ses aspérités, permettait de tirer des présages de la ressemblance de leur conformation avec des dessins, faits d'avance, qui avaient une signification déterminée.

L'eau, provenant de la pluie ou d'une fontaine, pouvait servir à donner des signes de plusieurs manières.

Dans certains cas, on mettait dans un vase plein d'eau un anneau suspendu à un fil, attaché au doigt du consultant. Si l'anneau restait immobile, l'affaire était manquée. Sinon, l'anneau allait frapper plus ou moins fort, à plusieurs reprises, les parois du vase.

La *Gastromancie* se pratiquait ainsi : On enfermait de l'eau pure dans des vases ronds entourés de torches. On invoquait le dieu et la réponse se manifestait, seulement aux yeux d'un jeune éphèbe ou d'une femme enceinte, par les effets que la lumière produisait sur l'eau (système employé plus tard par Cagliostro).

Sous le nom d'*Aéromancie*, on distinguait les signes

tirés de l'action du vent sur l'eau. Le devin se rendait sur une hauteur ou en plaine; puis, la tête couverte, adressait une invocation aux divinités de l'air, il s'approchait alors d'un bassin de cuivre rempli d'eau et lui transmettait la demande du consultant. Les rides qui se produisaient à la surface de l'eau étaient des présages. Si l'eau restait unie, la chose ne devait pas se produire; si l'eau frémissait sous la brise, c'était un heureux signe, surtout pour les marins.

LES SIGNES TIRÉS DES ANIMAUX, DES PLANTES ET DES MINÉRAUX

Nous avons vu déjà divers procédés de divination appliqués aux oiseaux; il en est d'autres, que nous allons passer en revue.

L'*Alectryomancie* ou divination à l'aide du coq, se pratiquait de la façon suivante : on traçait sur un cercle ou sur un carré les lettres de l'alphabet. Sur chacune d'elles on posait un grain de blé, puis on mettait un coq au centre de la figure en observant de quelle façon il mangeait les grains. On notait les lettres correspondant aux cases où le coq avait successivement pris les grains, on en faisait un mot d'où l'on tirait un pronostic.

La *Céphalomancie* reposait sur les signes fournis par une tête d'âne. Quand on voulait connaître l'auteur d'un crime, on faisait griller une tête d'âne sur les charbons, puis, après certaines prières, on prononçait tout haut le nom de la personne soupçonnée, ou si l'on n'en soupçonnait aucune, le nom du crime. Si à ce nom, les mâchoires remuaient, ou si même encore les dents claquaient, c'était un signe certain de la culpabilité de la personne visée.

A Rome, les rats et les souris *(Myomancie)* étaient enfermés dans des cages et on tirait des présages de leurs cris, de leurs mouvements, etc.

Les belettes étaient de si funeste augure qu'il suffisait qu'on en vît une, à Athènes, pour faire dissoudre l'assemblée publique.

L'*Ophiomancie* ou divination par les serpents fut fort en honneur en Égypte et dans l'Orient. Les présages qu'on tirait de ces animaux étaient tellement vénérés qu'on en nourrissait pour cet usage. Certains peuples, fort croyants, et fort habiles à dompter et à charmer des serpents exposaient leur nouveau-né en présence de ces ophidiens, pour s'assurer de sa légimité. L'innocence de la femme était suffisamment démontrée, lorsque les serpents ne touchaient pas à l'enfant.

Le règne végétal n'était pas moins utilisé dans la divination.

Dans la *Botanomancie*, le consultant écrivait son nom, et ses questions sur des feuilles et les exposait à l'action du vent : on réunissait alors, au bout d'un certain temps, celles que le vent n'avait pas dispersées et par l'assemblage des mots ou des lettres on formait des phrases, dont le sens indiquait la réponse demandée.

Les feuilles de verveine, de figuier, de tamarin, de bruyère étaient recherchées spécialement dans la *botanomancie*.

Une sorte de divination, qui est restée un jeu chez nos enfants, fournissait aussi des présages. Dans la *Phylloromancie*, on se frappait vivement le front avec une feuille de rose plissée et on tirait des conclusions du bruit qu'elle rendait.

La *Sycomancie* consistait à interpréter le frémissement que faisaient les feuilles de figuier agitées par le vent, ou bien, dans certains cas, on écrivait sur des feuilles de figuier, son nom et ses questions : le présage était heureux et la réussite certaine, lorsque les feuilles se fanaient lentement.

Lorsqu'une branche de laurier *(Daphnomancie)* jetée

au feu y brûlait en pétillant, c'était un heureux présage; funeste, dans le cas contraire.

Parfois on consultait des substances minérales.

On versait du plomb fondu *(Molybdomancie)* sur une table unie et mouillée. En revenant à l'état solide, le métal formait une infinité de petits signes, qu'on interprétait comme des présages. Cette coutume s'est perpétuée de nos jours dans la Suisse allemande.

LES SIGNES TIRÉS DE DIVERSES AUTRES PRATIQUES

Nombre d'autres présages étaient fournis par les objets les plus divers : armes, ustensiles, instruments.

La *Bélomancie* ou divination par les flèches était surtout en usage chez les Arabes, les Orientaux et les nations slaves et germaniques. On la pratiquait de différentes façons.

Ainsi, par exemple, lorsqu'on projetait une expédition, on prenait un certain nombre de flèches, on écrivait sur chacune le nom d'une ville, puis on les remettait, sans ordre, dans un carquois. Un enfant les tirait au hasard et l'ordre dans lequel elles sortaient indiquait celui que l'on devait suivre dans l'attaque des places dont les noms étaient inscrits.

D'autres fois, on prenait trois flèches. Sur la première on écrivait: *Dieu l'ordonne*, sur la seconde : *Dieu le défend :* la troisième ne recevait aucune inscription. Après les avoir mises toutes les trois dans un carquois, on en tirait une ; si c'était la première, l'ordre était tout tracé; si c'était la seconde, on renonçait à son projet; si c'était la troisième, on remettait à une occasion plus propice l'entreprise qui faisait le but de ce tirage au sort.

La divination par la hache *(Axinomancie)* était surtout employée lorsqu'on voulait découvrir une chose cachée, un trésor ou l'auteur d'un vol. Dans ce cas, on

mettait une hache en équilibre, le manche en l'air, sur un pieu rond ; on récitait certaines formules, puis on tournait autour du pieu, en répétant les noms de ceux qu'on soupçonnait ; si, à un nom prononcé, la hache tombait, c'était un présage certain du crime présumé.

Cette coutume se perpétua jusqu'au moyen âge où elle se pratiquait avec une clé. Lorsqu'on soupçonnait quelqu'un d'un crime, on écrivait son nom sur un morceau de papier qu'on roulait autour d'une clé, puis on attachait cette clé par une ficelle à une Bible qu'on faisait tenir par une jeune vierge. Lorsque le nom de la personne était prononcé, si la clé tournait, c'était un signe de culpabilité.

Ce genre de divination a été longtemps encore usité, en Russie, pour découvrir les trésors.

Dans la *Dactyliomancie*, on tenait un anneau, préalablement consacré, suspendu par un fil au-dessus d'une table ronde sur le bord de laquelle étaient disposées les vingt-quatre lettres de l'alphabet. On faisait sauter l'anneau et, en réunissant les lettres sur lesquelles il tombait, on obtenait la réponse.

La *Coscinomancie* était surtout renommée chez les Grecs pour découvrir les voleurs ou les assassins. On la pratiquait de la façon suivante : on prenait un crible, on l'élevait au-dessus de la personne qui venait consulter et on le soutenait légèrement avec deux doigts de manière que le moindre mouvement de l'air suffît pour l'agiter. On prononçait ensuite le nom de toutes les personnes susceptibles d'avoir commis le méfait, et celui qui était prononcé au moment où le crible se mettait en mouvement était celui de la personne cherchée.

On suspendait encore le crible par un fil ou on le soutenait sur une pointe. On retrouve cette coutume en Bretagne, où elle est connue sous le nom de *faire tourner le sas*.

L'*Alphitomancie* consistait à faire manger, à un homme soupçonné de crime, un gâteau fait avec de la farine d'orge. S'il l'avalait facilement, il était reconnu innocent; sinon, il était déclaré coupable.

Les divinations par le sel ont été connues de tous temps. Chez les Romains, si l'on avait oublié de mettre les salières, c'était un présage funeste pour l'hôte et ses convives. De nos jours encore, renverser une salière pleine de sel est un signe fâcheux pour certains, si l'on n'en jette immédiatement une pincée derrière son épaule gauche.

D'autres genres de divinations inférieures sont moins anciens.

Le marc de café a de fervents sectateurs. On vide dans une assiette du marc de café, délayé dans de l'eau; on décante et le résultat se tire des figures que présente le résidu solide.

La *Céromancie* se pratiquait comme le *Molybdomancie*, sauf qu'on employait de la cire au lieu de plomb.

Dans la *Téphromancie*, on écrivait avec des cendres sur un objet quelconque, puis on exposait cet objet à l'air, on tirait présage des lettres que le vent n'avait pas effacées.

La *Gyromancie* était plus simple encore. On traçait sur le sol un cercle d'un mètre et demi environ de diamètre et on traçait au hasard les lettres de l'alphabet sur la circonférence. Cela fait, on se plaçait au centre du cercle, puis on tournait sur soi-même jusqu'à ce qu'on tombât de fatigue. Le devin examinait alors les lettres couvertes par le corps, après la chute, et en tirait le présage cherché.

La *Cubomancie* et l'*Astragalomancie* étaient des sortes de divinations semblables : on prenait des dés ou des osselets sur lesquels étaient inscrites les lettres de l'alphabet, on les jetait au hasard et avec les lettres ainsi tirées on formait la réponse demandée.

On tirait présage d'un grand nombre d'autres faits mais nous devons nous borner, étant donné la quantité de questions intéressantes, qui nous restent à étudier.

LES SIGNES TIRÉS DES NOMS PROPRES

L'*Onomamancie*, c'est-à-dire la divination par les noms propres, était fort en honneur chez les anciens.

Un nombre pair de voyelles dans un nom impliquait une imperfection du côté gauche, et un nombre impair, une imperfection du côté droit.

Dans l'*Onomamancie numérique* ou *Arithmomancie*, on assigne une valeur numérique aux caractères alphabétiques et on combine de différentes façons les chiffres représentés par les lettres du nom.

La signification des noms pouvait aussi être interprétée : Hippolyte veut dire broyé par le cheval ; c'est ainsi que mourut Hippolyte ; c'est aussi à cause de cela que saint Hippolyte fut tiré à quatre chevaux.

Chez les modernes, l'*Onomamancie* est plus compliquée, elle consiste, le plus souvent, à décomposer le nom donné, de manière à former avec les lettres qui le composent des noms ou des mots dont la signification fournit certains présages, elle prend alors le qualificatif d'*Anagrammatique*.

Au point de vue pratique, un mot peut donner lieu à autant d'anagrammes qu'on forme d'expressions différentes par les permutations diverses qu'on peut faire avec les lettres qui forment ce mot.

Les anagrammes qui s'obtiennent par l'inscription inverse des lettres sont assez rares. On cite l'exemple de *Roma* dont l'anagramme était *Amor*, l'un des noms mystérieux de Rome.

On voit que cette habitude des anagrammes est déjà fort ancienne, puisqu'on en retrouve des traces chez les Latins et chez les Grecs.

Citons encore l'anagramme du roi Ptolémée Philadelphe. En changeant les lettres de place : *Ptolemaios* se transforme en *apo mélitos*, qui vient du miel, et celui de la reine *Arsinoè* en *ion èras*, violette de Junon.

Au moyen âge, l'anagramme fut cultivée avec grand soin et les tireurs d'horoscopes en découvrirent des plus curieux.

Un nommé *André Pujom*, dont l'anagramme donnait ces mots mystérieux, *pendu à Riom*, ayant commis un meurtre, fut effectivement pendu à Riom.

Dans le nom du frère Jacques Clément, l'assassin de Henri III, on trouva : *C'est l'enfer qui m'a créé*.

Bornons-nous là et résistons au plaisir de donner tant d'autres exemples que nous ne pouvons citer.

De deux personnes, la plus heureuse était celle dont les lettres considérées comme valeurs, ajoutées ensemble, formait le total le plus élevé. C'est pour cela qu'Hector devait être vaincu par Achille.

LA BAGUETTE DIVINATOIRE

La *Rhabdomancie* est la divination par les baguettes magiques : son origine remonte à la plus haute antiquité.

Minerve et Mercure avaient leurs baguettes ; Apollon avait sa flèche d'or, qui dissipait la peste et les orages ; Moïse sauva son peuple, mourant de soif, en faisant jaillir une source d'un rocher qu'il frappa de sa baguette.

Les Scythes se servaient de la baguette de saule ; les Germains préféraient celle de coudrier et les mages celle de myrte ou de laurier.

La baguette servait surtout à tracer les signes cabalistiques, connus des seuls sorciers ; mais les exemples de baguette divinatoire sont assez nombreux :

Vers la fin du XVIIe siècle, un paysan de Saint-Véran, Jacques Aymar, découvrit à l'aide de la baguette de cou-

drier, des métaux, des sources et jusqu'à des voleurs et des meurtriers. Appelé à Lyon, en 1692, pour rechercher des assassins qui s'étaient dérobés à toutes les investigations de la police, il fut conduit au bord du Rhône sur le lieu du crime et aussitôt, il trouva la piste des coupables; il la suivit jusqu'à Beaucaire et découvrit un des assassins, qui avoua son crime et fut exécuté.

Cent ans plus tard, les mêmes prodiges se renouvelèrent à Paris, en Allemagne et en Italie par la baguette divinatoire d'un nommé Bletton qui, comme Aymar, était un homme simple et peu lettré.

LA NÉCROMANCIE

A ces pratiques innocentes et inoffensives s'en joignaient de plus terribles telles que celles des nécromanciens[1]. Cette pratique trouva d'autant plus de croyants qu'elle s'appuyait sur l'autorité des livres saints, où on lisait la légende de la pythonisse d'Endor, à qui le roi Saül avait demandé d'évoquer l'âme du grand prêtre Samuel.

Cet art, qui n'était basé que sur des applications du spiritisme de nos jours, s'abâtardit dans la pratique, car bientôt il suffit de prononcer des paroles sacramentelles dans des lieux spéciaux (cimetière, cave, etc.) où l'esprit du consultant étant frappé d'avance.

Dans d'autres cas, l'évocation s'entourait des plus horribles mystères et le nécromant, après avoir tué un enfant, plaçait sa tête sur un plat et cette tête au moment déterminé, devait ouvrir la bouche et faire connaître son arrêt.

Parfois le nécromancien faisait apparaître un fantôme: tel est le cas de Grotus, qui évoqua devant Frédéric

[1] Νεκρὸς, mort, et μαντεία, divination.

Barberousse, l'ombre de sa femme revêtue de ses ornements impériaux.

CHAPITRE V

LES ORACLES ET LES SORTS

LES DEVINS

Le devin ou μάντις, qui, sous l'inspiration des dieux et surtout d'Apollon, prédisait l'avenir, semble avoir été, dans le principe, un prêtre voué au culte de ces divinités et attaché au lieu où se rendaient les oracles. C'est ainsi que nous est représenté Chalcas, le plus grand devin de la Grèce.

Apollon était réputé pour le dieu de la prophétie ; c'est à lui que les *voyants* de l'antiquité gréco-romaine et tous ceux, en général, qui se sont occupés de divination augurale ont rapporté l'origine de leur science.

Certaines familles conservaient comme droit héréditaire le don ou l'art des divinations. C'est ainsi que les Jamides, qui se répandirent dans une grande partie de la Grèce, les Branchides, près de Milet, les Eumolpides, à Éleusis et à Athènes, etc., exercèrent de père en fils, pendant plusieurs générations, les fonctions de devins.

La croyance universelle aux oracles n'a rien qui puisse surprendre. En effet, curieux de connaître l'avenir, les premiers hommes, comme nos contemporains, furent amenés à rechercher les moyens d'arriver à la science des choses futures.

On doit l'avouer, si parfois quelques oracles furent rendus par de véritables devins, l'art ou la science divinatoire ne tarda pas à tomber en désuétude et les plus honteux abus furent faits de la crédulité publique.

En outre, les peuples de l'antiquité ignoraient d'une façon absolue les lois de la nature; de plus, leurs religions leur présentaient les dieux comme des êtres supérieurs à l'homme, mais ayant comme lui des passions et des vices et pouvant avoir avec la race humaine des communications intimes.

Il n'est donc pas étonnant qu'ils acceptassent non seulement les oracles, c'est-à-dire la transmission orale, faite par le prêtre, des volontés de leurs dieux, mais encore toute espèce de divinations, les moins sûres et les moins raisonnables.

Nous avons établi que deux sortes de divinations se présentaient à notre étude. C'est dans la première, la divination naturelle, que les prêtres antiques prétendaient puiser leurs communications avec la divinité, tandis qu'abusant de la naïveté des consultants ils les leurraient de vaines promesses, dont l'ambiguïté favorisait la croyance.

Les oracles par des sorts n'avaient rien de plus merveilleux que le jeu dit de *pile ou face*, qui tranche dans quelques cas l'indécision où nous nous trouvons. C'est un excellent moyen de fixer la volonté, lorsque de deux choses différentes également désirées, ou redoutées, on veut savoir laquelle choisir, si, toutefois on n'a aucune raison déterminante de préférer l'une à l'autre.

Car il ne faut pas que cette facilité de décision, qui repose tout entière sur le sort, devienne un obstacle à notre libre arbitre, à la disposition de notre esprit vers la réflexion et annihile chez nous l'énergie et la volonté qui sont, avec l'intelligence, les plus beaux attributs de la nature humaine.

C'est cependant à la suppression de ces facultés que tendaient les prédictions erronées de ces faux devins, qui, oublieux des sages traditions des premiers âges, ne songeaient qu'à tirer avantage de la trop grande confiance qui leur était accordée.

Le désir du consultant une fois connu, ils répondaient au hasard, sans simuler même une recherche dans les traces de science que les collèges avaient conservées. Leurs prédictions étaient justes une fois sur deux ; or, comme en moyenne il suffit que la prédiction se réalise une fois sur 10 pour soutenir la croyance, on conçoit l'entraînement des Grecs et des Latins vers les oracles : les actes les plus communs de la vie privée étaient subordonnées aux réponses de l'oracle, de même que les guerres et les destinées du pays dépendaient de la même divination.

Aujourd'hui, les oracles n'auraient plus grand crédit et les oracles verbaux n'en ont plus aucun, quand ils ne reposent pas sur une science dont nous pouvons contrôler les résultats.

LES ORACLES DES PYTHIES

Prenons pour exemple, les oracles les plus redoutés de l'antiquité, ceux de la Pythie. Nous voyons que les jours où elle prophétisait, on la jetait, soit au moyen de vapeurs narcotiques, soit au moyen de breuvages appropriés, dans un état particulier, qui nous semble avoir dû être analogue à des attaques d'hystérie.

Le sujet, ainsi préparé, émettait dans son attaque des sons inarticulés, que les prêtres, toujours présents, traduisaient aux simples mortels.

On peut donc croire, dans ce cas, que les prêtres étaient les véritables dieux, et que les oracles qu'ils rendaient étaient leur œuvre propre.

Les simples lois de probabilité ou les déductions des faits présents auraient suffi, dans bien des circonstances, pour prédire les événements, mais les oracles de la Pythie étaient entourés encore de précautions préalables, car ils étaient rendus dans un sens ambigu et en termes susceptibles de traductions diverses.

On conçoit, dans ces conditions, le crédit que pouvaient acquérir de semblables prédictions.

Quelques exemples vont appuyer ces faits :

Lorsque Crésus, roi de Lydie, consulta la Pythie pour savoir quel serait le succès de l'entreprise qu'il méditait contre les Mèdes, la réponse de l'oracle fut : « Crésus, en franchissant l'Halys, renversera un grand empire » ; ce grand empire pouvait aussi bien être celui des Mèdes que celui de Crésus. Or, ce fut ce dernier qui périt et la prédiction se trouva réalisée quand même.

Pyrrhus, roi d'Épire, se préparant à attaquer le peuple romain, reçut de Delphes la réponse suivante aussi amphibologique que la précédente : « *Aio te, Æcida, Romanos vincere posse.* »

La Pythie était, comme tous les humains, accessible à la corruption, à l'esprit de parti et ses décrets provenaient souvent de sources bien éloignées des dieux.

Hippias étant tyran d'Athènes, quelques citoyens qu'il avait bannis obtinrent des prêtres, à prix d'argent, que, lorsque des Lacédémoniens viendraient pour consulter la Pythie, elle répondit toujours qu'ils devaient délivrer Athènes de la tyrannie. Comme cela devait arriver, les Lacédémoniens, pour se gagner les faveurs d'Apollon, déclarèrent la guerre à Hippias, bien qu'il fût leur allié.

Une autre anecdote piquante que nous empruntons à Fontenelle. Dans certains cas, les femmes devaient passer seules la nuit dans le temple, afin de communiquer avec le dieu pendant leur sommeil.

Cette coutume était courante chez les païens et ne soulevait pas la moindre incrédulité.

Hérodote assure que, au huitième et dernier étage de la tour de Bélus à Babylone, était un lit magnifique où venait se reposer toutes les nuits une femme choisie par le dieu.

Il en était de même à Thèbes, en Égypte, en Lycie, etc.

Le Saturne d'Alexandrie n'agissait pas autrement et faisait venir dans son temple telle femme qu'il nommait par l'intermédiaire de son prêtre, Tyrannus.

Beaucoup de femmes avaient religieusement accompli ce pélerinage, lorsqu'une d'elles, s'étant rendu dans le temple, remarqua qu'il ne s'était rien passé que de très naturel et que le dieu, moins que Tyrannus, devait y avoir pris part. Elle en avisa son mari, qui fit faire le procès à Tyrannus. Le prêtre avoua tout.

Ceci se passe de commentaires, malgré la généralité du fait durant toute l'antiquité païenne.

Terminons par cette aventure connue, qui arriva à Alexandre. Il s'était rendu à Delphes, un jour néfaste où la prêtresse, prétendant qu'il n'était pas permis de consulter le dieu, refusait d'entrer dans le temple, Alexandre, qui était peu patient, la saisit violemment par le bras pour l'y mener de force, elle s'écria : « Ah, mon fils, on ne peut te résister. » — Je n'en veux pas davantage, répartit Alexandre, cet oracle me suffit. »

Ne pourrait-on pas rapprocher ce fait de celui qui se passa à Naples avec le général Championnet et le sang de Saint-Janvier? et conclure que, plus ça change.....

Il est donc hors de doute que ces oracles étaient de pures plaisanteries, de même que les mystères qui se passaient dans les cavernes de Béotie, les temples de Dodone et de Sérapis.

Les oracles, en général, n'étant pas inspirés par la divinité et ne provenant que du prêtre, ne reposaient,

dans la plupart des cas, sur aucune observation naturelle, physique ou physiologique, sur aucune méthode logique.

L'art tout entier consistait à faire des réponses à double sens et la Pythie ne prédisait ni ne prophétisait rien. On ne peut donc rien arguer des jongleries des prêtres païens contre les sciences divinatoires que nous étudierons plus loin.

COMMENT SE RENDAIENT LES ORACLES

Sans nous attarder à combattre les oracles, nous allons étudier les plus connus.

Les Grecs appelaient μαντεία et les Romains *oracula*, d'où nous avons tiré notre mot *oracle*, les révélations faites à l'homme par ses divinités.

La foi aux oracles était, comme nous l'avons dit, universellement répandue ; c'est ce qui explique le grand nombre de temples et d'oracles qu'on cite en Grèce et chez les Romains.

Le plus célèbre de tous fut, sans contredit, celui de Delphes, en Phocide. Apollon lui-même en avait, disait-on, jeté les fondements et y faisait connaître aux mortels, au nom de son père Jupiter, les décrets du destin. Cependant, les versions et les légendes étaient variables à ce sujet ; l'une des plus répandues enseignait que, primitivement, cet oracle aurait appartenu à la Terre ou à Thémis, et ne serait devenu celui d'Apollon qu'après que ce dieu en aurait tué le gardien, le serpent *Python*.

Le mode de manifestation propre à l'oracle de Delphes se produisait sous la forme suivante :

Le dieu faisait connaître sa volonté par une émanation spéciale ou vapeur prophétique, qui s'exhalait d'une fissure de rochers.

D'après Diodore, on avait remarqué, dans l'antiquité, que sur le Parnasse existait une brèche, d'où sortait une émanation qui faisait danser les chèvres. Quelques bergers, ayant voulu se rendre compte de ce phénomène, furent eux-mêmes saisis de mouvements convulsifs, l'un d'eux, dans ce délire prophétique, se mit même à prédire l'avenir.

On n'hésita pas à conclure qu'il y avait dans cette aventure, quelque chose de mystérieux, et on construisit un temple sur le lieu même où le fait s'était produit.

Ce temple devint de plus en plus vénéré et ne tarda pas à être le plus riche de la Grèce.

On érigea dans le sanctuaire une statue à Apollon, en or pur, devant laquelle se trouvait l'autel où on entretenait un feu perpétuel, à l'aide d'un bois résineux sacré.

Le pourtour et le plafond étaient ornés de guirlandes de laurier et au centre même se voyait la fissure par laquelle se répandaient les émanations sacrées. Sur cette ouverture, était placé un trépied élevé *(corsina* chez les Latins) sur lequel s'asseyait la *Pythie* ou *Pythonisse*, prêtresse chargée de rendre les oracles au nom d'Apollon.

Les réponses de la Pythie étaient traduites au vulgaire par des prêtres, connus sous le nom de *Prophètes*.

La *Pythie* était dans l'origine une jeune vierge, née à Delphes, mais après le viol d'une de ces prophétesses par Echécrates, on ne confia plus ces fonctions qu'à des femmes fort âgées.

Il n'y eut d'abord qu'une Pythie, mais quand le nombre des consultants se fut augmenté dans de fortes proportions, on en désigna trois : deux montaient alternativement sur le trépied sacré, tandis que la troisième se trouvait là pour les remplacer, en cas de mort ou de maladie.

La Pythie ne pouvait prophétiser qu'après avoir été soumise à l'influence de la vapeur qui sortait du sanctuaire. Avant de monter sur le trépied, elle s'y préparait, pendant trois jours, par des purifications, des jeûnes et des cérémonies particulières.

Quant aux consultants, ils étaient admis, dans les premiers temps, seulement une fois chaque année, le 7 du mois de Bysius, jour qu'on supposait être l'anniversaire de la naissance d'Apollon. Plus tard, on désigna plusieurs jours dans chaque mois.

Ceux qui venaient consulter l'oracle, en outre de l'offrande en sacrifice, d'un bœuf, d'une chèvre ou d'un mouton, étaient tenus de payer une certaine somme.

Sous l'influence des émanations de la crevasse sur laquelle était placé le trépied sacré, la Pythie était prise de vertige, son regard devenait fixe et farouche, sa bouche écumante, un tremblement violent agitait tous ses membres, elle se trouvait alors dans l'état de *fureur* prophétique.

Elle proférait alors des paroles mal articulées et sans suite que les prophètes recueillaient avec joie. Quand elle avait été un certain temps sur son trépied on la ramenait dans sa cellule où elle restait plusieurs jours dans un état de prostration complet, avant de se remettre de ses fatigues ; souvent même la mort terminait cette attaque.

La Pythie rendit d'abord ses oracles en vers hexamètres, dans le dialecte ionien ou dorien. Mais comme parfois la mesure de ces vers était mal observée, on fit déjà la remarque qu'il était étonnant qu'Apollon, le dieu des vers, inspirât si mal sa prêtresse.

Mais ce beau temps ne dura guère ; bientôt les oracles furent rendus en prose et dans le dialecte qui se parlait à Delphes.

Certaines familles possédaient l'administration de

l'oracle et du temple de Delphes ; on en connaissait cinq qui prétendaient descendre de Deucalion. Chacune de ces familles avait le privilège de fournir un des prophètes du temple, ce qui leur constituait une influence considérable, car c'était elles qui, en réalité, faisaient les oracles d'Apollon en inspirant la Pythie et en traduisant ses oracles.

Durant plusieurs siècles, l'oracle de Delphes jouit d'une autorité absolue et fut, en même temps, le centre religieux et politique des races helléniques.

De tous côtés, les consultants affluaient et la Pythie tranchait toutes les questions de paix ou de guerre, d'établissements de colonies, d'intérêt général en un mot. On conçoit, de ce fait, l'importance que pouvaient posséder les familles qui, au nom du dieu, devenaient les arbitres des querelles, des dissensions politiques ou civiles.

Lors de la lutte d'Athènes et de Sparte, au sujet de la suprématie que chacune pensait avoir sur la Grèce, la Pythie se montra tellement partiale que déjà son crédit s'en trouva ébranlé.

Mais ce fut bien autre chose, lorsqu'elle favorisa l'ambition de Philippe de Macédoine et que Démosthènes, aux applaudissements de ses concitoyens, put l'accuser de *Philippiser*, lorsqu'elle rendait un arrêt.

Depuis ce temps, l'oracle et le temple ne firent que décliner jusqu'au jour où ils disparurent complètement, l'an 400 environ après Jésus-Christ.

Les autres oracles d'Apollon, moins importants que celui de Delphes, eurent aussi leurs fidèles. Les modes de relation du dieu et du consultant variaient un peu selon les endroits; ils peuvent cependant toujours se rapporter au même principe.

Il n'en était pas de même des temples de Jupiter, où les oracles ne se transmettaient pas au consultant sous la

forme inspirée, mais bien plus simplement par des signes que les hommes devaient interpréter.

Les oracles étaient tirés de bien des façons.

A Olympie, les victimes immolées sur l'autel du dieu fournissaient des présages.

A Dodone, on jugeait de la réponse du dieu au moyen du son produit par le vent. Le temple de Jupiter était placé sur une hauteur au milieu d'une forêt de chênes et l'avenir se tirait du bruissement des feuilles.

L'oracle le plus fréquenté et le plus sincère était certainement celui de Dodone, qui, de tout temps, fut inaccessible à la corruption.

Parmi les oracles des demi-dieux, le plus renommé fut celui de Trophonius, en Béotie.

Après de nombreuses purifications, celui qui voulait le consulter, si les signes tirés des entrailles des victimes, interprétés par un prêtre le permettaient, était conduit par deux enfants, à la rivière Hercipia ; il y était baigné, puis oint d'huiles sacrées, les prêtres lui faisaient boire de l'eau de la fontaine de l'*Oubli* (Léthé), afin qu'il ne conservât aucune de ses pensées antérieures, et de la fontaine du *Souvenir* (Mnémosyne), afin qu'il se rappelât les détails de sa consultation.

Le consultant apercevait une image mystérieuse de Trophonius, puis il était introduit dans le sanctuaire, qui était construit au-dessus de l'orifice d'une caverne, où l'on descendait par une échelle.

Arrivé au fond de la caverne, il trouvait une ouverture dans laquelle il passait les pieds et aussitôt une puissance invisible entraînait le reste du corps. Ce qui se passait ensuite dépendait du consultant.

Après l'oracle rendu, celui-ci revenait par le même chemin qu'il avait suivi pour descendre.

Aussitôt les prêtres le plaçaient sur le trône de Mnémosyne et lui demandaient ce qu'il avait vu : ils inscrivaient

alors sur des tablettes, que l'on suspendait dans l'intérieur du temple, tous les détails de la vision qu'il avait eue.

Les oracles d'Esculape furent aussi célèbres dans l'antiquité ; le plus connu fut celui d'Epidaure.

Hercule, Amphiaraüs, Amphilochus avaient aussi des temples, dans lesquels la volonté divine était manifestée dans un songe.

Les oracles latins des Faunes, de la Fortune et de Mars furent aussi très souvent consultés.

LES SORTS

Les *Sorts* étaient fort employés par les Anciens.

Dans leurs entreprises, les Assyriens consultaient tantôt les devins, tantôt le sort. Lorsque Nabuchodonosor marcha contre Sédécias avec une puissante armée, il arriva à un point du chemin où la route se partageait en deux, l'un, conduisant à Rabath, l'autre, à Jérusalem. Incertain sur la direction qu'il devait prendre, ce prince résolut de décider par le sort des *flèches :* on écrivit sur l'une, *Rabath*, et sur l'autre, *Jérusalem*. Dieu qui faisait concourir toutes choses à son dessein, dit l'historien, fit sortir du carquois celle qui portait *Jérusalem*. La conséquence fut que Nabuchodonosor pénétra en Judée, où il mit tout à feu et à sang, prit d'assaut la ville de Jérusalem, fit massacrer les deux fils de Sédécias et crever les yeux à ce roi, qui fut conduit en captivité et qui y mourut.

Chez les Hébreux, il était permis de consulter les *Sorts*. On lit dans les *Proverbes* : « Le Sort apaise les différends et règle les partages entre les puissants. » Aaron tirait au sort le bouc qu'on offrait au Seigneur.

Dans les *Nombres*, nous voyons que la Terre promise fut partagée au sort et que chaque tribu fut ainsi réglée.

Nous lisons encore dans le livre des *Proverbes* : « Les billets du sort se jettent dans un pan de la robe, mais c'est le Seigneur qui règle tout ce qu'on décide par cette voie. »

Les plus renommés furent les *Sorts de Prœneste.* Pour les connaître, on mêlait des lettres et des signes dans une urne qu'un prêtre renversait, l'ordre dans lequel le hasard présentait les caractères servait à celui-ci à donner l'explication de l'oracle.

Il convient encore de citer les *Sorts virgiliens*, les *Sorts des Saints*.

Pour le *Sort des Saints*, il suffit d'ouvrir au hasard un livre sacré, dont on interprète ensuite le sens.

Voici une intéressante application du *Sort des Saints*[1] :

Bernard, un des principaux citoyens d'Assise, ayant résolu de quitter le monde, demanda conseil à saint François pour exécuter son projet : « *C'est à Dieu*, dit celui-ci, *qu'il faut le demander.* » Puis ils entrèrent à l'église Saint-Nicolas et, après avoir prié, François ouvrit trois fois le livre de l'Évangile.

L'un des plus curieux exemples que je connaisse est le suivant :

En 1794, le célèbre littérateur Laharpe était détenu comme suspect dans les prisons du Luxembourg et se regardait comme à la veille de porter sa tête sur l'échafaud. Ses idées philosophiques en avaient reçu atteinte et il chercha dans la lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ* quelques consolations à son triste sort. Il rapporte qu'ayant ouvert, au hasard, ce livre admirable, il tomba sur ce passage : « *Me voici, mon fils, je viens à vous parce que vous m'avez appelé.* » Dès ce moment, Laharpe fut un chrétien convaincu, il traduisit même le Psautier en tête duquel il inséra un bon discours sur l'*Esprit des Livres saints*.

1 *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique.*

LES SIBYLLES

Les Sibylles remontent à une haute antiquité.

Les procédés qu'elles employaient différaient un peu des précédents. Elles disaient tirer leur connaissance de l'avenir de certains livres sacrés qu'elles seules consultaient et qui étaient conservés au secret des sanctuaires à Athènes et à Rome.

Les Sibylles, prophétesses vénérées, probablement d'origine asiatique, allaient de ville en ville portant avec elles leurs livres sacrés.

Suivant Varron, c'est la Sibylle d'Érythrée qui avait vendu à Tarquin le Superbe les fameux livres prophétiques, appelés les *Livres Sibyllins*. D'après la légende, cette sorcière vint offrir à Tarquin neuf volumes de vers prophétiques et lui en demanda un prix exorbitant. Tarquin, devant ces exigences, refusa. La sorcière alors en brûla trois et demanda le même prix des six restants. Tarquin refusa encore et la sorcière brûla de nouveau trois volumes en redemandant même prix des trois derniers livres. Le roi, frappé de la conduite de cette Sibylle, lui donna le prix exigé, puis fit placer les livres dans un coffre de pierre qui fut déposé dans le temple de Jupiter-Capitolin. Il en confia en outre la garde à deux officiers, qui furent appelés *duumvirs des Livres sacrés* (*duumviri Sacrorum*), plus tard, ils devinrent les décemvirs.

Les livres sacrés, que les auteurs latins appellent *fata Sibyllina* ou *libri fatales*, étaient rédigés en grec et écrits sur des feuilles de palmier probablement.

Ils ne pouvaient être consultés que sur l'ordre du Sénat, dans les cas urgents, par les officiers spéciaux.

Ces vers sibyllins ayant été dévorés par les flammes dans l'incendie de Jérusalem, en 82 (av. J.-C.), on tenta à plusieurs reprises de reconstituer les vers sacrés,

mais on n'y arriva jamais et ceux que nous possédons sont véritablement des vers apocryphes.

On sait l'importance que les Sibylles avaient acquise. Rappelons la prophétie si connue de la Sibylle de Tibur, annonçant à Auguste la venue du Christ. Cette prédiction se trouve mentionnée par Paul Orose[1].

LES AUTRES MOYENS DE DIVINATION

A côté des Sibylles, se trouvent les Bacides. Suivant Pausanias, on donnait le nom de Bacis à tout homme qui était inspiré par les nymphes..., mais cette sorte de devin ne semble pas avoir duré bien longtemps.

Il y a une foule d'autres moyens et d'instruments artificiels de divination : sort des dés, des Évangiles, des lettres, sorts virgiliens ou homériques, et même d'autres livres. Cependant, il y a lieu de remarquer que tous les livres n'y sont pas également convenables.

Les Orientaux interrogent aussi leur Coran d'une façon spéciale : ils mêlent les feuilles et les tirent au hasard.

Tous ces procédés divinatoires satisfont bien peu notre désir de connaître l'avenir. Ils semblent tous basés sur le hasard, sauf dans les premiers temps où les devins véritables rendirent vraisemblablement des oracles vrais en raison de leurs dispositions particulières ; par la suite, les prêtres, abusant de la crédulité publique, ne rendirent plus que des arrêts illusoires, puisqu'ils étaient leur œuvre ; il en est de même des sorts dont les résultats sont absolument aléatoires.

Voyons ce qu'il y a lieu de penser des autres arts divinatoires.

[1] Paul Orose, *Histoire du monde*.

CHAPITRE VI

LES SONGES

LA DIVINATION PAR LES SONGES OU ONEIROMANCIE

La divination par les songes[1] *(oneiromancie*[2]*)* paraît avoir existé de toute antiquité, chez tous les peuples sans exception.

« Pour moi, je n'ai besoin, à cet égard, que de ma propre expérience et j'ai éprouvé, plus d'une fois, que les songes semblent être des avertissements que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous : que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnements des choses qui surpassent les raisons humaines, c'est ce qui n'est pas possible[3] ».

On sait combien l'oneiromancie fut en faveur en Orient et l'histoire de Joseph est présente à toutes les mémoires.

L'opinion que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil est répandue dans l'ancien et le nouveau Testament, qui nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés.

Les Égyptiens, les Hébreux et les Grecs, avaient en quelque sorte réduit en corps de doctrine l'art d'inter-

1 Il est une observation importante que nous croyons de notre devoir de faire dès le commencement de cette étude. A notre sens, il ne faut pas confondre *rêve* avec *songe* le premier est mécanique et matériel, sans interprétation possible; le second seul a quelque titre à notre attention.

2 *Oneiromancie* vient de deux mots grecs, ονειρος songe et μαντεία divination; on l'appelle encore parfois *oneirocritie* ou explication des songes de deux mots grecs ὄνειρος et κρισις jugement.

Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*.

prétér les songes. Ces traditions furent suivies d'autant plus facilement que les Écritures offraient de nombreux exemples de songes prophétiques expliqués et réalisés. Un évêque, Synésius, composa même un *Traité des Songes*.

Les Grecs classaient les songes en trois catégories distinctes :

La première comprenait les songes qui avaient lieu lorsque les dieux ou les esprits daignaient se manifester aux hommes pendant leur sommeil, dans quelque forme que ce soit. On cite de cette classe le songe où un Dieu, sous la figure de Nestor, suggère à Agamemnon l'idée d'attaquer les Troyens et excite son courage en lui faisant espérer la victoire [1].

Les songes de la deuxième catégorie étaient caractérisés par les manifestations exactes des événements futurs et sous leur propre forme : un exemple frappant est tiré du songe qu'Alexandre le Grand eut une nuit, que Cassandre devait l'assassiner.

Les songes de la troisième classe étaient les songes proprement dits, où l'avenir apparaissait sous une forme allégorique.

C'est un de ces songes que reçut Hécube lorsqu'elle crut avoir conçu un tison enflammé. Les Grecs se préparaient à recevoir les songes par des jeûnes et des veilles; ils supposaient que les plus dignes de foi étaient ceux qui se présentaient aux heures les plus voisines du jour, car ils se rendaient compte que souvent les autres étaient dus aussi bien aux suites de leurs repas qu'à l'approche de la divinité.

Dans les songes obscurs, ils avaient recours à des interprètes *(oneirocrites)* et lorsque ceux-ci ne pouvaient donner d'explication raisonnable d'un songe, ils n'hésitaient pas à la demander aux dieux eux-mêmes.

[1] Homère, *Iliade*.

Outre les distinctions que nous venons de faire dans la forme même des songes, les anciens les divisaient encore en deux classes plus importantes.

Homère dit que le temple du Sommeil est placé dans une cité où il y a deux portes : l'une de corne, par où viennent les songes véritables et l'autre d'ivoire, par laquelle passent les songes vains et illusoires.

Nous sommes en droit de concevoir, d'après cette distinction, deux sortes de songes: les uns, qui proviennent d'en haut, de la divinité; les autres, qui sont provoqués par d'autres causes.

Cette division des songes en *divins* et *naturels* est commune à tous les anciens et à Hippocrate[1].

Avant de pousser plus loin cette étude, voyons quelles sont les idées des savants actuels sur les songes.

Les physiologistes prouvent que les rêves dépendent des dispositions physiques et morales dans lesquelles nous nous trouvons :

Les métaphysiciens y voient au contraire le résultat de communications entre le créateur et le créé.

Ces distinctions correspondent donc à celles adoptées par les anciens.

Nous avons vu, lorsque nous nous sommes occupés de la divination, que les meilleures dispositions pour se rendre capable de prévoir l'avenir étaient une vie sage et réglée, un corps et une âme épurés. Cette observation prend une importance capitale dans le sujet qui nous occupe. On conçoit qu'un homme supérieur, dans un parfait équilibre physique et moral, aura des songes agréables, tandis qu'un esprit inquiet, troublé, méchant, aura des rêves pénibles.

En effet, des êtres matériels, qui ne vivent que dans la matière, ne peuvent avoir que des songes grossiers,

[1] Hippocrate, *Œuvres*, trad. Littré.

tandis que les gens qui mènent une vie réglée et sobre ont un sommeil et des rêves bien différents.

Un songe... me devrais-je inquiéter d'un songe ?

dit Athalie [1]. Sans doute pour bien des gens, un songe est chose frivole, qui ne doit laisser aucune trace dans notre souvenir.

Les anciens en pensaient autrement et les personnages les plus éminents leur ont attribué une grande importance.

L'antique renommée de sagesse des Egyptiens, des Chaldéens et des Perses, ne les a pas empêchés de cultiver la science de l'oneiromancie.

Les livres saints ne permettent pas de révoquer en doute le don de prophétie et les exemples qu'ils en donnent doivent, d'après l'esprit chrétien, faire admettre que l'homme le possède pour son plus grand bien, afin de se perfectionner et de faire pénétrer la vérité jusqu'à son âme.

« Dieu se sert des songes pour avertir l'homme », dit Job, et Salomon ajoute : « Dieu visite les cœurs pendant la nuit. »

Les prophètes étaient mûs par l'esprit divin qui leur apparaissait dans les songes. « S'il s'élève parmi vous un prophète, je lui apparaîtrai et je lui parlerai dans les songes [1]. »

Joseph et après lui Daniel connurent l'art d'interpréter les songes et le pratiquèrent avec succès.

Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres : Alexandre, les Scipion, les deux Caton et César, qui n'étaient pas des esprits faibles.

Brutus, aux champs de Philippe, crut voir son génie lui prédisant sa défaite.

Saint Grégoire, évêque de Nysse, voyait dans les songes

[1] Racine, *Athalie*.
[2] *Nombres*, XII. 6.

un ébranlement passager de l'âme, provenant du souvenir des émotions récentes qu'elle avait ressenties. Il compare le cerveau humain à la corde d'une harpe qui vibre encore, alors même que le son a cessé de se faire entendre.

Cette croyance aux songes n'a, du reste, rien qui choque la raison. Si l'on veut bien réfléchir un peu, on en trouvera de suite les motifs.

L'illustre Bacon assurait que notre âme, recueillie et ramassée sur elle-même pendant le sommeil, possède une *prénotion* ou sorte de connaissance de l'avenir comme dans l'état d'extase des prophètes et des autres devins *(Divinatio nativa optime cernitur in somniis, extasibus et confiniis mortis)*.

Pour calmer les hésitations des sceptiques, nous croyons devoir ajouter l'opinion du prince des incrédules, de Bayle : « Les songes, dit-il, contiennent infiniment moins de mystères que le peuple ne le croit et un peu plus que ne le pensent les esprits forts. Les histoires de tous les temps et de tous les lieux rapportent, à l'égard des songes, tant de faits surprenants que ceux qui s'obstinent à tout nier se rendent suspects ou de peu de sincérité ou d'un défaut de lumière, qui ne leur permet pas de discerner la force des preuves. »

Quel rapprochement pouvons-nous faire de ces songes envoyés par Dieu avec les pratiques de divination qui s'accomplissaient chez les Grecs et les Romains, dans les temples ou les cavernes ?

« Ceux qui se sont mêlés de prédir l'avenir, dit Pausanias, étaient les interprètes des songes. »

Amphiaraûs excellait dans l'interprétation des songes ; ceux qui venaient le consulter, après s'être purifiés, s'endormaient sur une peau de bélier, dans l'espérance d'avoir des songes qui fussent suivis d'une interprétation favorable[1].

[1] *Voy. de l'Att.*, t. I, ch. XXXIV.

« Sur le chemin d'Œtyle à Thalama, dit le même auteur, on voyait un temple d'Isis, célèbre par les oracles qui s'y rendaient. Ceux qui s'endormaient dans ce temple recevaient des lumières sur ce qui devait leur arriver, et la déesse, par le moyen des songes, leur apprenait ce qu'ils avaient envie de savoir. »

Il y avait également à Amphicée un souterrain consacré à Bacchus; les habitants disaient que ce dieu était leur oracle et leur médecin, qu'il les instruisait en songe des remèdes qui leur étaient nécessaires et que le prêtre, rempli d'un esprit prophétique, leur révélait l'avenir.

Après l'oracle de Delphes, le plus en crédit était celui de Trophonius, en Béotie, où tous les oracles se rendaient par les songes; ils étaient précédés de cérémonies effrayantes qui jetaient la terreur dans l'âme des initiés.

On avait également coutume de faire dormir les malades dans le temple d'Esculape, afin que, pendant leur sommeil, le dieu leur révélât le remède propre à les guérir. Il y avait des malades qui fréquentaient journellement les temples: tel fut l'orateur grec Ælius Aristide, qui, par son éloquence, détermina Marc-Aurèle à rebâtir Smyrne détruite par un tremblement de terre. On trouve dans ses discours le long récit de ses maladies et des secours qu'il avait cherchés dans les temples, où l'on s'endormait pour recevoir en songe les communications divines.

Un des exemples classiques de cette révélation divine se trouve rapportée par Hermès-Toth [1].

Il se représente lui-même supportant les angoisses des troubles que la nuit solitaire produit sur l'âme et peu à peu, son horizon s'éclaire, une figure de plus en plus lumineuse se détache des voiles sombres qui l'environnent. Cette figure s'anime insensiblement et prend les pro-

[1] *Pimander.*

portions d'un homme colossal et sublime de magnificence et de beauté. « Tu souffres, lui dit-il, et je viens te secourir, car tu aimes la justice et tu cherches la vérité : je puis *demander* la pensée du Tout-Puissant, forme un vœu et il sera exaucé. »



Fig. 4. — La vision d'Hermès.

« — Seigneur, répond Hermès, donnez-moi un rayon de votre divine science. »

« — Tu as bien choisi, que ton vœu soit exaucé. »

Alors, dans un songe extatique, Hermès-Toth entrevoit toutes les créatures plus délicieuses que puisse

rêver l'imagination la plus ardente, se mouvant dans une sphère lumineuse (fig. 4), tandis que l'harmonie d'une musique divine fait tressaillir les fibres les plus intimes de son être.

Puis à ces tableaux enchanteurs succède par dégradations successives une ombre fantastique de plus en plus effroyable, de plus en plus pénétrante et au milieu d'une tempête chaotique il entend la révélation de sa doctrine :

C'est-à-dire un Dieu unique, invisible, ineffable et Tout-Puissant, infini et, au-dessous de cette majestueuse divinité, sept Esprits, messagers fidèles de ses décrets, agents de ses volontés.

Tous les rois et les empereurs de l'antiquité avaient leurs devins chargés de leur expliquer les songes qu'ils recevaient.

Qui ne se rappelle le rêve de Pharaon? L'interprétation qu'en donne Joseph est simple et logique, c'est plutôt un traducteur intelligent qu'un véritable devin.

Le choix serait long et difficile si l'on voulait rechercher dans l'histoire la trace de tous ces songes bizarres : citons, en premier lieu la vision terrible qui hanta Childéric I[er]. La première nuit de ses noces, il eut devant ses yeux, sous les emblêmes de divers animaux féroces, tout l'avenir de sa race. Ce songe est si naïvement retracé dans la figure 5, que nous n'avons pu résister au plaisir d'en donner une reproduction.

Nous trouvons dans le même manuscrit une autre scène non moins curieuse, représentant une vision que Charlemagne aurait eu en songe (fig. 6).

Nous pouvons du reste citer dans le même genre des exemples plus récents : Mademoiselle de Fontanges rêva qu'après avoir cheminé dans une plaine aride elle s'était trouvée en bas d'une montagne escarpée. Elle entreprit de gravir cette montagne et, parvenue au sommet, elle



Fig. 5. — Songe de Childéric Ier (d'après une miniature des *Chroniques de Saint-Denis*, manuscrit du XIVe siècle).



Fig. 6. — Vision de Charlemagne (d'après une miniature des *Chroniques de Saint-Denis*, manuscrit du XIVe siecle).

se trouva soudain enveloppée d'une atmosphère lumineuse; elle s'arrêta délassée et charmée de l'éclat qui l'entourait et de la douce chaleur qui peu à peu la pénétrait. Mais bientôt un nuage noir envahit l'atmosphère et la remplit d'une odeur nauséabonde. Cette vision la préoccupa tellement qu'elle la raconta à un père franciscain, directeur de sa conscience. Ce moine lui dit : « Cette montagne que vous êtes parvenue à gravir, c'est la cour où vous serez environnée d'un éclat trompeur et éphémère. Mais votre triomphe sera de courte durée et vous tomberez dans une profonde obscurité. »

Mademoiselle de Fontanges devint en effet la favorite de Louis XIV, mais elle ne tarda pas à tomber en défaveur et bientôt même elle fut complètement oubliée et délaissée.

Les rêves que nous devons le plus considérer sont ceux qui nous laissent une sorte de pressentiment. Et pourquoi ne serions-nous pas affecté par ce phénomène aussi bien pendant le sommeil que pendant la veille? des milliers d'exemples sont là du reste pour appuyer cette théorie :

Calpurnia, femme de Jules César, rêva que l'on assassinait son époux. Comme celui-ci se disposait à se rendre au Sénat, elle lui raconta son rêve et le supplia de ne pas sortir. César croyait aux songes, mais plaisanté sur sa faiblesse par Brutus, qui l'accompagnait, il sortit et tomba sous le poignard des assassins.

Restif de la Bretonne raconte que, dans la nuit du 6 au 7 mars 1773, il vit en songe son père mourant. Le lendemain soir, un de ses frères vint lui confirmer la vérité de son affreuse vision. Dans la même nuit, un autre de ses frères avait été pris d'un frisson d'épouvante et s'était jeté hors du lit en s'écriant involontairement : « Hélas, mon père est mort! »

Nous pourrions citer une foule de cas semblables,

mais il est temps de passer à l'étude de l'interprétation des songes.

INTERPRÉTATION DES SONGES

Nous voici arrivé à un point des plus délicats. Nous en demandons pardon à nos lecteurs, mais ils ne trouveront pas ici ce qu'ils cherchent.

La raison en est simple :

Quelles que soient les explications que l'on veuille donner des songes, soit que l'on admette qu'ils puissent avoir une interprétation logique, ou qu'on les suppose le fait d'une inspiration réelle, ils ne sont pas moins vrais que les phénomènes les plus simples et les mieux connus.

On est obligé de reconnaître leur importance en acceptant leur réalité. Cela suffit et chacun, suivant ses croyances, son système philosophique, peut en rattacher l'origine soit à une intervention supérieure soit à toute autre cause.

Le fait acquis par des milliers d'exemples, qu'attestent les hommes du plus grand sens et de la plus entière bonne foi, c'est que nous pouvons voir et sentir d'avance, à l'état de veille, ou pendant le sommeil, les événements que l'avenir nous réserve.

Lors donc que l'impression produite sur vous par un songe aura très vivement pénétré dans votre esprit, lorsque vous pourrez croire que ces songes ne sont pas des rêves, c'est-à-dire des ressouvenirs latents, qui, pendant le sommeil, repassent sous l'action de réflexes devant votre esprit, tâchez d'en découvrir le sens.

« La faculté d'interpréter les songes et les autres genres de divination, l'art de distinguer les inspirations divines des naturelles et de résoudre l'obscurité qui peut environner même les inspirations divines tient à la fois de la nature et de l'art.

« Tout le monde n'est pas également apte à l'interprétation. Tel individu, qui a de grandes dispositions pour recevoir des inspirations, n'a pas celles qui sont nécessaires pour les interpréter et réciproquement. Et la faculté de les interpréter, comme celle de les recevoir, est susceptible de perfectionnement par le moyen d'exercices appropriés[1]. »

En présence de ces affirmations, on comprendra que nous reculions devant les explications généralement fournies par les *clefs des songes*. En effet, comment savoir dans quelles conditions un songe a été reçu, comment en traduire l'impression par une explication, qui est toujours la même.

A quelque catégorie qu'il appartienne, quelle que soit son origine, on devra toujours lui donner la même acception.

Que, jusqu'à un certain point, ce soit une divination tirée du rêve, basée sur les pressentiments, nous l'accordons, mais nous nions qu'elle soit du domaine du songe.

Il peut se produire des presciences, des prénotions pendant le sommeil, temps ou l'esprit plus recueilli et plus calme peut apercevoir bien des choses que les mille distractions de la vie ne permettent pas de percevoir pendant la veille.

Les songes peuvent être de diverses natures : ils s'appliquent à la personne, ou à autrui, ou aux affaires publiques. Les plus clairs et les mieux interprétés seront les premiers, car la personne est plus intime avec elle-même et pressent mieux ce qui doit lui arriver.

Parmi les songes, il en est qui sont clairs, c'est-à-dire qu'ils annoncent précisément la chose songée et qui, conséquemment, n'ont pas besoin d'interprétation.

[1] Rouxel, *la Divination artificielle*, dans l'*Initiation*.

Combien de fois n'est-il pas arrivé qu'on ait rêvé la mort d'une personne chérie, à l'heure même où elle avait lieu, à des distances considérables.

D'autres songes sont plus complexes. Parfois vous avez bien eu en songe la perception de la personne aimée, sans songer précisément à sa mort, ou même vous l'avez vue dans telles circonstances toutes différentes.

De ce fait que l'on peut se tromper dans l'interprétation des songes, on n'en est pas à nier la divination. De ce qu'on vend du vin falsifié, il ne s'en suit pas qu'il n'y ait plus de vin ; de ce qu'on peut faire des erreurs d'addition, il n'en résulte pas que les bases des lois mathématiques ne soient parfaitement certaines.

Si beaucoup de songes ont reçu une interprétation fausse et même contradictoire, lorsqu'on les a proposés à divers interprètes, on n'en doit pas conclure que c'est un pur hasard quand on rencontre juste, dans la solution des problèmes de ce genre.

Mais ce n'est pas la véritable signification qu'on doit leur attribuer. On doit plutôt accepter, avec les observateurs impartiaux qui se sont occupés de la question, que celui qui a justement interprété le songe est mieux doué par la nature, qu'il se trouvait dans de meilleures dispositions que celui qui s'est trompé ou qu'il a plus développé, par une étude progressive, ses facultés divinatoires.

On conçoit, en effet, les erreurs que peut comporter un travail aussi délicat que celui d'une interprétation, au moindre dérangement dans l'équilibre physique et surtout moral de l'interprète.

« Quoique beaucoup de circonstances, dit Cicéron, influencent ceux qui prédisent au moyen de l'art des conjectures, la divination n'en existe pas moins. Les hommes sont susceptibles d'errer dans cette science comme dans les autres. Il peut arriver que l'on prenne

pour certain un signe douteux. Une partie du présage a pu rester cachée, on n'a pu ne pas apercevoir ce qui en détruisait l'effet. »

Les moyens de développer et d'entretenir les facultés requises d'un bon interprète sont sensiblement les mêmes que celles que nous avons signalées comme nécessaires à la divination naturelle.

Les mêmes règles doivent être adoptées par ceux qui désirent obtenir des songes véritables et agréables.

D'abord suivre dans ses repas et dans sa vie un régime sobre et frugal, modérer ses passions, conserver l'esprit joyeux et sain, en un mot, vivre vertueusement.

La récompense ne tardera pas à venir : « Celui qui se livre au repos avec un esprit bien disposé par de sages méditations et par un régime convenable à la tranquillité voit dans ses songes des présages vrais et d'un effet certain. »

LES RÊVES

Dans l'explication que l'on donne généralement des rêves, c'est-à-dire des impressions que fait le monde extérieur sur notre esprit, à l'état de sommeil, et qui dérivent de notre alimentation, de nos sensations, de nos actions, on est sujet à se tromper, encore plus souvent que dans l'interprétation des songes.

Il suffit de consulter un seul de ces grimoires qui ont nom *la Clef des Songes*, pour en apprécier le mérite. Ces fameuses clefs répondent à une femme comme à un homme, à une fille comme à une femme; et traduisent toujours par le même signe un rêve quelconque. C'est ce qui prouve combien ce procédé est illusoire.

Un exemple pris au hasard nous le fera juger bientôt à sa juste valeur :

Nous transcrivons les interprétations suivantes :

Abandonner. — Son état, perte par mauvaise foi. — Sa maison, gain, profit. — Sa femme, allégresse (c'est peu aimable).
Abbaye. — Peine, affliction
Abbé. — Cruauté, infamie, déshonneur.
Abbesse. — Ambition, ruse.
Abeilles. — Gain et profit. — Sur le sol, tourment. — En être piqué, perte notoire. — Les prendre, réussite.

Et ainsi des autres... Arrêtons-nous là, n'est-ce pas? car il n'y a même pas une seule interprétation drôle.

Nous donnerons, néanmoins — mais d'une manière succinte et seulement pour que notre travail soit aussi complet que possible — diverses interprétations puisées dans des clefs des songes plus ou moins authentiques :

Généralement, les interprétations de la clef des songes sont contraires aux rêves, j'entends que, si vous rêvez héritage, ce sera une perte d'argent pour vous ; si vous rêvez de bonheur, c'est un pronostic de malheur.

Si vous rêvez que vous trouvez de l'argent, cela signifie que vous êtes dans la gêne ou que vous ferez une perte. L'interprétation de ce songe est aisée à saisir : Pourquoi les riches rêveraient-ils qu'ils trouvent de l'argent?

Voir une femme en rêve est de mauvais présage, à moins qu'elle n'ait la peau très blanche ou qu'elle ne soit vêtue de blanc. La vision d'un homme vêtu de blanc est d'heureux présage surtout s'il est assassiné. Le blanc est toujours signe de bonheur. Le noir, au contraire, est signe de deuil et d'adversité.

Rêver de pommes de terres est signe de malheur (?).

Rêver d'enterrement est signe de mariage. Pourquoi? Est-ce parce que par le mariage, comme par la mort, nous entrons dans une vie nouvelle qui peut être le paradis ou l'enfer?

Méfiez-vous de ce qui brille, séduit, promet. Méfiez-

vous des rêves de bonheur. Il est néfaste de compter de l'argent en rêve, bien qu'il soit blanc. Au contraire, si vous voyez en songe un cavalier blanc, c'est un messager de bonheur.

De beaux jeunes gens annoncent à une femme une maternité prochaine !

Méfiez-vous de tout ce qui rampe et se traîne lentement ; comme le serpent, ces allures indiquent la perfidie. L'anguille, le hibou, le rat, l'araignée, le crabe, la tortue, le scarabée sont de mauvais augure.

Si vous voyez en songe un cochon, attendez-vous à un affront ou à une humiliation. Selon la couleur de l'animal, l'affront sera plus ou moins grand.

Voir un limaçon, des oies vivantes annoncent des honneurs et du succès ; mais attendez-vous à une cruelle déception si vous rêvez qu'on vient de vous décorer, que vous êtes élu député, que vous êtes applaudi comme artiste, en un mot n'accordez aucune confiance aux rêves d'honneurs et de dignités.

Désirez-vous des nouvelles ? le plus heureux songe que vous puissiez faire est de voir un cheval blanc, lancé au galop.

Les autres présages moins importants sont le poisson qui nage et frétille dans une eau limpide, le nuage blanc qui traverse rapidement un beau ciel, une mer tranquille semée de voiles blanches, une locomotive qui passe en déroulant sa fumée dans un rayon de soleil.

Un homme noir, avec une serviette de maroquin sous le bras est, en même temps que le renard et le singe, un signe de procès.

Il est mauvais de rêver de grilles de couvent, d'église : ce sont des signes d'emprisonnement.

Il est un rêve assez désagréable et si dégoûtant que nous n'osons en dépeindre l'objet, mais qui est le pronostic d'un héritage ou d'un bénéfice inespéré.

Voir un incendie dont les flammes sont hautes et claires, voir son sang répandu lorsqu'il est d'un beau rouge, promettent une grande fortune, soit par succession, soit par un coup de la destinée.

Nous arrêterons là cette nomenclature déjà trop longue et nous renverrons les lecteurs, désireux d'en connaître plus long, aux livres plus ou moins bizarres qui ont été écrits sur ce sujet.

CONCLUSION

Si vous acceptez le songe autrement que comme un avertissement, au sujet duquel vous êtes libre de prendre telle détermination que vous voudrez ;

Si vous ne le considérez pas comme une prescience de l'avenir qui vous permet, dans un état spécial d'isolement, de prévoir les événements futurs;

Si vous ne faites pas du pressentiment la clé de toute votre divination :

Vous ne ferez qu'errer dans cette recherche et vos efforts resteront stériles.

On n'a du reste pas fait d'expériences assez nombreuses et assez suivies pour pouvoir formuler un jugement sain sur les interprétations modernes des songes.

Les Chaldéens, les Étrusques, les Egyptiens avaient de longues séries d'observations, aussi étaient-ils arrivés à un tel degré de savoir, que les jeunes Romains leur empruntaient leurs connaissances.

Nous savons que Xénophon nota tous les songes qu'il eut pendant son expédition avec le jeune Cyrus et que les événements les ont toujours justifiés.

Il s'ensuit de ce fait et de mille autres semblables que l'on peut arriver à avoir des songes vrais, que l'on parvient à distinguer les vrais des faux et à les interpréter.

Pourquoi d'autres n'arriveraient-ils pas au même

résultat ? Parce qu'il n'essaient point ou n'en veulent pas savoir les moyens.

Et pour qu'on ne nous traite pas d'extravagants ou, si l'on veut, pour que nous soyons en bonne compagnie, rapportons l'opinion de Bernardin de Saint-Pierre sur ce sujet : « Les communications de l'âme avec un ordre de choses invisibles sont rejetées par nos savants modernes parce qu'elles ne sont pas du ressort de leurs systèmes et de leurs almanachs. Mais que de choses existent qui ne sont pas dans les convenances de votre raison et qui n'en ont pas même été aperçues. »

Deuxième Partie

OCCULTISME MATÉRIALISTE

CHAPITRE PREMIER

LA GRAPHOLOGIE

HISTOIRE DE LA GRAPHOLOGIE

On a coutume de répéter que l'inventeur de la Graphologie est l'abbé Jean-Hippolyte Michon. C'est là une erreur contre laquelle, malgré toute notre affection pour le maître, nous devons protester.

Bien avant lui, on s'était préoccupé de savoir, si, dans les signes tracés par notre main, notre âme ne se dévoilait pas ; si les hommes ne se trahissaient pas, malgré le masque de l'hypocrisie qui recouvre la plupart des choses qu'ils écrivent et si l'on ne pourrait pas arriver à lire, entre les lignes, la pensée de l'écrivain. De là est né l'art dont nous allons développer les mystères.

Le premier nom que l'on rencontre dans l'histoire de la science graphologique est celui de Suétone ; le grand historien avait analysé l'écriture d'Auguste et y avait mentionné les courbes comme une marque de son caractère clément.

Pendant toute la période du moyen âge, les livres des moines sont pleins d'observations de cette nature ; il en est de même dans les ouvrages de sorcellerie ; mais alors avec une acception spéciale dont nous nous occuperons à propos d'une graphochiromancienne de notre temps.

Shakespeare prétendait aussi reconnaître le caractère des femmes à leur écriture ; il ne s'était pas sans doute exercé sur celle des hommes, car bien que l'écriture n'ait, en thèse générale, pas de sexe, l'écriture féminine est moins transparente et plus dissimulée que celle des hommes.

Le roi Louis XIV, lui, eut son écriture analysée par un amateur dont on ne retrouve pas le nom dans les mémoires du temps. Ceux-ci ne rapportèrent que le fait, probablement pour éviter la Bastille au critique hardi qui, ne connaissant pas l'écriture du roi Soleil, ne lui avait, paraît-il, pas ménagé de dures vérités ; il est vrai que le roi était absent.

Plus près de nous, Gœthe et Lavater ont essayé de faire sortir la graphologie des langes de l'empirisme ; malgré le génie de l'un et le talent de l'autre, ils n'y arrivèrent pas ou plutôt y parvinrent mal. Lavater a fait quelques observations justes, mais a tenté de rapprocher la graphologie de la physiognomonie, ce en quoi il a eu tort, les deux sciences n'ayant que des rapports problématiques.

Desbarolles, lui, presque de nos jours, avait tenté la même chose, mais, imbu des doctrines lavatériennes, il était tombé dans la même faute.

En même temps, un Allemand de Leipzig, Adolf Henge, moyennant un florin, se livrait à la divination par les écritures. Qu'y avait-il de bon dans sa méthode? Si dans son ouvrage sur ce qu'il appelle la *Chirogrammatomancie* il s'était donné la peine de dire les bases sur lesquelles il étayait son système, on pourrait peut-être répondre ;

mais ce n'est qu'un indigeste fatras de mots barroques que l'auteur n'a pas toujours compris lui-même et on ne trouve même pas au milieu de cela l'ombre d'une observation.

On en découvre davantage chez l'abbé Flandrin, mais ce dernier était gêné par un mysticisme chrétien, inhérent à son caractère de prêtre.

Nous arrivons enfin à celui qui fut, ainsi que nous venons de le voir, non pas le créateur mais l'initiateur et le vulgarisateur de la science nouvelle, qui lui doit du reste, déclarons-le, le plus grand nombre de ses découvertes. En effet, avec un collaborateur qui le vola, il fit paraître, en 1870, les *Mystères de l'écriture* signés *Jean Hippolyte*. En 1878, il publia la première édition du *Système de graphologie*, puis la *Méthode graphologique*, aidé puissamment par Emilie de Vars, sa fidèle amie jusqu'à la mort, à qui la graphologie doit aussi beaucoup.

Il multiplia les observations et eut la consolation, en mourant, de voir la science qu'il avait vulgarisée continuée par des gens de la plus grande valeur, tels que: George Sand, M. Alexandre Dumas fils, M. Barbier de Montaut, etc.

Maintenant l'œuvre est entre les mains de ceux qui observent: chacun de nous peut apporter une pierre à l'édifice.

C'est ainsi qu'il y a quatre ans un homme qui se faisait appeler de Saint-Ange et dont on ignore le nom, graphologue de profession, puisqu'il vivait et vit peut-être encore à l'aide des séances de graphologie qu'il donnait dans les cafés, prétendit avoir trouvé les signes caractéristiques nouveaux de l'homme casanier, mais du casanier n'aimant son *at home* qu'à la condition de n'y avoir aucun ennui. De même, en considérant de nombreuses écritures de diplomates, on découvrait la caractéristique de la diplomatie.

Enfin, tout récemment, d'autres graphologues arrivaient, à la suite d'observations répétées sur les autographes des victimes du jeu, à pouvoir découvrir l'écriture d'un joueur.

Ceci dit, nous allons exposer la théorie des caractères graphologiques les plus remarquables.

THÉORIE DES CARACTÈRES GRAPHOLOGIQUES

Auparavant, qu'il me soit permis de remercier publiquement un graphologue distingué, M. S. du Vigneau, qui a bien voulu me prêter le secours de son expérience et de ses observations.

Il est généralement admis par les philosophes et les physiologistes, qu'à un mouvement de l'âme correspond un mouvement du corps, qui en est la résultante, or, le caractère étant l'ensemble des mouvements, que, grâce à nos aptitudes ou à nos habitudes, notre âme accomplit le plus fréquemment, il doit fatalement s'en suivre qu'à cette série de mouvements psychiques qui composent le caractère, correspondent des mouvements physiologico-mécaniques, résultante des premiers.

C'est sur cette doctrine, acceptée sans conteste, qu'est basée la graphologie.

On doit du reste ajouter que sa seule prétention est d'être le miroir de l'écrivain, au moment où il écrit, et cela est si vrai, qu'un homme généralement calme, écrivant sous l'empire d'une violente colère aura l'écriture d'un homme emporté, et que la difficulté pour l'analyste sera de dégager l'habitude de calme, de l'ensemble des autres traits venant contredire le signe de colère.

ANATOMIE GRAPHIQUE

Lavater prétendait que l'écriture avait une importance égale à la physionomie et il avait raison. Aussi, allons-

nous porter le scalpel dans le corps même de l'écriture et voir ce que l'on doit observer.

Avant d'aller plus loin, nous devons fournir une sorte de glossaire des mots qui reviendront le plus souvent sous notre plume, car la graphologie, comme toutes les autres sciences, a une langue à elle dont la connaissance est indispensable pour ce qui va suivre; du reste les mots sont peu nombreux et appartiennent presque tous à la langue usuelle.

1. *Écriture type.* — C'est celle qui présente d'une façon indiscutable un signe caractéristique : l'écriture de Barbey d'Aurévilly, est le type de l'orgueil excentrique.

2. *Écriture sinueuse.* — C'est celle où les lignes, au lieu d'être droites et rigides, dessinent une série de courbes; nous en verrons, plus loin, des spécimens curieux.

3. *Écriture rigide.* — C'est celle où les lignes sont

FIG. 7. — Richelieu, ministre de Louis XVIII[1].

droites et parfaitement parallèles : le duc de Richelieu, ministre de Louis XVIII (fig. 7), Mazzini (fig. 8), Bismarck.

4. *Écriture mobile.* — Écriture à lettres inégales.

5. *Écriture enchevêtrée.* — Où les hampes des lettres viennent se mêler aux lignes inférieures ou supérieures.

[1] Nous devons à l'obligeance de M. Ch. Lorilleux la communication de tous les clichés qui illustrent le chapitre de la graphologie.

6. *Écriture magistrale*. — Ecriture à lettres hautes Louis XIV.

« Tutti fatti a sembianza d'un solo,
Tutti figli d'un solo riscatto,
In qual ora, in qual parte del suolo,
Respiriamo quest'aura vital –
Siam fratelli, siam stretti ad un patto:
maledetto colui che lo infranga,
che s'innalza sul fiacco che piange,
che contrista uno spirto immortal! »

Gius. Mazzini
maggio. 51.

Fig. 8. — Mazzini.

7. *Écriture renflée*. — Ecriture arrondie et pâteuse au milieu des jambages : le général Dumouriez (fig. 9).

J'ay l'honneur de vous souhaiter un bon voyage et je vous felicite d'aller deffendre votre patrie qui a besoin de bonnes têtes et de Heros pour resister à la tyrannie d'un monstre adroit et heureux

le g.al Dumouriez

Fig. 9. — Dumouriez.

Lorsqu'on étudie un autographe, on doit encore considérer :

Les lignes. — Leur direction ascendante, descendante ou serpentine.

Les lettres. — Leur position, leur forme, leur finale, leur corps, leur largeur, leur hauteur.

Le point. — Sa forme, son plus ou moins d'empâtement, sa place.

Les signes de ponctuation. — Ce que nous disons du point s'applique à tous les signes de ponctuation. Nous reviendrons sur ce sujet (p. 147).

Les paraphes. — Les paraphes contiennent les signes de la plus haute importance, en graphologie ; en effet, l'homme qui s'est contenu dans le courant de sa lettre, en masquant son caractère, dévoile, dans son paraphe ou mieux dans cet ensemble de traits qu'il affectionne, sa véritable personnalité.

Paraphe arachnéide. — Le type du paraphe arachnéide est celui qu'on rencontre dans les actes des anciens procureurs, il est formé de traits multiples et enchevêtrés, qui peuvent, avec un peu de bonne volonté, figurer la toile de l'araignée.

Paraphe fulgurant. — Paraphe en ligne brisée, figurant tant bien que mal les traits de la foudre.

Paraphe en coup de sabre. — Mouvement vif de la plume ascendant : surtout dans le P majuscule.

Trait de procureur. — Petit trait, mis à la fin de la ligne pour remplir les blancs.

Croc ou harpon. — Finales se terminant en forme d'hameçon : ne pas confondre avec le croc en retour : mouvement de la plume se repliant comme pour saisir un mot.

Si le paraphe manque nous avons la signature royale, grandeur de caractère ; pour les simples mortels, c'est un signe de franchise : Voltaire, Frédéric II, Louis XIV, Louis XV (fig. 10).

Le paraphe pointé nous donne la déterminante des

esprits craintifs et prudents. Ceux d'entre les hommes pour qui la défiance est mère de la sûreté, surtout si cette disposition est poussée à l'extrême, nous présentent le point suivi ou remplacé par le trait du procureur.

Le paraphe arachnéide nous donne : ou le commerçant habile, ou la personne cherchant à tendre des rêts,

Fig. 10. — Louis XV.

Fig. 11. — Eugène Beauharnais.

habileté unie souvent à peu de franchise : Eugène de Beauharnais (fig. 11).

Le paraphe en coup de sabre ou fulgurant donne le lutteur énergique.

Les maîtres d'armes ou les gens d'épée ont un paraphe parfois bizarre, une simple ligne brusque, figurant la lame de l'épée avec deux points formant la garde.

L'abbé Michon auquel nous empruntons la plupart de

ces définitions, en fait figurer un plus grand nombre [1], qui n'ont besoin pour être comprises, d'aucune explication.

On sait que pour faire une analyse complète de l'âme humaine, même au point de vue purement psychologique, il y a quatre groupes importants à établir :

I. *Les facultés ;*
II. *Les instincts ;*
III. *L'esprit, les aptitudes, les goûts ;*
IV. *Les passions.*

En suivant cet ordre, nous allons indiquer, pour chaque groupe, le signe graphologique qu'il comporte.

LES FACULTÉS

Intuitivité pure. — Il est impossible de se tromper sur ce signe : les lettres, dans l'écriture d'un intuitif, sont toujours juxtaposées sans aucune liaison entre elles ou avec peu de liaison : Chateaubriand (fig. 12), Vacquerie.

Déductivité. — Puisque les intuitifs ne lient pas leurs lettres, il est rationnel de penser que les déductifs les lieront ; c'est ce qui se produit en effet.

Un des plus beaux types d'écriture déductive (et rigide) est celle de Voltaire (fig. 13).

Une autre écriture caractéristique, dans un genre déductif différent, est celle de Proudhon (fig. 14); Prou-

[1] Disons, d'après lui, qu'on peut distinguer les lignes ou barres suivant la forme qu'elles affectent en :

Epaisse, c'est-à-dire égale et grosse dans toute la longueur ;
Massuée, en forme de massue, en pointe d'abord et finissant épaisse et carrée ;
Renflée, ayant son centre épais et les extrémités très fines ;
Gladiolée, en forme de glaive, épaisse d'abord et finisssant en pointe.

Paris ce 25 juin
4h 1/2

Je vous félicite, mon ancien ami :
ma chute fait votre triomphe, je
ne pouvais pas être mieux vengé.
Vous savez que je vous ai cherché.
Tous mes journaux sur Villèle et
sur St Amand. J'irai pourtant vous
embrasser. Recevez encore toutes les
félicitations de votre vieux compagnon
d'armes.

Chateaubriand

FIG. 12. — Chateaubriand.

madame la marquise du chastelet qui est digne de vous
lire (et c'est beaucoup) trouve qu'il n'y a personne qui soit
plus fait pour faire gouter la verité que vous. elle m'ordonne
de vous assurer de son estime et de vous faire ses compliments.
ses sentiments pour vous monsieur, vous consoleront de
l'ennuy de ma lettre, et me feront pardoner mon importunité.
je suis monsieur avec la plus respectueuse estime votre tres humble
et tres obeissant serviteur Voltaire.

FIG. 13. — Voltaire.

Citoyen,

Je connais, depuis longtemps, le livre de Buonarrotti.
J'ai lu de plus, dans ces derniers temps, l'histoire de la Conspi-
ration de Babeuf par un citn Fleury, jeune écrivain de la
réaction. Cette histoire n'a fait qu'ajouter à l'opinion que j'avais
conçue d'abord du courage, de la probité, et du grand carac-
tère de Babeuf et de ses amis. Je ne crois donc avoir plus rien
à apprendre à ce point de vue.

Je vous serre la main.

P.-J. Proudhon

FIG. 14. — Proudhon.

dhon est toujours de bonne foi et n'en est pas moins le type du sophiste, parce que son esprit logicien a trop de facilité pour en enchaîner la trame ; joignez à cela que c'est un passionné et vous aurez l'explication de ce phénomène graphique, sur lequel nous aurons du reste l'occasion de revenir.

Il est facile de conclure de là que, dès l'abord, nous pouvons, à l'inspection d'une écriture quelconque, discerner le caractère dominant. Le sujet sera plus intuitif ou déductif, suivant que les lettres de son écriture seront plus ou moins liées.

Ajoutons que, le plus souvent l'écriture intuitive est celle d'un spiritualiste, alors que les caractères déductifs révèlent un matérialiste.

Ceci est une simple observation, qui n'a pas force de loi.

Équilibre. — Il arrive parfois que les lettres sont mi-partie juxtaposées et mi-partie liées, nous avons alors affaire aux esprits équilibrés : Laffitte (fig. 15), Thiers.

Monsieur,

Il me tarde de vous remercier de votre
lettre : je serai chez moi, aujourd'hui,
lundi et mardi, tous les jours de 8 heures
à 2 heures, et tous les soirs de 6 à 10 ;
mais je me rendrai chez vous moi même
si vous avez la bonté de me faire savoir
à quelle heure je vous dérangerai le
moins. Recevez toutes mes civilités,

J. Laffitte

27 Juillet

Fig. 15. — Laffite.

Nous trouvons ce caractère dans l'écriture et dans le

paraphe d'Edmond About (fig. 16), avec une pointe d'orgueil.

Fig. 16. — Edmond About.

Fig. 17. — Casimir Delavigne.

Sensibilité. — Le signe est très facile à constater; les traits des lignes s'inclinent et s'écartent de la verticale : Casimir Delavigne (fig. 17) :

Naturellement l'écriture qui se redresse donnera la sécheresse du cœur.

Il est un genre de sensibilité trop important pour que nous le passions sous silence : nous voulons parler de la sensitivité, d'où naît l'impressionnabilité d'abord, la passion ensuite. Elle se reconnaît à l'extrême inclinaison des lettres. Un des beaux types dans ce genre se rencontre dans l'écriture de Paul de Cassagnac ; souvent, et c'est le cas, à ce caractère vient se joindre celui de la violence, nous avons alors le polémiste ardent, que la passion politique entraîne.

Nous reviendrons, dans l'étude des signes complexes, sur la passion amoureuse.

Volonté. — Le signe graphique de la volonté se reconnaît surtout dans la façon dont les *t* sont barrés : Delescluze (fig. 18).

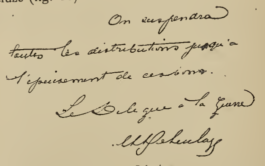

On suspendra
toutes les distributions jusqu'à
l'épuisement de cartons.
Le Délégué à la Guerre
Delescluze

Fig. 18. — Delescluze.

Lorsque vous étudiez un autographe, si vous trouvez un *t* à la barre molle, indécise, vous êtes certain d'y trouver la caractéristique d'une nature facile à entraîner, incapable d'entêtement et de résolution ; d'où il suit que, si vous avez au contraire des *t* barrés en massue, vous aurez une volonté de fer, surtout si cela se rencontre dans une écriture tracée en lignes rigides.

L'obstination a une déterminante très facile à découvrir : les *f* minuscules sont barrés en retour, et si à cela vient se joindre le signe des finales en harpon, c'est une preuve à peu près certaine de ténacité.

Les gens indécis ont généralement une écriture exempte d'angles dans le bas des lettres, c'est-à-dire arrondie et souvent fort irrégulière.

Il arrive parfois que, dans des écritures présentant ce signe, on trouve, en même temps, le harpon de la ténacité, l'*f* barré en retour de l'obstination et jusqu'au *t* barré très haut du despotisme. Ce sont les signes, certains d'un caractère indécis, hésitant, mais qui demeure inébranlable une fois la décision prise.

LES INSTINCTS

Le second groupe est de beaucoup le plus important : le caractère proprement dit dépend, en effet, des instincts.

L'abbé Michon distingue les instincts, la nature et le caractère ; il semble difficile de justifier cette division ; la différence qu'il fait entre la nature, les instincts et le caractère est tellement connexe à celui-ci, qu'il paraît inutile de surcharger la mémoire d'une classe de plus.

Malgré tout, on doit reconnaître que les instincts qui forment le fond du caractère sont permanents, tandis que le dehors, ce que tout le monde appelle le caractère proprement dit, change suivant les circonstances.

Quand nous sommes malheureux, notre écriture prend souvent une attitude revêche, elle se redresse comme si elle voulait regarder la fatalité en face, elle devient pointue, comme nous devenons nous-mêmes haineux contre le genre humain qui n'en peut mais.

Dans les heures de découragement, les lignes sont descendantes et se courbent vers la partie inférieure de

la page, comme nous courbons nous-mêmes le front vers la terre. Malgré ces indécisions et au milieu de ces signes divers, vous trouverez assez de points fixes pour reconnaître l'instinct natif.

Instinct de la conservation, de la reproduction. — Les signes de ce que l'on nomme instinct de la conservation, de la reproduction, etc., sont tellement inhérents à notre nature que ceux d'entre nous qui ne les possèdent pas sont des malades, relevant de Charcot ou du docteur Ball et non pas du graphologue.

Bonté, bienveillance. — Le signe graphique de la douceur et, par suite de la bonté, consiste dans l'absence d'angles : les personnes douces arrondissent leur écriture comme elles émoussent les côtés pointus de leur nature. Les bienveillants joignent à cela le sens affectif : ils auront, en conséquence, l'écriture inclinée et sans angles. Une des plus belles écritures de ce type est celle de François Coppée (fig. 19), le poète à la porte

Cher Ami,

Soyez assez bon pour toucher la pension de ma mère. La signature du certificat de vie est presque illisible, car ma pauvre maman est bien malade et presque incapable.

F. Coppée

Fig. 19. — Fr. Coppée.

duquel les jeunes n'ont jamais frappé en vain ; cette écriture peut même, vu l'absence de crochet rentrant,

servir de type à l'écriture des âmes généreuses et clémentes, et même à celles des reconnaissants.

Amour. — L'amour, dit l'abbé Michon, est la faculté d'aimer passée à l'état d'instinct. Humanité, amour et charité sont représentés par le même signe, ces sentiments se confondant, pour ainsi dire, en un seul. Le plus beau type se trouve dans l'écriture de saint Vincent de Paul. Il n'est pas question ici, bien entendu, de ce que le vulgaire appelle *l'amour* et qui n'est que l'ensemble d'appétits plus ou moins grossiers, mais du sens affectueux et aimant sans pensée de possession.

Malveillance. — Du moment que les bienveillants ont l'écriture inclinée et pleine de courbes, les malveillants auront naturellement l'écriture redressée et anguleuse.

Les moqueurs, les brouillons, ainsi que les tracassiers, participeront de ce genre à des degrés plus ou moins marqués, suivant qu'ils sont plus ou moins malveillants. A ces signes se joignent parfois une singulière façon de barrer les *t* (un trait brusque ascendant coupant le *t* dans sa partie inférieure à angle aigu).

Pour les dédaigneux, il suffit d'ajouter au signe précité les formes bizarres des lettres, et pour les acariâtres, celles des lettres vraiment folles, inclinées tantôt d'un côté, tantôt d'un autre : Charles VIII (voy. fig. 40).

Epargne. — Les économes arrêtent brusquement les finales des mots, entassent les lettres, comme pour employer moins de papier. A cela se joint souvent une sorte de crochet rentrant, que nous retrouverons plus loin. Dans ce genre, auquel appartiennent l'avarice et la parcimonie, faciles à distinguer avec un peu d'habitude, suivant l'intensité du signe, nous trouvons P. Féval (fig. 20).

Prodigalité. — D'après ce que nous avons dit, l'écriture qui ne présentera aucun des signes ci-dessus sera celle d'un prodigue.

Les gens aimant le luxe affectionnent les grandes lettres, les M majuscules en escalier, et ont de plus les signes graphiques de la dissipation et ce qui lui équivaut, de la prodigalité.

Fig. 20. — Paul Féval.

Défiance. — Les défiants ont peur de tout. Ils ont un signe graphique bien déterminé et simple à reconnaître; c'est le trait de procureur, c'est-à-dire le mince tiret que certaines gens mettent à la fin et même parfois au commencement des lignes pour empêcher qu'on ne remplisse les blancs : Alexandre Dumas fils a ce trait-là. Les défiants ont encore un caractère particulier, c'est de commencer les mots très gros et de les finir très fins, c'est-dire en descendant de la première à la dernière lettre.

Timidité. — Signe bien facile à reconnaître : écriture tremblottante des impressionnables et hésitation à tracer les courbes; les gens hardis auront, par conséquent, le signe négatif, c'est-à-dire contraire.

Crainte. — Nous verrons que le courage a pour signe graphique les finales largement tracées souvent en coup de sabre, l'écriture ascendante, les *f* barrés en retour, les *t* barrés en massue; toutes les fois que l'on ne rencontrera pas ces signes, on pourra affirmer que l'autographe provient d'un être craintif.

Apathie. — Il y a plusieurs nuances dans l'indolence qu'il importe de saisir, non point que les signes diffèrent beaucoup de nature, mais d'intensité.

L'indolent, proprement dit, forme à peine ses lettres et fuit les angles; le paresseux, lui, accentue encore le caractère et trace à peine ses mots.

Personnalité. — La caractéristique de la personnalité et par conséquent de l'égoïsme est tellement marquée qu'il est impossible de s'y tromper: c'est le crochet final qui se remarque surtout dans l'M majuscule; tandis que ceux qui s'oublient pour les autres lient longuement cette lettre au reste du mot et n'ont pas de crochet.

Fig. 21. — Marie de Médicis.

Elévation. — Les gens à caractère élevé affectionnent les lettres à grande envolée; chez eux, les mots sont

largement espacés, les points sur les *i* sont négligés; les détails, laissés de côté : Marie de Médicis (fig. 21), ce que ne fera jamais un esprit vétilleux. Il faut, néanmoins, que ces signes soient corroborés par d'autres caractères, car ils appartiennent aussi à la légèreté et à la paresse.

Orgueil. — Les orgueilleux ont un signe graphique facile à constater : c'est l'M majuscule qui va encore nous le fournir, il est en escalier ; toutes les lettres sont trop hautes, trop larges, on sent le besoin d'étonner : Th. Gautier (fig. 22).

j'ai accepté étourdiment hier à déjeuner sans
me rendre compte du jour ; veuillez m'excuser
si je manque à une partie de ma promesse
j'irai voir le chef-d'œuvre de votre mari.
sans nourriture

agréez Madame, l'expression
de mon respect le plus profond —

Théophile Gautier

Fig. 22. — Théophile Gautier.

Arsène Houssaye et Barbey d'Aurevilly offrent le caractère d'orgueil, avec cette nuance qu'il est chez eux doublé d'excentricité.

Les humbles, nécessairement, présentent les signes négatifs ou contraires.

Imagination. — Nous empruntons presque textuellement à l'abbé Michon la définition de ce caractère : Tout mouvement de la plume en dehors de la manifestation

de la pensée par la lettre ordinaire dit exaltation de l'âme : Alfred de Vigny (fig. 23). D'où il s'ensuit que l'écriture mouvementée, les points d'exclamation à forme bizarre, le mouvement anormal des hampes en

Fig. 23. — Alfred de Vigny.

longueur ou en hauteur expriment l'exaltation ; mouvement imaginatif très développé, tendance à la folie ou à l'hystérie : Sarah Bernardt (fig. 24).

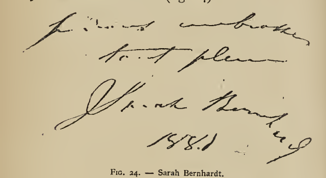


Fig. 24. — Sarah Bernhardt.

Les gens modérés, au contraire, ont les hampes bien calculées et une sorte d'écriture uniforme ou officielle.

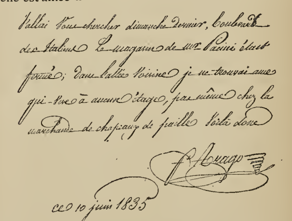
Activité. — Les gens actifs ont comme caractéristique une écriture abandonnée, généralement à traits brusques,

vifs, ils présentent dans leurs autographes souvent des mots à peine lisibles, et parfois encore cela se remarque dans une écriture penchée et quelquefois tremblée.

Courage. — Les courageux joignent à ces caractères une écriture généralement ascendante, parfois hérissée d'angles : presque toujours le paraphe en coup de sabre ou fulgurant.

Il est bien entendu que l'écriture qui présentera les caractères contraires et qui, surtout, sera descendante sera celle d'un homme au découragement facile.

Franchise. — Le signe de la franchise, surtout lorsqu'elle est alliée à la noblesse et à la bienveillance, con-


J'allai vous chercher dimanche dernier, boulevard
des Italiens le magasin de Mr Pacini était
fermé ; dans l'allée voisine je ne trouvai aucun
qui-vive à aucun étage, pas même chez la
marchande de chapeaux de paille voilà donc

F. Arago

ce 10 juin 1835

Fig. 25. — Arago [1].

siste dans l'égalité des lettres ou dans leur grossissement : Arago (fig. 25).

Les fourbes auront, au contraire, les finales gladiolées.

De même que les gens ayant une très grande ouver-

[1] Une particularité peu connue, c'est que le paraphe qui accompagne la signature d'Arago est la répétition de son nom, mais renversée. On peut s'en rendre compte en le lisant au travers de la feuille.

ture de cœur présenteront les *c* bouclés, les *a*, *e* et *o*, à peine fermés; les impénétrables, auront, au contraire, toutes les lettres fortement bouclées.

Honnêteté, Fourberie. — Les gens honnêtes ont toujours les *o* et les *a* non bouclés, souvent l'écriture grossissante, *presque jamais de paraphe en lasso.*

Les trompeurs, au contraire, ont toujours leur signature en lasso, parfois triple.

Ce signe est souvent doublé de celui des lettres fortement bouclées et d'une écriture gladiolée.

Sensualité. — Les pudiques ayant une écriture pour ainsi dire aérienne, sans renflement pâteux, il s'ensuit que les sensuels auront une écriture présentant les caractères contraires (lettres renflées et fortement appuyées), mais il y a plusieurs sortes des sensualités :

La sensualité amoureuse affectionne, en outre de l'écriture pâteuse, l'inclinaison des lettres : Eugène Suë (fig. 26) ;

Fig. 26. — Eugène Suë.

La sensualité gourmande présente surtout les lettres renflées à la base : Léo Lespès. Les tempérants offrent le signe contraire.

Constance. — Les constants et les persévérants ont des lignes qui ont la rigidité de l'acier (Voltaire), de même que les inflexibles, ces derniers y joignent le coup de massue des énergiques. Les esprits légers et versatiles manquent de ce signe et n'ont jamais non plus le harpon et les lettres barrées en retour. Les personnes constantes et patientes offrent presque toujours le *t* barré d'une ligne fine et longue qui correspond bien à leur penchant.

Noblesse. — Les hommes qui s'estiment ont, comme signe graphique, tous les caractères de l'honnêteté et manquent de ceux de la finesse, tandis que les dégradés ont tous les signes de la malhonnêteté et de la ruse. L'écriture calme des premiers, nette et élégante, diffère absolument des lettres heurtées et mal dirigées des seconds.

Prudence. — Signe graphique : les points sur les *i*, le soin que l'on prend de ne pas faire enchevêtrer les lignes entre elles, parfois le point du procureur.

Les imprudents offrent les signes contraires.

Vanité. — A la recherche et à l'amour de la fioriture dans l'esprit, correspond logiquement l'amour de la fioriture dans l'écriture : Vacquerie.

Les simples ont, au contraire, des lettres sobres sans bizarrerie et sans désir d'attirer l'attention.

Distinction. —Les gens vulgaires ont des mouvements de plume à tort et à travers et se moquent de l'harmonie nécessaire à l'écriture, tandis que les distingués ont, comme signe graphique, l'harmonie de l'écriture : de Montalembert (fig. 27). L'écriture de saint François de Sales est un type de douceur (fig. 31), on peut aussi la signaler comme type de distinction; malgré le peu de régularité de son écriture, on y retrouve une élégance qui le signale à l'attention.

Hardiesse. — Les hardis, les braves, les courageux ont une grande affection pour le trait massué, les lettres

barrées en retour, la signature en coup de sabre ou fulgurante. Les gens qui se contentent d'être fermes pré-

Monsieur l'abbé, si vous
voulez bien venir dîner
avec moi Lundi prochain
à 7 heures, et transmettre
la même invitation à
M. Roussel. Le désiré

Ch. de Montalembert

Fig. 27. — de Montalembert.

sentent des angles à la base des lettres : Anatole de la Forge (fig. 28).

Je viens d'écrire à Lanfrey pour
le remercier au nom de vos amis
du témoignage éloquent de
sympathie qu'il vous donne
aujourd'hui dans le journal le
Temps. à la veille de la

Anatole de la Forge

Fig. 28. — Anatole de la Forge.

Violence. — Si à cela vous joignez l'écriture penchée des passionnés, les traits vifs des emportés, vous avez

le signe de la violence joint, dans ce cas, aux instincts les plus bas, caractérisés par la mauvaise facture des lettres : Marat (fig. 29).

Fig. 29. — Marat.

Domination. — L'écriture d'Anne d'Autriche suffit pour faire comprendre le signe de la despotivité : les *t* barrés très haut.

Si vous avez des *t* dont les barres sont tirées si brusquement qu'elles ne touchent pas les lettres, vous avez affaire à un despote inexorable.

Attractivité. — C'est un signe complexe, dont nous donnerons la clef en parlant des résultantes.

Irascibilité. — Les gens colères ont des finales et des traits brusques.

Susceptibilité. — A cela si vous joignez les caractéristiques de l'impressionabilité et de la personnalité, vous pourrez découvrir les traces de la susceptibilité.

L'ESPRIT, LES APTITUDES, LES GOUTS

Voltaire a dit qu'un homme avec de l'esprit pouvait être un sot, et il avait raison ; l'esprit est en dehors de

toutes nos qualités. Tel individu peut être une belle matière pleine d'intelligence, sans pour cela le montrer. Tel autre peut avoir un esprit très prompt, très délié, sans que pour cela l'un et l'autre passe pour avoir ce qu'on est convenu d'appeler de l'esprit.

L'esprit est donc quelque chose d'absolument spécial et la graphologie eût été un leurre si elle n'avait pu en saisir les différentes manifestations ainsi qu'elle l'a fait pour les qualités. Cependant, cette classe est moins importante que celle qui précède et il ne faudra pas que le lecteur s'étonne de voir reparaître les signes dont il connaît déjà une résultante.

Clairvoyance. — Les gens clairvoyants et sagaces sont d'ordinaire des logiciens, ils auront donc l'écriture liée et présenteront de plus les lignes largement espacées : Th. Barrière (fig. 30).

Fig. 30. — Théodore Barrière.

Grâce. — Les délicats adoptent une écriture remarquable par la forme harmonique et artistique des lettres : tandis que les gens à l'âme vulgaire offriront le signe

contraire, c'est-à-dire des traits bizares et des lettres à forme anormale.

Prétention. — Il est très facile de reconnaître un prétentieux à la forme fioriturée de ses lettres, aux volutes qui terminent certaines lettres, à tout ce superflu qui étonne ou cherche à étonner celui qui regarde un autographe. Il est curieux de remarquer les écritures italiennes à ce point de vue. C'est surtout dans le *d* minuscule et dans le *J* que le prétentieux s'en donne à cœur-joie.

Simplicité. — D'après les règles posées, les simples s'abstiendront de tout ce superflu et auront au contraire une écriture sobre et ferme. Un beau type nous est fourni par l'autographe de saint François de Sales (fig. 31).

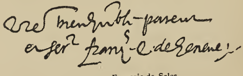


Fig. 31. — François de Sales.

Aptitudes. — Nous allons maintenant nous occuper des aptitudes spéciales que nous apportons en naissant et qui viennent s'ajouter aux qualités ou aux défauts que nous acquerrons par la suite.

Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer un autographe de Reboul, qui offre un bel exemple de cet heureux assemblage. Chez lui, du reste, rien n'est contradictoire. C'est un bon commerçant, peut-être un grand artiste. Rubens était diplomate et peintre; Mistral est meunier et poète, etc.

Littérateurs. — Les gens dont les goûts artistiques et littéraires sont fort développés, ont un penchant à employer la majuscule typographique : là encore nous

citerons l'écriture de Voltaire (fig. 13) et celle de Th. Gautier (fig. 23).

Peintres. — Les peintres et les sculpteurs, eux aussi, ont souvent cette caractéristique, bien qu'elle soit surtout celle des poètes; mais ils ont, même en écrivant, le culte de la forme, que les philosophes et les théologiens méprisent généralement.

Voyons par exemple la lettre suivante de Deveria

FIG. 32. — Deveria.

(fig. 32); si elle laisse à désirer, au point de vue calligraphique, elle donne une impression agréable. Il en est de même de l'écriture de M. Bonnat (fig. 33) qui, bien que microscopique, flatte l'œil. Il est bon de remarquer la netteté avec laquelle les lignes sont tracées, ainsi que leur parfaite horizontalité.

Savants. — Nous donnons un spécimen de l'écriture d'Adrien de Jussieu (fig. 34), et d'Et. Geoffroy-Saint-Hilaire (fig. 35). A première vue, on est frappé par le caractère intuitif de ces écritures, c'est qu'en effet la nature est une lyre admirable, que les grands naturalistes ont aimé à faire vibrer.

Je vous remercie d'avoir bien voulu réparer l'omission. J'ai insisté auprès de vous parce que je craignais que cette omission ne fut volontaire. Je vois heureusement qu'il n'y avait qu'un peu d'oubli.

Merci de nouveau, mon ami, et à vendredi prochain

L^on Bonnat

Fig. 33. — Bonnat.

je nay pas pu encore voir l'arbre que lon a presenté a sa majesté pour celuy du vray thé de la chine, je ne connois que par le petit echantillon que vous mavez remis a la derniere seance de l'academie,

Jussieu

Fig. 34. — Adrien de Jussieu.

j'ai oublié de mentionner qu'il seroit fait un avant-propos pour vos divers tableaux, ou a votre refus par l'un des membres de la commission pour expliquer au public dans quelle mesure l'academie s'est determinée à honorer ainsi l'ouvrage.

Recevez, je vous prie, assurance de mes très humbles salutations

Geoffroy S.-Hilaire
25 7bre 18[illegible]

Fig. 35. — Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire.

Les mathématiciens : Monge (fig. 36), ont des lettres courtes et se distinguent par l'emploi des lettres chiffres, qui, n'en déplaise à Madame Louis Mond, n'ont jamais signifié que nous étions soumis à l'influence de tel ou tel nombre.

Fig. 36. — Monge.

Commerçants et industriels. — Les commerçants et les industriels ont comme signe commun le paraphe

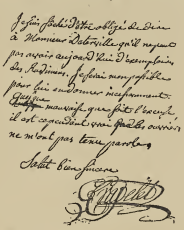
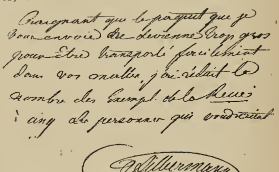

Je suis fâché d'être obligé de dire
à Monsieur Deterville qu'il ne peut
pas avoir aujourd'hui d'exemplaires
des Rudiments. Je ferai mon possible
pour lui en donner incessamment.
Quelque mauvaise que soit l'excuse
il est cependant vrai que les ouvriers
ne m'ont pas tenu parole
Salut bien sincère
Crapelet

Fig. 37. — Crapelet, imprimeur à Paris.

en toile d'araignée ou en lasso concentrique : Crapelet (fig. 37) ; Silbermann (fig. 38).

Jeunes filles. — Chose bizarre, le lasso simple et presque toujours celui qu'adoptent les jeunes filles, comme si elles voulaient jeter le filet sur le cœur des hommes.

Diplomates. — Les diplomates ont une écriture à forme anguineuse, de reptile, tantôt formée de lignes brisées, tantôt de séries de courbes.


Craignant que le paquet que je vous envoie de Vienne trop gros pour être transporté facilement dans vos malles, j'ai réduit le nombre des exempl. de la Revue à cinq de personnes qui voudraient

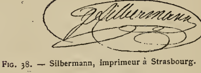


Fig. 38. — Silbermann, imprimeur à Strasbourg.

Goûts. — Nos goûts sont corrélatifs à notre esprit et à nos aptitudes.

Les personnes chez lesquelles nous avons déjà signalé la simplicité auront des goûts simples ; les affectés présenteront les caractères de la prétention, etc.

Nous avons déjà donné les moyens de reconnaître ces différentes variétés des manifestations graphiques des instincts et du caractère.

Avec un peu de pratique, l'observateur y arrivera de lui-même.

LES PASSIONS

Quest-ce que les passions? Des manifestations en

excès des forces de l'âme, qui ont presque toujours pour cause un cas pathologique.

Toutes les facultés que nous avons en bien ou en mal prennent un caractère d'intensité excessive quand l'instinct fait place à la passion. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à examiner l'autographe de Marat (fig. 29). Comme tous les passionnés, il a l'écriture fortement inclinée et avec cela massive, ce qui nous donne le signe probant d'un homme en colère permanente contre la société, malgré des qualités natives. On se rappelle en effet que Marat devint haineux, à la suite de la publication de plusieurs mémoires scientifiques, qui n'obtinrent pas le succès qu'il en attendait.

L'orgueil, d'un mécontent, fait parfois un criminel. Nous donnons ci-dessous un autographe d'un assassin connu, de Papavoine (fig. 39). Chez ce misérable, comme

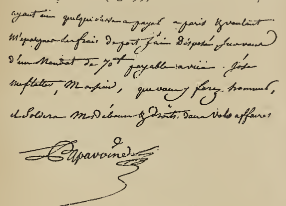


Fig. 39. — Papavoine.

chez tant d'autres, on remarquera que la passion dominante est l'égoïsme. Cette observation a déjà été faite pour Troppmann et plus récemment a été signalée dans

l'écriture de Barré et dans celle de Pranzini. A ces caractères se joignent ceux d'une vanité insupportable.

Les sentiments complexes sont toujours représentés par des signes complexes; d'un autre côté il arrive souvent que, dans la même écriture, on se trouve en présence de signes semblant se détruire et formant ce qu'on appelle le *graphisme discordant*.

SYNTHÈSE GRAPHOLOGIQUE

Nous allons indiquer quelques résultats, qui faciliteront les recherches de l'observateur, et lui permettront de déduire les autres en lui donnant le moyen pratique de les trouver.

Ecriture renflée : sensualité.
Écriture inclinée : sens affectif.
Croc rentrant : égoïsme.

Résultantes : *Jalousie amoureuse*, d'après A. de Vars.

Courbes : douceur.
Écriture grossissante : franchise.
Écriture inclinée : affectivité.
Barres molles : pas de volonté.
Pas de crochets : oubli de soi-même.

Résultantes : *Attractivité :* puissance de se faire aimer, d'après Michon.

Ecriture empâtée et fortement penchée : passion.
Généralement croc : égoïsme.
Écriture large, parfois sans marge : prodigalité.
Harpons, t barrés très haut, f en retour : entêtement.

Résultantes : *Amour du jeu*, d'après S. du Vigneaud.

Paraphe en escargot avec un endroit largement ouvert : amour du chez soi.

Résultantes : *Caractère casanier :* c'est-à-dire l'homme qui restera volontiers chez lui à condition qu'on ne l'ennuie pas, d'après Saint-Ange.

Écriture menue avec crochets rentrants : ladrerie.
Quelques mots largement espacés : prodigalité.
Grandes majuscules M en escalier : amour du faste, orgueil.

Résultantes : *Avarice* dans les choses ordinaires de la vie, mais jetant l'argent par les fenêtres dès que son orgueil est en jeu.

---

a et *o minuscules ouverts :* franchise, ouverture de cœur.
Finales gladiolées : finesse, dissimulation.

RÉSULTANTES : *Esprit nativement franc*, mais que les nécessités de la vie obligent à *dissimuler*.

Affection pour la courbe, peu d'angles: douceur, bonté.
Finales brusques, t barrés en massue: colère.

RÉSULTANTES : *Homme bon*, mais chez lequel le système nerveux très surrexité occasionne des *colères* terribles.

Écriture gladiolée : fourberie.
Ligne serpentine: diplomatie.
t barrés très fortement : entêtement.
f barrés en retour : obstination.
Finales en harpon : ténacité.
Présence du coup de sabre dans le paraphe ou ailleurs : énergie.

RÉSULTANTES : Nature armée pour la lutte et qui veut arriver *per fas et nefas*.

Les huit exemples que nous venons de donner suffisent largement pour montrer au lecteur la loi des résultantes ; à lui maintenant de chercher. Il trouvera certainement avec un peu d'habitude les corrélations qui existent entre les divers signes graphiques que nous avons déjà étudiés.

LA GRANDE DOMINANTE

Lorsqu'on examine une écriture on doit tout d'abord chercher la grande dominante.

Dans l'autographe de Charles VIII par exemple (fig. 40)

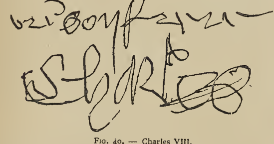


FIG. 40. — Charles VIII.

et même dans celui de Sarah Bernardt (fig. 24), la dominante par excellence c'est l'exaltation imaginative ; pen-

dant toute leur vie, le roi et l'artiste ont été sous l'influence de leur imagination et de leurs nerfs.

Mais parfois on est embarrassé par la présence de dominantes multiples. Dans l'écriture de saint François de Sales (fig. 31), nous avons deux dominantes : la distinction et la douceur.

LES SIGNES DE PONCTUATION

Nous avons laissé à dessein dans l'ombre, en les réservant pour la fin, parce qu'ils sont les moins importants, les signes graphiques de la ponctuation, les points, les virgules, etc.

Point. — Si le point est à peine visible, nous avons une volonté faible.

Si le point est pâteux, fortement appuyé : énergie.

Si le point manque sur les *i :* manque d'ordre.

S'il manque à la fin des mots : imprudence.

S'il est allongé et prend une forme bizarre : originalité.

Si enfin l'écriture présente souvent les points suspensifs : esprit romanesque ou tout au moins imaginatif, suivant l'intensité et la fréquence de ce signe.

Point d'exclamation. — S'il est très haut : enthousiasme, joint à de la noblesse ; s'il est incliné : passion ; s'il est en massue : énergie.

Point d'interrogation. — Il faut étudier avec soin. lorsqu'on le rencontre, le point d'interrogation qui donne de singuliers aperçus sur la nature de l'écrivain.

Aux natures bizarres, les points d'interrogation à forme invraisemblable ; aux natures calmes, au contraire, le point d'interrogation sobre et franc.

Virgule. — Ce que nous avons dit pour le point simple et pour le point d'exclamation s'applique également à la virgule.

Si la virgule est simple : simplicité ; si elle est au con-

traire de forme bizarre : orgueil, bizarrerie. Dans ce genre, nous avons connu quelqu'un qui faisait ses virgules au rebours : c'était un original dans le mauvais sens du mot, vantard, orgueilleux et même méchant.

CONSEILS GRAPHOLOGIQUES

Ainsi que nous le disions au début, l'écriture qu'on a sous les yeux réfléchit l'état de l'âme de l'écrivain au moment même où il écrit. Voilà pourquoi on ne doit jamais affirmer les signes probants d'un caractère sans ajouter « si l'écriture que j'ai sous les yeux est sincère et a été écrite normalement » ; voilà pourquoi aussi, pour un portrait sérieux, on doit demander au moins trois pages, écrites dans des moments différents.

On analyse séparément chaque page, en essayant d'oublier qu'elles sont de la même main et on représente chaque caractère par un chiffre donnant le degré d'intensité du signe.

Prenons, par exemple, trois pages d'un individu quelconque, dont deux écrites dans un moment de colère. Ces dernières présenteront les signes graphiques de cet état, tandis que la première page ne les renfermera pas. Elles auront, toutes trois, les courbes de la bonté, bien que ce signe soit atténué dans les deux premières pages : si nous donnons comme valeur maximum du signe le chiffre 5 et si nous représentons les pages par A, B, C, nous aurons : colère, A = 5 ; B = 4 ; C = 0. Colère = 9. Douceur, A = 2 ; B = 3 ; C = 5. Douceur = 10. C'est donc la douceur qui domine.

Le mieux, lorsqu'on a pris l'habitude de ce procédé, est de ne pas se fixer de chiffre maximum d'avance et de donner à chaque signe caractéristique le coefficient que l'on croit devoir employer.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il soit nécessaire de con-

naître une langue pour en analyser l'écriture : comme le graphologue doit arriver à faire son travail sans lire, il n'a pas à se préoccuper si c'est en français ou en turc que l'autographe est écrit, et j'emploie le mot *turc* à dessein ; en effet, comme les règles que nous venons de poser sont fixes, elles s'appliquent à toutes les langues et on a pu analyser l'écriture d'un Pharaon quelconque, mort depuis trois mille ans et dont on a trouvé le papyrus dans une nécropole égyptienne.

Nous devons pourtant faire une réserve pour les écritures sémitiques comme l'arabe ou l'hébreu, car elles sont tracées de droite à gauche. On doit tenir compte de cette particularité, car on penche généralement dans le sens où va la main, par conséquent le signe de la sensibilité se trouvera dans l'inclinaison, c'est-à-dire à gauche, contrairement à celle des langues latines.

GRAPHOLOGIE ET CHIROMANCIE

Une école graphologique veut faire de la graphologie un complément de la chiromancie.

Avec un peu d'habitude, on peut arriver par l'étude de la graphologie à dire à peu près la forme de la main de l'écrivain. Ainsi, généralement, les écritures longues appartiennent à des personnes aux mains grandes sèches ; les écritures rondes, aux mains courtes et grasses ; mais là semblent s'arrêter les relations des deux sciences.

C'est la même école qui enseigne que l'écriture est soumise aux influences astrales.

Il est certain que toutes les sciences occultes dérivent des mêmes lois et qu'elles ont entre elles des points communs qui doivent être consultés si l'on veut se faire une idée exacte du sujet. Il est indéniable que si, aux déterminations de la graphologie, vous pouvez joindre des signes identiques tirés de la physiognomonie, de la

chiromancie et de la phrénologie vous arriverez à une conclusion tellement proche de la vérité que, dans la plupart des cas, votre jugement sera pour vous-même un sujet d'étonnement.

Voici le résumé de la doctrine graphologique, mais toutes les découvertes ne sont pas faites : c'est à vous, lecteur, si la chose vous intéresse, de travailler à découvrir de nouvelles résultantes; il suffit pour cela d'un peu de patience et d'étude. Cherchez et vous trouverez.

CHAPITRE II

LA CHIROMANCIE

BASES DE LA CHIROMANCIE

Comme pour toutes les autres sciences divinatoires, nous retrouvons, dans l'histoire de la chiromancie, des charlatans ou des ignorants qui en avaient altéré les principes. Lavater la considérait même avec mépris.

Cependant, ainsi que nous le verrons, cette science s'accorde parfaitement avec la phrénologie et avec la physiognomonie. Nous pouvons même dire que l'on peut tirer des inductions à peu près certaines de cette étude, surtout lorsqu'elle corrobore ses découvertes par l'étude de la physiognomonie, de la phrénologie et de la graphologie. En effet, l'aspect de la main diffère autant suivant les individus que la forme et l'apparence du visage.

Tout dans la main, à son état naturel en dehors des déformations accidentelles ou des mutilations, doit être

étudié. Son volume, sa conformation, ses os, ses muscles, son sang et sa peau fournissent leur apport dans les déductions définitives.

Il y a, cela est évident, quelque chose de caractéristique dans chacun de nous ; sans quoi, moulés tous dans le même modèle, nous ne serions en rien différents de notre voisin. Ces différences apparentes tiennent à notre tempérament, à notre existence, aux mille divergences de nos occupations et permettent de déterminer à quel genre d'individu nous avons affaire.

Les traits du visage peuvent se composer. Un fourbe, un sot peuvent vous dissimuler leurs défauts ou leurs vices. Mais rien ne peut changer les muscles de la main, ni sa forme, ni ses contours, ni ses proportions. La main a dans chaque mouvement une expression propre qui accorde ou refuse ; elle suit, en un mot, l'impulsion que lui donne le reste du corps.

Qu'y a-t-il d'étonnant, dès lors, à ce qu'un homme habile et expérimenté puisse de ce tableau vivant où chacune de nos passions a son trait propre, tirer des déductions précises qui lui permettent d'apprécier à sa juste valeur la personne qui lui présente la main et d'arriver à savoir, par un simple raisonnement, ce qu'elle a le plus de chances de devenir?

De même que les Orientaux avaient cru voir dans les sutures du crâne, les traits d'une écriture mystérieuse, de même, les rêveurs du moyen âge furent amenés à trouver dans les lignes de la main une écriture semblable.

C'était un point de départ erroné et ce sont les Bohémiens, venus du fond de l'Asie, qui, au XV[e] siècle, apportèrent les véritables données de la chiromancie.

Dès l'abord, des esprits sérieux s'y adonnèrent et les traités ne tardèrent pas à abonder sur la matière.

TOPOGRAPHIE DE LA MAIN

Etudions d'abord la conformation de la main : Qu'y voyons-nous de suite ? deux parties principales, une partie ferme et massive, la paume, une partie divisée et mobile, les doigts. Ceux-ci sont au nombre de cinq :

Le pouce, en latin *pollex*, qui signifie puissant; de là le mot poltron, c'est-à-dire pouce coupé *pollice trunco.*

L'index qui indique et par extension qui permet, qui ordonne.

Le médius ou doigt du milieu.

L'annulaire, qui porte l'anneau.

L'auriculaire, qui servait dans l'antiquité à curer l'oreille *(auricula).*

Nous croyons devoir signaler ici, pour satisfaire la curiosité, les noms latins donnés aux différentes parties de la main (fig. 41) et les interprétations astrologiques généralement adoptées (fig. 42) :

Les chiromanciens ont conservé à chaque doigt les dénominations planétaires de l'astronomie antique, en adoptant la signification des influences que représentent les noms de ces planètes.

Nous ne leur accordons d'ailleurs pas une importance qu'elles n'ont pas. On peut voir, que parfois il y a contradiction évidente entre les diverses influences.

L'indicateur ou index, le doigt du commandement, est dominé par Jupiter (en alchimie cuivre), qui préside au printemps : honneur, richesse, caractère agréable, paisible et tempéré, dont la ligne traverse la main.

Le médius est dominé par Saturne (plomb), qui préside à l'hiver : sagesse, prudence ou froideur, morosité, infortune.

L'annulaire est dominé par le soleil, ou Apollon (or),

qui préside à l'été : gloire, espérance, gain, héritage ou honte, misère, etc.

L'auriculaire est dominé par Mercure (vif argent), science, industrie, adresse, agilité ou mobilité, inconstance, ruse, dettes.

De gauche à droite, la protubérance qui est la ra-

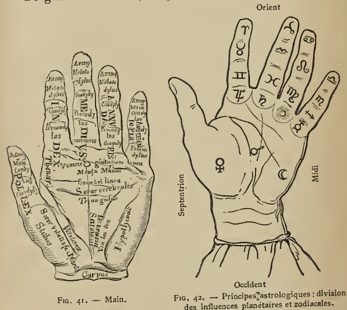


Fig. 41. — Main.

Fig. 42. — Principes astrologiques : division des influences planétaires et zodiacales.

cine du pouce, le *thénar*, devint le mont de Vénus (étain) : bienveillance, beauté, grâce, amitié ou les contraires.

La partie charnue de la main appelée *hypothénar*, qui sert à la percussion prit le nom de (fer) : courage, dévouement, impétuosité, mariages ou cruauté, violence.

A droite, les anciens reconnurent la Lune (argent), esprit, imagination, songes heureux, larmes, mélancolie, caprices.

Il existe quelques protubérances à la racine des doigts; elles ont pris le nom de *monts* et portent les mêmes désignations que ces derniers auxquels ils correspondent: mont de Jupiter, mont de Saturne, mont d'Apollon, mont de Mercure.

Telle est la topographie de la main, nous devons ajouter qu'un certain nombre de chiromanciens regardent le pouce comme le doigt de Mars : la force physique et la lutte.

LES LIGNES DE LA MAIN

Les anciens chiromanciens distinguaient plusieurs lignes principales (fig. 43 et 44).

La ligne de cœur, ligne oblique qui va du mont de Mercure à celui de Jupiter.

La ligne de tête, qui va du mont de Mars au bas du mont de Jupiter.

La ligne de vie qui contourne le mont de Vénus.

La ligne du foie ou de la santé qui, du mont de Mercure, descend entre la ligne de vie et le mont de la Lune.

La ligne de fatalité, qui descend de Saturne en traversant toute la paume de la main.

Le bracelet comprend les lignes qui se trouvent à la naissance du poignet, ces lignes portent aussi le nom de *rascette* ou *restreinte*.

L'anneau de Vénus, qui s'étend en demi-cercle au-dessous de Saturne et d'Apollon.

Nous allons donner, toujours d'après les anciens chiromanciens, l'explication des lignes marquées sur les figures 41 à 44 qu'il est bon de connaître; cependant, on pourra se rendre compte, par la suite de cette étude,

du peu de confiance qu'on doit leur accorder : il nous a paru nécessaire de la signaler, afin que notre étude fût aussi complète que possible.

B et C, deux lignes céphaliques correspondant au cerveau de l'homme et au monde intellectuel.

A et G, les deux lignes cardiaques, D, la ligne hépa-

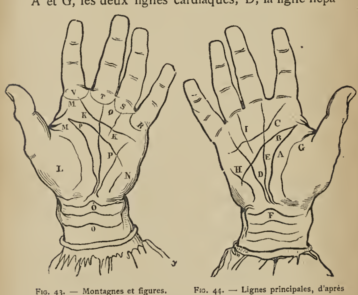


Fig. 43. — Montagnes et figures.

Fig. 44. — Lignes principales, d'après les anciens chiromanciens.

tique, correspondant au cœur, au foie et au monde céleste.

F et N, les lignes de la restreinte et de la percussion correspondant aux éléments matériels et au monde élémentaire.

A. Première ligne de vie ou du cœur, dite cardiaque ; elle enclôt le stéthos et le sépare de la plaine de Mars : c'est la ligne de la fortune, combinée avec la restreinte

(F) et la percussion (N), elle indiquait la durée de l'existence.

B. Ligne céphalique ou de la tête, dite moyenne naturelle, qui commence sous la bossette de l'indicateur, immédiatement au-dessus de la cardiaque (A), et finit à l'hypothénar; elle signifiait bon sens, jugement, éloquence, franchise, libéralité.

C. Autre ligne céphalique ou de tête, dite mensale; elle signifiait imagination, esprit mémoire.

Ces trois premières lignes forment ce que l'on appelle, en langage vulgaire, l'M ; mais cette dénomination n'était pas consacrée par la chiromancie.

D. Ligne du foie ou de l'estomac, dite hépatique, qui s'élève de la restreinte (F) et se dirige le long de l'hypothénar vers le mont mercurial; elle signifiait résignation, douceur, mélancolie, maladies chroniques.

E. Ligne de la bonne et mauvaise fortune, dite saturnienne.

F. Lignes de la restreinte, du carpe ou de la rascette, qui indiquaient avec la cardiaque (A) et la percussion (N) la durée de la vie, l'année de la mort.

G. Sœur de la ligne de vie, dite martienne : courage, persévérance, confiance, droiture.

H. Ligne du luxe en bonheur ou en malheur, dite voie lactée. Elle serpente sur le mont de la Lune.

I. Ligne de la richesse ou de la pauvreté, dite scolaire.

K. Stéthos, montagne du pouce : entraînement, plaisirs du bal, délire, enthousiasme, amis fidèles.

M. Thénar, espace entre le pouce et l'index : dangers du feu, douleurs et blessures de tête.

N. La percussion de la main et l'hypothénar : naufrages, suffocations, bizarreries, contradictions, poésie élégiaque.

O. Lignes de trente, de vingt ou de dix années : différence de destinée aux différents âges.

P. Le triangle dans la plaine de Mars : régularité ou irrégularités de la pensée, exploits, duels, assassinats, vols.

Q. Le quadrangle, entre la saturnienne et la ligne solaire, fermeté, magnanimité, mathématiques, égoïsme.

R. Montagnette ou tubercule de Mercure : érudition, idées générales, esprit actif, ingénieux, etc.

S. Colline du soleil : gloire, opulence, travaux industriels, gain, héritages.

T. Mont de Saturne : liberté ou esclavage, santé forte, ou débile, méditations, deuil, grandes joies, grandes tristesses[1].

V. Mont de Jupiter, bonheur domestique, honneurs, dignités.

LES SIGNES

Avant de passer à l'étude particulière de chacune des lignes de la main, il est nécessaire de faire quelques remarques générales.

Nous poserons d'abord, comme premier principe, qu'une ligne nette et bien colorée est heureuse, tandis qu'une ligne pâle et large indique le défaut opposé à la qualité représentée par la ligne.

Les signes particuliers qui viennent modifier une ligne dans son caractère propre sont les suivantes :

Les rameaux (fig. 45) qui vont en montant à l'extrémité d'une ligne ont un sens favorable, ils viennent ajouter aux bonnes qualités qu'elle indique.

1 Ces contradictions s'expliquent en tenant compte que la fatalité, le destin indiqué par Saturne, se trouve modifiée ou en bien ou en mal par l'ensemble des autres lignes.

Les points blancs ont une interprétation plus favorable que les points rouges.

Les ronds (fig. 46) placés sur un mont sont d'un heureux présage, ils sont mauvais au contraire, lorsqu'ils se trouvent dans une ligne.

La chaîne (fig. 47) est signe d'obstacles, de combats.

L'île (fig. 48) est toujours défavorable. Dans la ligne de tête, elle indique même meurtre, assassinat; dans la ligne de foie, maladie, vol, banqueroute.

La croix (fig. 49) a des significations différentes suivant ses positions :

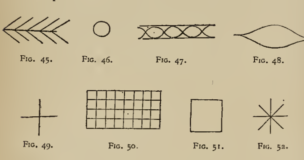


Fig. 45. Fig. 46. Fig. 47. Fig. 48.

Fig. 49. Fig. 50. Fig. 51. Fig. 52.

Sur le mont de Mercure : inclination au vol,

Sur le mont d'Apollon : obstacle aux succès dans les arts.

Sur le mont de Saturne : mysticisme, dévotion exagérée.

Sur le mont de Jupiter : mariage d'amour, union heureuse.

Dans la plaine de Mars : danger causé par querelles.

Entre Vénus et la Lune : événement inopiné et important.

Sur le mont de la Lune, disposition au mensonge.

Sur le mont de Vénus : amour unique et heureux, surtout si la croix est répétée sur le mont de Jupiter.

La grille (fig. 50) est un obstacle ; placée sur les monts de Jupiter, de Saturne, d'Apollon, de Mercure, elle indique tour à tour misère, vanité, malheur, impuissance, fourberie ; sur celui de Mars, mort violente ; sur celui de Vénus, amours obscènes ; sur celui de la Lune, hypocondrie, tristesses, terreurs paniques.

Le carré (fig. 51) dans la paume indique justesse de l'esprit ; près de Mars, sangfroid ; près du mont de Vénus, prison ou couvent.

L'étoile (fig. 52) sur le mont de Jupiter indique bonheur ; sur celui de Saturne, au contraire, fatalité malheureuse ; sur Saturne même, assassinat ou mort violente par assassinat.

Sur le mont d'Apollon, succès dans les arts, mais succès plutôt dus au hasard qu'au mérite, avec d'autres lignes, richesse ; sur le mont de Mercure, ce signe est défavorable ; sur le mont de Mars, mort violente ; sur celui de Vénus, infortune causée par l'amour ; sur celui de la Lune, dissimulation perfide.

Les barres, placées sur les lignes enlèvent toute certitude, pour les résultats qu'elles peuvent donner ; elles sont en général défavorables, elles peuvent, néanmoins, annuler une ligne malheureuse sur les monts ; elles signifient obstacle, et augmentent les défauts.

Le croissant sur la Lune signifie influence funeste exercée par les femmes.

LIGNE DU CŒUR

Cette ligne (fig. 53) part de Jupiter, pour aller au mont de Mercure et se termine généralement par des rameaux à ses deux extrémités. Pour être favorable, elle ne devra pas trop se rapprocher de la ligne de tête et il lui faudra atteindre une longueur normale.

Lorsqu'elle enlace d'une sorte d'épi la base de Jupiter, elle indique aptitude aux sciences occultes : on donne à cette particularité le nom « d'anneau de Salomon ».

Des points rouges dans cette ligne indiquent des blessures. Des points blancs et des petites lignes qui la traversent, signifient bonnes fortunes, amourettes[1].



Fig. 53. — Ligne de cœur.

Lorsqu'elle commence sous Saturne, sans le moindre rameau, brusquement, elle indique vie courte, danger de mort violente; les rameaux à l'extrémité, dirigés vers Saturne, tempèrent un peu ce triste pronostic, mais ne lui en laissent pas mois son caractère néfaste.

[1] On conçoit combien il est difficile de donner, pour une science ou l'intuition et l'interprétation personnelle jouent le plus grand rôle, des règles fixes et absolues. Aussi, ne pouvons-nous indiquer les significations ci-après que comme des généralités.

Il y a encore signe de mort violente, lorsque la ligne du cœur rejoint la ligne de tête entre le pouce et Jupiter, ou sous Saturne même; on peut avoir une presque certitude de cet événement, lorsque ces signes sont répétés dans les deux mains. Le danger est cependant écarté, s'il n'existe pas d'étoiles sur Saturne et sur le mont de Mars et s'il n'y a pas de croix dans la plaine de Mars.

Les lignes de moindre importance qui viennent couper la ligne de cœur indiquent des affections brisées, de cruelles déceptions.

La ligne de cœur sans rameau, c'est sécheresse du cœur; l'absence de ligne, manque de cœur. Si la ligne est brisée; elle indique inconstance dans les affections; si la coupure est sous Saturne, la cause de l'inconstance est fatale; entre Saturne et Apollon, la cause est la sottise; entre Apollon et Mercure, sottise et avarice.

LA LIGNE DE TÊTE

Elle traverse toute la plaine de Mars et finit au mont du même nom (fig. 54).

Si elle est forte et bien prononcée, elle indique énergie et santé mentale; les monts vers lesquels elle tend lui donnent ses propriétés principales et quand des rameaux la terminent, on ne peut rien demander de mieux.

Si elle est large et incolore, elle indique faiblesse et manque de circonspection, indécision; si elle est courte, étroitesse dans les conceptions.

La ligne de tête brisée sous le mont de Saturne, indique: échafaud, pour les mains signalées par d'autres indices comme criminelles, et blessure à la tête, dans les mains honnêtes. Les points rouges qui y sont placés, sont autant de blessures; les ronds, autant de meurtres.

Il est mauvais qu'elle se rapproche de la ligne de cœur,

car la tête subit alors l'influence du cœur et contrarie la liberté.

Si elle est commune à Saturne et finit sous le mont de Mars, c'est jugement sujet à l'erreur, infortunes et luttes.



Fig. 54. — Ligne de tête.

Il est de mauvais présage qu'elle se termine à Saturne, si elle vient finir entre Saturne et Apollon, c'est apoplexie. Elle indique une personne sujette à l'erreur et aux illusions et même capable de mentir lorsqu'elle se bifurque à la fin et qu'une des deux lignes descend vers le mont de la Lune. Si elle ne rejoint pas, à son extrémité, la ligne de vie, elle annonce un esprit léger, fantasque, coléreux.

Une double ligne de tête est un heureux présage, elle est le plus souvent signe d'héritage. Les points blancs

qui y sont semés annoncent des découvertes scientifiques.

LA LIGNE DE VIE

La ligne de vie contourne le pouce (fig. 55).

Lorsqu'elle l'entoure entièrement, qu'elle est longue et colorée, elle dénote une vie longue et sans maladies



Fig. 55. — Ligne de vie.

graves, et indique un bon tempérament, en même temps qu'un bon caractère ; pâle et large, elle indique : mauvaise santé, humeur chagrine ; courte : brièveté de la vie : large et rouge : caractère violent, brutal ; livide, elle annonce un fou furieux.

Lorsqu'elle descend du mont de Jupiter, au lieu de prendre naissance entre celui-ci et le mont de Vénus,

elle indique un caractère ambitieux, que les succès favoriseront.

Si elle se réunit à la ligne de tête et à la ligne de cœur, c'est infortune et mort violente.

Si elle se termine en se joignant à la ligne de tête, elle indique une vie éclairée par l'intelligence ; séparée, c'est un signe de sottise ou de manque de franchise. Quand l'espace qui sépare ces deux lignes est ridé, c'est signe d'opiniâtreté ; si les lignes sont d'un rouge foncé, cruauté, cupidité ; si l'on y rencontre de petites lignes, c'est signe de sottise et d'envie.

Si la ligne est faible dans une main et rompue dans l'autre, maladie grave passée.

Si la partie inférieure de la ligne se recourbe vers le mont de Vénus, c'est mort prochaine et inévitable ; si elle se recourbe vers le centre de la main, chance de salut.

La ligne de vie rompue dans les deux mains : présage de mort ; un creux au milieu, suivi de plusieurs points, présage de mort subite.

Il existe dans certaines mains une ligne qui descend du mont de Mars et qui vient doubler la ligne de la vie, cette ligne est un soutien et par suite est très favorable.

LA LIGNE DE LA FATALITÉ, DU DESTIN OU DE SATURNE

Lorsqu'elle part du bracelet, qu'elle traverse sans rupture toute la paume de la main pour se terminer à la naissance de Saturne, c'est heureuse destinée. Lorsque cette ligne part de la Lune, s'arrête à la ligne de cœur, qui monte elle-même jusqu'à Jupiter, c'est le présage d'une faveur, d'un héritage ou d'un mariage riche, dû à l'inclination. Le présage est analogue, lorsqu'elle va directement de la Lune à Saturne, ce peut être une fortune due à la faveur. Si la saturnienne droite et pure en haut

se termine par une vis en bas, c'est signe d'un grand malheur, suivi de fortune.

La ligne est de mauvais présage, lorsqu'elle descend plus bas que la rascette, ou lorsqu'elle dépasse le mont,



Fig. 56. — Ligne de la fatalité.

dans ce cas, si elle vient à y rencontrer une étoile, c'est signe de mort violente, meurtre, échafaud. Montant jusqu'à la ligne de cœur et s'arrêtant brusquement, elle annonce un bonheur brisé par une affection. La saturnienne brisée annonce une existence aventureuse et semée d'obstacles.

Une ligne double est de mauvais présage.

Si la ligne manque, c'est le signe d'une vie végétative et d'une existence insignifiante.

LA LIGNE DE FOIE OU DE SANTÉ

Elle part du bas du mont de Vénus et se dirige vers Mercure (fig. 57).

Droite, longue, bien colorée, elle est l'indice d'un esprit sain dans un corps bien constitué, elle annonce la



Fig. 57. — Ligne de foie ou de santé.

probité et la réussite. Tortueuse, mal dessinée, c'est une mauvaise santé et une probité douteuse.

Si elle est épaisse et brisée, c'est une maladie dans la vieillesse. Lorsqu'elle est coupée en croix par une autre ligne, il y a présage de maladie prochaine ; fréquemment brisée, elle indique maladies d'estomac; brisée et rouge, maladies bilieuses.

Une ligne de santé double est toujours un indice de passions vives et de bonheur.

L'ANNEAU DE VÉNUS

Cet anneau entoure Saturne et Apollon d'un demi-cercle. Il indique l'amour effréné.

Si l'anneau est brisé en plusieurs tronçons : amours dépravées ; mais il perd ses funestes tendances, s'il s'ouvre jusqu'au mont de Mercure; s'il y est fermé, il indique un esprit fermé à l'activité intellectuelle, au travail, à la science, l'âme sera domptée par une passion funeste, qui, pour être assouvie, ne reculerait pas devant le crime. Dans une main bien douce, l'anneau de Vénus n'ajoute à des inclinations et à des aptitudes heureuses, qu'une énergie de plus, celle de la passion.

LE BRACELET, RASCETTE OU RESTREINTE

On appelle ainsi les lignes qui entourent le poignet (fig. 58) à l'intérieur de la main.

Chaque ligne indique environ trente années d'existence, mais il faut pour cela qu'elles soient bien marquées ; si elles sont au contraire formées de chaînes, c'est une longue carrière semée d'obstacles.

Une croix ou une étoile dans la rascette présage une vie laborieuse, heureusement adoucie vers la fin par un héritage, une faveur inattendue.

Une ligne partant du bracelet et gagnant le mont d'Apollon à travers la plaine de Mars annonce honneurs et richesses.

Lorsque les lignes de la rascette vont finir sur le mont de la Lune, elles sont le présage de voyages nombreux; une ligne se dirigeant vers Jupiter fournit la même explication.

Trois belles lignes composent ce que l'on appelle en chiromancie : le *triple bracelet magique* ou *bracelet royal*, c'est un signe des plus heureux.

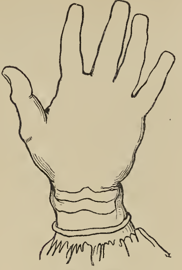


Fig. 58. — Le bracelet, rascette ou restreinte.

LES AUTRES LIGNES

Les lignes tracées sur le mont de Mercure dans la direction du doigt indiquent, chez les femmes, le nombre des garçons, si elles sont longues, droites et bien marquées; le nombre des filles, si elles sont tortueuses; si elles sont minces et courtes, les enfants doivent mourir en bas âge.

Dans le même espace, mais dans un sens horizontal, la ligne ou les lignes qui s'y trouvent annoncent le nombre d'unions légitimes ou de liaisons sérieuses et ceci chez les deux sexes.

Les lignes qui sont tracées horizontalement sur le mont de la Lune annoncent les voyages par eau.

Une ligne bien tracée allant de la ligne de tête à Mercure est la marque d'un succès dans les sciences ou d'un gain dans le commerce.

LA MAIN

On distingue dans les mains quatre genres : la *main molle*, la *main dure*, la *main mixte* et la *main élémentaire*.

De deux mains de même forme, de même volume, de même épaisseur, l'une peut être molle, l'autre dure. La première indiquera une grande tendance à la paresse, la seconde, une aptitude au travail.

Celui qui, avec des doigts pointus, a la main molle aimera la rêverie, le merveilleux; avec des doigts carrés, il sera paresseux d'esprit, lent d'intelligence; avec des doigts spatulés, il recherchera les plaisirs qui coûtent peu de fatigue.

Un homme à la main dure carrée aime le sport, les exercices violents.

Si les doigts sont lisses et la main paresseuse, nous aurons affaire à un critique railleur ; si les doigts sont carrés et le mont de Mars très prononcé, nous aurons la marque d'un caractère de détermination et d'énergie.

La main mixte est une main dont les lignes indécises semblent appartenir à deux types différents (d'Arpentigny). Elle n'a que des significations relatives et d'un d'un sens modéré.

D'Arpentigny définit ainsi la main élémentaire :

« Doigts gros et dénués de souplesse. Pouce tronqué et souvent retroussé, paume d'une ampleur, d'une épaisseur et d'une dureté excessives. » Cette main offre les signes d'un manque absolu de culture intellectuelle ; la forme des doigts peut néanmoins indiquer les facultés

endormies et pour ainsi dire latentes, qu'un travail continu pourrait développer. Cette main est celle de la plupart des paysans, des gens auxquels l'instinct pourrait presque suffire et qui se livrent à des travaux grossiers.

LES DOIGTS

On peut classer les doigts en deux genres : les *doigts lisses* et les *doigts noueux ;* ces deux genres se subdivisent en *doigts longs, courts, pointus, carrés, spatulés, élémentaires*.

Les doigts présentent deux sortes de nœuds : le nœud qui se trouve entre la phalange onglée et la suivante est le nœud de l'ordre dans les idées ou nœud philosophique ; celui qui est placé entre la phalange du milieu et la troisième indique l'ordre matériel.

La signification des nœuds diffère suivant leur position, suivant que la phalange onglée est longue, pointue, courte, carrée, spatulée ou arrondie.

Les phalanges elles-mêmes, en dehors des nœuds, ont leur signification particulière.

La phalange onglée représente : l'idéalisme, l'inspiration, le monde intellectuel.

La phalange médiane représente : la raison, le monde moral.

La phalange qui touche à la main et qui est la plus épaisse, représente la matière.

Nous voyons conséquemment que le nœud d'ordre matériel est entre le monde moral et le matériel, tandis que le nœud philosophique est entre le monde moral et le monde intellectuel.

Le premier nœud est l'ordre dans les calculs, les affaires, en un mot, dans tout ce qui contribue à la fortune et aux jouissances.

Le second, au contraire, est signe de doute, d'indépendance morale, de libre examen.

« Vous éprouverez, dit d'Arpentigny, le besoin de vous rendre compte de vos sensations. Le secret de votre être vous occupe ainsi que celui de l'origine des choses. Vos croyances, vos idées, vos opinions, vous ne les avez pas adoptées sur la foi d'autrui, mais seulement après les avoir examinées à fond et sous toutes leurs faces. La raison vous semble un guide plus sûr que l'instinct, que la foi, même que l'amour. » et plus loin :



Fig. 59. Doigt pointu.

Fig. 60 Doigt carré.

Fig. 61. Doigt spatulé.

« Les doigts sans nœuds portent en eux le germe des arts; si positif que soit le but vers lequel leur intérêt les pousse, ils procèderont toujours par l'inspiration plutôt que par le raisonnement, par la fantaisie et le sentiment, plutôt que par la connaissance. »

Les doigts pointus ont la signification de la phalange onglée : invention, poésie, religion (fig. 59).

Les doigts carrés ont celle de la phalange médiane : raison, ordre, régularité, convenance (fig. 60).

Les doigts spatulés ou évasés signifient : activité, résolution, positivisme, intérêts matériels, amour du confort, activité violente (fig. 61).

Les doigts mixtes ont une signification toute indiquée par leur dénomination même.

Les doigts élémentaires ou obtus n'ont pas de signification métaphysique.

Il sera facile désormais de trouver l'explication des nœuds, lorsqu'on les rencontrera sur tels ou tels doigts.

Le nœud philosophique avec le doigt pointu signifiera : inspiration contenue par la réflexion, spontanéité amoindrie ; l'idéalisme ne sera pas porté jusqu'au mysticisme, la piété ne sera pas du fanatisme ni l'inspiration de l'exaltation dangereuse.

Dans le doigt carré, la présence du nœud philosophique sera, au contraire, une aggravation, une force de plus ; par lui, la raison sera froide, intransigeante.

Dans le doigt spatulé, il fera d'un penseur un puritain et d'un homme actif un audacieux.

Le nœud d'ordre matériel, s'ajoutant au premier, compromet l'équilibre de la matière. Avec le premier, nous pouvons avoir des artistes ; avec le second, nous n'aurons que des artisans.

Le doigt carré, qui, avec le nœud philosophique, aurait pu être celui d'un inventeur, ne sera plus que celui d'un homme capable de réaliser les conceptions d'autrui.

LE POUCE

Le pouce est de tous les doigts celui qui caractérise le mieux un homme.

Aussi voyons-nous le nouveau-né garder le pouce sous les autres doigts, tant que la volonté ne s'est pas éveillée chez lui avec l'intelligence. Le mourant rentre son pouce sous les doigts. L'idiot naît parfois sans pouces.

Dans le pouce, la phalange onglée représente la volonté ; la seconde, la logique ; la base, la sensualité.

Plus la première phalange sera forte, plus l'homme qui possèdera un tel doigt aura de puissance, de volonté, de confiance en lui et d'énergique persévérance.

Trop longue, elle devient l'exagération de la volonté, c'est le despotisme, l'esprit de domination.

Trop courte, elle signifie : insouciance, faiblesse morale, absence d'énergie.

La seconde phalange longue et forte, c'est la raison puissante; courte, c'est le raisonnement facile à l'erreur et à l'illusion.

La base du pouce est le siège des appétits sensuels; si les deux premières phalanges sont petites, l'homme cède à tous les instincts matériels.

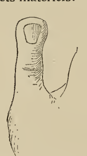


Fig. 62. — Pouce en bille.

Danton, Galilée, Descartes, Newton, Leibnitz..., avaient de très grands pouces ; Voltaire avait des pouces énormes; Louis XVI avait la première phalange petite.

Le *pouce en bille* (fig. 62) annonce une volonté aveugle, une opiniâtreté violente, une humeur sauvage et sujette à la colère ; si, en outre, la base est forte, l'homme qui possède un tel pouce est capable de devenir un meurtrier.

LES ONGLES

Ils pourraient être considérés comme les yeux de la main.

Grands, solides et colorés, ils annoncent un tempérament riche, la force, la santé et promettent une longue existence.

Les propriétés contraires ont l'indice de la faiblesse physique et d'une santé altérée.

Courts et couverts de chair, ils indiquent un tempérament batailleur, un esprit moqueur et contradictoire.

L'ÉCHELLE CHIROMANTIQUE

Lorsqu'on fait une prédiction ou mieux, lorsqu'on a lu un événement quelconque dans la main d'un sujet, il peut être intéressant, pour compléter son œuvre, de déterminer approximativement la date de cet événement.

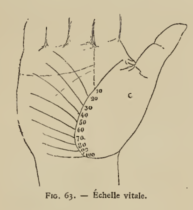


Fig. 63. — Échelle vitale.

Ceci ne peut se faire qu'à l'aide d'une échelle vitale (fig. 63).

Voici les procédés employés :

Les cabalistes partageaient la ligne de vie en dix degrés de chacun dix années. Le premier degré, pour eux, partait de Jupiter ; il se trouvait occuper un assez grand espace, limité par une ligne tirée de Saturne à la ligne de vie. Jusqu'à soixante ans, les autres degrés sont de même valeur, mais ensuite, ils se rétrécissent de plus en plus.

Certains chiromanciens ont partagé cette ligne en sept degrés seulement.

D'autres préconisent la méthode suivante: On évalue, sur la ligne de vie et sur la rascette, l'âge approximatif où le consultant doit cesser de vivre et on partage cette ligne en parties sensiblement proportionnelles en faisant les distances de moins en moins larges à mesure qu'on marche vers un âge plus avancé. La pratique fournira, à ce sujet, des données suffisantes.

QUELQUES TYPES CHIROMANTIQUES

L'*ambition* noble sera caractérisée par une main ni trop molle, ni trop dure et de grandeur moyenne. La phalange onglée du pouce sera longue. L'index aura le nœud philosophique.

Le mont de Jupiter sera dominant sans excès.

La ligne de tête sera longue, pure, colorée avec des rameaux. Elle ne devra pas rejoindre la ligne de cœur.

L'*avarice :* main dure, doigts carrés ou pointus, mais longs, noueux et inclinés vers le pouce.

Le mont de Mercure sera fort ; ceux de Vénus et de la Lune seront faibles.

La ligne de cœur sera courte et sans rameaux. La ligne de tête formera un angle en rejoignant celle du cœur.

La *luxure :* Main courte et molle, pouce court, doigts pointus et lisses.

Le mont de Vénus sera très développé et couvert de grilles. Le mont de la Lune également. Une croix sur la troisième phalange de Jupiter, une étoile sur la phalange onglée du pouce.

La ligne de cœur, pâle et large, la ligne de vie, d'un rouge foncé.

L'*amour :* main ferme, doigts lisses.

Ligne de cœur belle avec des rameaux.

Le mont de Vénus développé et rayé, pas d'anneau de Vénus, une croix sur le mont de Jupiter.

La *paresse:* main molle, étroite et grasse, doigts pointus et lisses. La première phalange du pouce est courte.

La ligne de tête est faible et courte; la ligne de vie, pâle et faible.

Presque pas de monts.

L'*envie:* main large et sèche, avec des ongles courts; la phalange onglée du pouce est longue.

La ligne de cœur est pâle et courte.

Les monts de Jupiter, d'Apollon, de la Lune sont forts et barrés.

La *colère:* main dure et courte, doigts spatulés et lisses, pouce en bille.

Le mont de Mars est plat et rayé. La plaine de Mars est rayée avec une croix.

La ligne de vie est profonde et d'un rouge foncé[1].

PROCÉDÉ DE DIVINATION CHIROMANTIQUE

Mon ami Papus[2] a découvert un procédé de divination chiromantique, basé sur les préceptes de la science occulte.

Il considère d'abord que, de chaque côté du *medius*, se trouvent deux doigts plus petits, puis deux autres plus petits encore. Procédant par analogie, il compare ce *medius* au support d'une balance dont les doigts seraient

[1] Papus, *Traité méthodique de science occulte*, Paris, 1891.

[2] Toutes les indications qui précèdent ne doivent être prises que comme des données *générales*, qui se modifient à l'infini suivant les sujets; la pratique seule, basée sur la déduction, donnera des résultats appréciables. L'intuition est aussi un guide auquel on doit s'abandonner. Disons enfin que la chiromancie ne doit pas être consultée à un point de vue absolu, mais peut seulement fournir des indices curieux, des éléments généraux sur un individu considéré.

les plateaux et il raisonne ainsi : Au milieu, ce qui domine tout, c'est le destin inéluctable, la Fatalité, *Saturne*. A droite de la fatalité, le rêve, l'idéal, la théorie représentés par deux doigts : *Apollon* ou l'art, *Mercure* ou la science. A gauche de la fatalité, la raison, le positif, la pratique, représentés par deux doigts : *Jupiter* ou les honneurs, *Vénus* (le pouce) ou la volonté, l'Homme ou l'amour.

D'après ce qui précède, la ligne de *Mercure* sera celle des *intuitifs*, des *médiums*, des personnes *nerveuses*, sujettes aux rêves prophétiques. La ligne d'*Apollon* est celle des *artistes* et des *inventeurs*, des *riches honnêtes*. La ligne de *Jupiter* est la ligne de cœur, elle indique la *passion*, la *colère*, le *dévouement*, et l'*ambition*. Le pouce est entouré de la ligne de vie physique, c'est là que se voient les maladies matérielles. La ligne de tête ou de Mars est la ligne d'*action*. On compte donc :

Trois lignes verticales :

La saturnienne (fatalité) partant du médius : au milieu.

L'apollonienne (idéal) partant de l'annulaire : à droite.

La mercurienne (intuition) partant du petit doigt : à l'extrême droite.

Trois lignes horizontales :

La ligne de cœur (générosité) partant de l'index : à gauche (horizontalement).

La ligne de tête (volonté, activité) : au milieu de la main (horizontalement).

La ligne de vie (vie matérielle) : partant du pouce et l'entourant.

Pour la lecture des signes, suivons toujours la méthode occulte ; nous aurons deux principes opposés.

La *Fatalité* et la *Volonté*, la ligne de Saturne est en opposition avec celle de Mars. Aussi forment-elles dans la main une croix. A droite de cette croix, c'est le côté

idéal théorique, tandis qu'à gauche domine le côté pratique. La partie de la main qui s'étend au-dessus de la ligne de Mars est l'intellectuel, tandis que le bas représente le matériel.

Papus donne ensuite la règle suivante pour la lecture des âges. La saturnienne est coupée par trois lignes. La ligne de tête, dont l'intersection avec elle indique vingt ans juste, la ligne de cœur, dont l'intersection indique quarante ans juste, la ligne de Mercure ou d'Apollon dont l'intersection indique dix à douze ans. En divisant ces espaces par moitié, on a les âges intermédiaires. Papus m'a garanti l'exactitude de cette échelle pour une réussite de quatre-vingt-dix cas sur cent.

La recherche de l'âge dans les autres lignes se fait de la même façon : la ligne de tête est coupée de gauche à droite par la saturnienne, l'apollonienne et la mercurienne. Leur point d'intersection indique respectivement vingt, trente ou quarante ans, les années avant vingt ans se comptent à partir du mont de Jupiter. La ligne de cœur est également coupée par les mêmes lignes, leur intersection avec cette ligne indique quarante ans pour la saturnienne, vingt ans pour l'apollonienne et dix ans pour la mercurienne.

Cette recherche des âges est, de toutes celles que j'ai vues la plus ingénieuse et elle mérite par sa seule originalité de fixer l'attention des chercheurs.

Une dernière remarque bien curieuse : pour voir la caractéristique d'un individu, c'est-à-dire son idéal : la gloire ou l'argent. On regarde celui des doigts, index ou annulaire, qui dépasse l'autre. Si c'est l'annulaire qui dépasse l'index, l'amour de la gloire l'emporte sur l'amour de l'argent : c'est rare.

CHAPITRE III

LA PHRÉNOLOGIE

ÉTUDE DES RACES

Lorsqu'on étudie les nombreux habitants qui peuplent la terre, on est amené à remarquer certaines différences caractéristiques, qui peuvent porter principalement sur la forme du crâne, les traits du visage, les proportions du corps, le teint et les cheveux[1].

Parmi ces caractères, ceux qui servent à distinguer la forme de la tête osseuse frappent tout d'abord. Les dissemblances qu'on observe tiennent au développement relatif de la face et du crâne.

La face, au lieu de demeurer dans la direction plus ou moins verticale de la ligne qui descend du front, se projette obliquement en avant chez certains individus. Cette disposition spéciale a reçu des savants le nom de *prognathisme*.

Chez d'autres individus, les os de cette région prennent un développement considérable dans le sens de la largeur.

Ces deux premières distinctions, perpétuées par les générations successives, constituent un certain nombre de *races*, marquées chacune d'un type particulier.

En ce qui concerne le crâne, il est plus ou moins allongé, étroit ou élevé, comprimé, en forme d'œuf ou de globe.

Bien avant que Gall eût publié le résultat de ses tra-

[1] Voyez Brehm, *Les Merveilles de la nature ; les Races humaines*, par R. Verneau, avec une introduction, par A. de Quatrefages, Paris, 1891.

vaux sur la phrénologie, l'illustre Camper avait déjà conçu l'idée que l'intelligence des hommes doit être en rapport direct avec le développement du cerveau.

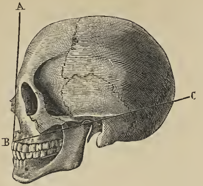


Fig. 64. — Angle facial de l'homme : A, B, ligne faciale; B, C, ligne horizontale.

A l'appui de sa théorie, il avait imaginé d'évaluer comparativement le volume de cet organe, chez les diffé-

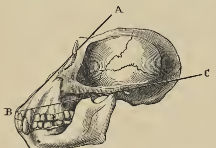


Fig. 65. — Angle facacial du chimpanzé : AB, ligne faciale; B C, ligne horizontale.

rentes races et chez un certain nombre d'animaux. Dans ce but, il mesurait l'*angle facial*, c'est-à-dire l'angle que forme la ligne du front avec une autre ligne passant

par la base du cerveau. Suivant que l'ouverture de l'angle formé par l'intersection de ces deux lignes (fig. 64 et 65) était plus ou moins grande, il en concluait que le sujet avait un plus ou moins grand développement cérébral.

Comme il peut être intéressant de déterminer cet élément, voici comment on peut y parvenir. On mène une horizontale B C, qui passe par le trou auriculaire et



Fig. 66. — Apollon du Belvédère.

par la base des narines ou mieux par le sommet des incisives supérieures ; on tire ensuite la *ligne faciale* A B, tangente, en haut, à la racine du front et, en bas, à l'extrémité des dents de la mâchoire supérieure.

Ces deux lignes se coupant au point B, l'angle A B C est l'*angle facial*. Cet angle est rarement droit ou égal à 90 degrés.

Cependant, dans la race blanche, certains types s'en rapprochent beaucoup. Dans les statues grecques, celle

de l'*Apollon du Belvédère* par exemple (fig. 66), cet angle dépasse même 90 degrés. Néanmoins, il atteint généralement 80 degrés chez les Européens, 70 degrés seulement chez les nègres et à peine 65 à 30 degrés chez les singes.

Bien que cette première évaluation du développement de l'encéphale soit très contestée et d'une valeur discutable, malgré le mérite de Camper, nous avons cru devoir le signaler en passant. Néanmoins elle peut toujours donner une indication intéressante sur la mesure du prognathisme et, sous ce rapport, elle n'est pas sans utilité comme caractéristique générale des recherches qui vont suivre, quoique n'étant pas, à proprement parler, du ressort de la phrénologie.

PRINCIPES DE LA PHRÉNOLOGIE

Cette science s'occupe surtout des rapports existant entre les fonctions dont le cerveau est l'organe et la conformation spéciale de la tête osseuse.

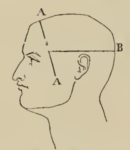


Fig. 67. — Division des facultés en trois classes.

Faisons connaître, en quelques mots, les principes généraux de la science qui nous occupe.

Les phrénologistes divisent nos facultés en trois classes :

les facultés intellectuelles, les facultés morales ou affectives, et les facultés animales ou instinctives. Les premières se trouvent situées à la partie antérieure de la tête ; les secondes se remarquent dans la portion supérieure, et les troisièmes dans la partie postérieure et dans le cervelet.

D'après la figure 67, il est facile de se rendre compte de cette division : la ligne AA sépare le siège des facultés intellectuelles des deux autres, qui sont respectivement situées au-dessus et au-dessous de la ligne B.

LE SYSTÈME PHRÉNOLOGIQUE DE GALL

Camper, Sœmmering, Blümenbach avaient bien cherché à déterminer, sur les collections de crânes qu'ils avaient classifiés, le volume et la configuration relatifs de ces boîtes osseuses avec l'angle facial, mais aucun n'avait songé à cantonner dans une certaine région du crâne une faculté intellectuelle déterminée.

Le premier ouvrage que Gall ait publié sur son système est postérieur à ces travaux[1].

Les noms de *phrénologie*, de *crânioscopie* ou *crâniologie* donnés à la science nouvelle ne lui conviennent pas et Gall lui-même se considérait comme philosophe ou physiologiste ; tout son système reposait, à ses yeux, sur la physiologie du cerveau. Il se proposait de « déterminer les fonctions du cerveau en général et celles de ses divers compartiments en particulier », il voulait prouver que l'on peut reconnaître certaines dispositions, certaines inclinations au moyen de l'étude des proémi-

[1] Gall, *Exposition de la doctrine physiognomique ou nouvelle théorie du cerveau*, Paris, an XII, in-8. — Gall, *Sur les fonctions du cerveau et sur chacune de ses parties*, Paris, 1825, 6 vol. in-8. — Gall et Spurzheim, *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*, Paris, 1810-1819, 4 vol. in-fol., avec atlas de 100 pl.

nences, des *bosses* ou des *creux* que l'on remarque sur la tête ou sur le crâne.

Gall avait, dès longtemps, réuni un grand nombre de portraits, de bustes, de médailles; il avait, de plus, recueilli une volumineuse collection de crânes de toutes provenances, principalement de ceux qu'il savait avoir appartenu à des hommes doués de facultés spéciales, de vertus ou de vices particuliers. Il augmentait enfin ses travaux par l'étude des instincts et des crânes des animaux.

Ses théories ayant paru dangereuses au gouvernement et à quelques craintifs conseillers, il fut contraint de quitter Vienne; il vint à Paris, en 1807, où il trouva une popularité considérable, des admirateurs fervents et des critiques impitoyables.

On raconte, pour caractériser la crainte folle, l'éloignement et la répugnance qu'avaient fait naître dans certains esprits le système dont nous allons nous occuper, l'anecdote suivante que nous n'avons pu vérifier.

Un savant estimé, déjà âgé, Denys, bibliothécaire de l'empereur d'Autriche, fit, dit-on, insérer dans son testament la clause expresse que son crâne ne figurerait pas, après sa mort, dans les collections du Dr Gall. Croyait-il à la vérité de la nouvelle théorie ou la craignait-il?

Sans nous attarder à discuter la question, nous allons donner la théorie du savant philosophe.

Suivant lui, toutes les facultés sont innées, tous les penchants naturels, chez l'homme et chez les animaux; ces facultés et ces penchants ont leur siège dans le cerveau et la preuve en serait que ces facultés sont proportionnées au volume du cerveau et que les moindres altérations de ce dernier produisent dans l'intelligence des troubles indiscutables.

Il n'hésitait pas à tirer ses conclusions des maladies, des âges et principalement de l'étude comparative du système nerveux et du cerveau de divers animaux. Leur complexité et leur supériorité lui paraissaient d'autant mieux marquées, proportionnellement aux facultés, que ses études le partaient des animaux inférieurs jusqu'à l'homme.

Il enseignait que le développement de certains organes spéciaux imprimé au cerveau, puis au crâne, une configuration particulière à laquelle on ne peut se tromper : c'est ainsi que le crâne d'un carnivore présentera, à première vue, pour le naturaliste une différence absolue avec celui d'un herbivore.

Enfin, il prouvait que les facultés intellectuelles et les diverses aptitudes qu'on remarque chez certains sujets, sont proportionnées au volume et à l'activité des organes qui les représentent, en passant en revue le règne animal tout entier depuis ses plus simples manifestations.

C'est de la constatation de certaines proéminences du crâne coïncidant avec diverses facultés spéciales que Gall a tiré son système. Or, cette proéminence provient elle-même d'une saillie du cerveau sur laquelle le crâne s'est moulé.

Gall eut le malheur d'attribuer à ces proéminences des noms qui, à l'époque où il vivait, effarouchèrent les préjugés de quelques esprits timorés. Dans sa confiance, il dénommait : *organe du meurtre, de la bonté, du vol*, etc., les organes correspondant à ces vices ou à ces vertus, bien qu'il ne crût pas que la trace apparente de ces organes fut une nécessité de ces vertus ou de ces vices.

En astrologie on dit : *astra inclinant, non necessitant*, ce que l'on peut traduire par « les astres présagent, ils ne forcent pas » ; de même en phrénologie, les bosses sont des indices et non des causes.

Du reste, on peut affirmer, et personne ne le contes-

tera, que les organes du cerveau ne déterminent point les facultés et les penchants, mais les manifestent seulement.

Nous croyons devoir faire connaître, tout d'abord, les vingt-sept proéminences du crâne, qui indiquent, d'après Gall, le siège de diverses facultés des penchants particuliers propres à l'espèce humaine.

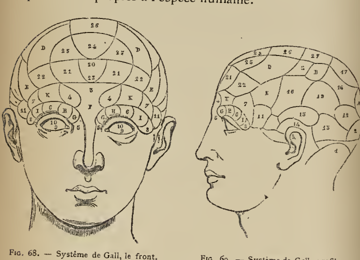


Fig. 68. — Système de Gall, le front.

Fig. 69. — Système de Gall, profil.

Gall d'après ses études, n'admettait que des aptitudes intellectuelles ou morales. Il ne pouvait, dans son exposé général, accepter les subdivisions que fit plus tard admettre Spurzheim au sujet des organes spéciaux à l'habitativité, la pesanteur, l'étendue, l'ordre, l'éventualité, la merveillosité, l'espérance, la consciencieosivité.

Ceci admis, voici le tableau phrénologique de Gall (fig. 68 et 69).

1. Siège ou organe de l'amour physique ; sens de la génération.
2. Amour des parents pour leur progéniture.
3. Organe de l'attachement et de l'amitié ; sens de la sociabilité.
4. Organe du courage ; penchant aux rixes, querelles, combats ; défense de soi-même.
5. Sens du meurtre et de la cruauté ; organe de l'instinct sanguinaire.
6. Sens de la finesse, de la ruse ; organe de l'astuce et du savoir-faire.
7. Siège de l'instinct de la propriété ; penchant à la convoitise, au larcin ; sens de l'avarice.
8. Organe de la fierté, de la hauteur, de l'orgueil ; siège de l'amour de l'autorité, penchant à l'élévation physique ou morale.
9. Sens de la vanité, de l'ambition ; amour de la gloire.
10. Circonspection, prévoyance.
11. Mémoire des choses et des faits, sens des choses ; éducabilité ; perfectibilité.
12. Sens des localités ; sens des rapports de l'espace.
13. Mémoire ou sens des personnes.
14. Sens et mémoire des mots et des noms propres ; mémoire verbale.
15. Sens du langage parlé ; talent de la philologie.
16. Sens des rapports des couleurs ; talent de la peinture.
17. Sens des rapports des tons ; talent de la musique.
18. Sens des rapports des nombres ; aptitude mathématique.
19. Sens de mécanique et de construction ; talent de l'architecture.
20. Sagacité comparative.
21. Esprit métaphysique ; profondeur d'esprit.
22. Esprit de causticité et de saillie.
23. Talent poétique.
24. Bonté, bienveillance, douceur, compassion, sensibilité ; sens moral et de conscience.
25. Faculté d'imiter ; sens de la musique.
26. Dieu et la religion.
27. Fermeté, constance, persévérance ; opiniâtreté.

LE SYSTÈME PHRÉNOLOGIQUE DE SPURZHEIM

Le Dr Spurzheim, disciple et collaborateur de Gall, ne suivit son cours que pendant deux années, en 1800.

Fort jeune encore, il n'avait que vingt-deux ans, il

modifia quelque peu et simplifia la découverte de Gall, mais le droit de priorité n'en revient pas moins sans conteste tout entier à ce dernier.

Spurzheim se montra plus subtil que Gall dans les dénominations qu'il choisit et évita de heurter de front les préjugés. Chez lui, l'*organe du vol* de Gall devient une détérioration de l'organe de la *propriété*. L'organe de la *rixe* et de la *destruction*, mauvais en principe, renferme à ses yeux les éléments du *courage civique* et *militaire* et de l'*indépendance*, etc.

Du reste, plus audacieux que son maître et moins hésitant dans les cas difficiles, changea tout depuis le nom des facultés jusqu'à leur place.

Gall n'admettait d'abord que vingt-six facultés primitives, caractérisées par autant de reliefs distincts à la surface du crâne, et le porta ensuite à vingt-sept.

Spurzheim, après avoir transformé ou répudié un certain nombre de ces facultés, en décrivit cependant trente-cinq.

Aujourd'hui, on en a ajouté encore quelques-unes et on en compte, suivant quelques phrénologistes, trente-huit ou trente-neuf.

Les trente-cinq organes admis par Spurzheim et son école sont divisés en trois catégories distinctes.

Les neuf premières facultés correspondent à des penchants ou à des instincts (partie inférieure à la ligne B, fig. 67).

Les douze suivantes à des sentiments (partie supérieure à la ligne B, fig. 67); ces vingt et une facultés sont dites *affectives*.

Les quatorze autres facultés, dites *intellectuelles* (portion antérieure à A, fig. 67), sont elles-mêmes divisées en deux catégories : les douze premières *perceptives*, les deux dernières *réflectives*.

Voici d'ailleurs, d'après Spurzheim, la classification de

ces facultés et les noms qu'il leur a donné. Les chiffres des figures 70 à 72, correspondent aux numéros d'ordre

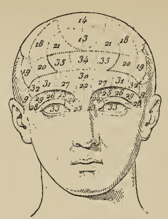


Fig. 70. — Système de Spurzheim, front.

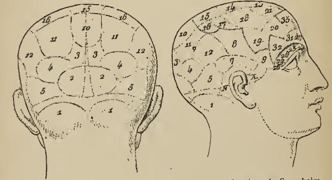


Fig. 71. — Système de Spurzheim, occiput.

Fig. 72. — Système de Spurzheim profil.

de l'énumération des facultés et indiquent le siège de chaque organe à la surface du crâne.

Système de Spurzheim	Numeros correspondants du système de Cubi i Soler	Systeme de Spurzheim	Numeros correspondants du systeme de Cubi i Soler
1. Destructivité. . . .	18	21. Imitation.	38
2. Amativité.	24	22. Individualité . . .	32
3. Concentrativité. . .	30	23. Configuration. . . .	33
4. Adhésivité.	35	24. Étendue.	31
5. Habitativité. . . .	29	25. Pesanteur ou résistance.	37
6. Combativité. . . .	22	26. Coloris.	9
7. Secrétivité.	21	27. Localité.	7
8. Acquisivité	20	28. Ordre.	8
9. Constructivité. . . .	19	29 Calcul numérique. . .	11
10. Circonspection. . .	27	30. Éventualité.	12
11. Approbativité. . .	26	31. Temps.	10
12. Estime de soi. . . .	25	32. Ton.	14
13. Bienveillance. . . .	41	33. Langage	13
14. Vénération.	34	34. Comparaison. . . .	15
15. Fermeté	27	35. Causalité. . . .	16
16. Consciencïosité. . .	42	A Conservativité. . .	47
17. Espérance.	43	B. Alimentativité. . .	36
18. Merveillosité. . . .	44	C. . . .	1
19. Idéalité.	40	D. . . .	23
20. Gaîté	39		

I. Facultés animales.

1. Amativité ou *amour physique*. — L'amativité, ou penchant prononcé à l'amour sexuel, est centralisée dans le cervelet et est représentée à la surface du crâne par deux saillies arrondies l'une à droite, l'autre à gauche de la ligne médiane. On l'évalue proportionnellement à l'évasement de la nuque d'une oreille à l'autre. On cite de cet exemple des gens réputés pour leurs penchants matériels: François I[er], Mirabeau, Danton.

2. Philogéniture ou *attachement pour les enfants*. — La philogéniture n'est autre chose que l'amour paternel et maternel, l'affection et la protection des faibles. Cet organe instinctif trouve à peine quelques exceptions. On le retrouve chez le nègre comme chez le blanc et plus développé chez les femelles que chez les mâles. Il est situé au dessus du précédent derrière la tête. C'est à sa prédominance qu'on attribue la forme allongée de la tête de la femme en arrière, tandis que le crâne de l'homme est coupé plus brusquement à l'occipital.

3. Concentrativité, *habitativité*. — Séparées par plusieurs phrénologistes, comme nous le verrons plus loin, ces deux facultés

sont réunies par Spurzheim. C'est le penchant naturel aux animaux à choisir les lieux qui leur conviennent et aux hommes d'aimer leur patrie, leur demeure, leur manière de vivre. On trouverait aussi cet organe très développé chez les écrivains et les orateurs, qui concentrent en eux leurs émotions et leurs idées de manière à n'en point être distraits: ils forment la catégorie de littérateurs dont le style est nerveux et concis.

C'est à cet organe que les oiseaux devraient leurs instincts merveilleux et les hommes leur fougue et leur énergie. On le rencontre au dessus du précédent au point correspondant à l'os occipital.

4. Affectionnivité ou *adhésivité*. — L'affectionnivité porte les hommes et les animaux à s'attacher aux êtres animés ou inanimés; elle engendre la sociabilité et les relations amicales. Son organe est placé vers le milieu du bord postérieur du pariétal. On le remarque surtout chez les femmes.

5. Combativité. — Lorsqu'elle est trop développée, elle indique des dispositions à la dispute, aux rixes sanglantes, à la provocation et à l'attaque violente. Plus effacée, elle indique le courage dans le danger, l'instinct de la résistance aux attaques de toutes natures, aussi bien morales que physiques. Elle a son siège au-dessous de l'oreille et plus en arrière. On la retrouve fortement marquée dans le crâne de Murat et de quelques autres militaires.

6. Destructivité. — L'organe de la destructivité, généralement très prononcé chez les carnassiers les plus féroces et chez les meurtriers avec préméditation, se trouve au-dessus de l'oreille. On le remarque de préférence chez les assassins, mais on le voit aussi chez les chasseurs passionnés, les grands capitaines, les duellistes, etc.

7. Secrétivité ou *ruse*. — La secrétivité a son organe spécial au-dessus de l'oreille et un peu au-devant de la destructivité. Cette faculté est de la finesse, du savoir-faire, de la dissimulation, une sorte de penchant à se cacher et à maîtriser ses émotions. Unie aux sentiments moraux, cette faculté constitue la prudence, la discrétion, mais elle peut aussi dégénérer en duplicité, fourberie, hypocrisie. On la rencontre chez les diplomates et chez les fripons. Chez les individus gais, elle indique de l'ironie. Talleyrand en fournissait un très bel exemple.

8. Acquisivité ou *convoitise*. — C'est la tendance à acquérir et à posséder. Elle conduit au besoin de collectionner aussi bien qu'à l'avarice et à l'égoïsme. Elle peut devenir l'origine du désir de voler. Cette faculté est fréquente chez les voleurs, les avares et les usuriers.

9. Constructivité ou *sens de la mécanique*. — La constructivité dont le siège est situé vers la base du front, au-dessus de la tempe,

indique non seulement le penchant qui porte à bâtir, mais encore les dispositions naturelles aux arts mécaniques. On la rencontre à un égal degré chez les ingénieurs. Elle est aussi le sens de l'arrangement et, à ce titre, se trouve très développée chez les modistes, les sculpteurs. etc. Elle est encore très grande chez les oiseaux constructeurs de nids, chez le castor et le mulot.

II. Facultés affectives.

10. Estime de soi-même ou *orgueil*. — Cette faculté a son organe en arrière du sinciput et plus bas. Développée modérément, elle conduit à la confiance en ses propres forces, au sentiment de la dignité personnelle, l'amour de l'indépendance. Si au contraire, elle est exagérée, elle donne la présomption, l'orgueil, l'arrogance. Uni à l'acquisition, ce penchant conduit à l'égoïsme.

11. Approbativité ou *amour de l'approbation*. — L'approbativité est le principe de l'émulation, de la vanité, de l'ambition jointe aux sentiments moraux, elle produit le désir de plaire, le besoin d'acquérir l'estime, d'accaparer la renommée ou la gloire. Excessive, elle devient vanité, soif de louange. Elle se trouve aux deux côtés du précédent et descend un peu plus bas. Les phrénologistes en citent comme type : Cuvier, Casimir Périer, Victor Hugo, Thiers et Arago.

12. Circonspection ou *prudence*. — L'organe de la circonspection, placé vers le milieu de la partie latérale du crâne, fait tomber la tête latéralement. Si elle rend prudent et fait éviter le danger, elle peut devenir paresse et neutralité, doute, irrésolution ou poltronnerie. C'est parfois le résultat du doute de soi-même ou la suite d'une grande sagacité, qui permet d'apprécier les avantages ou les inconvénients d'une situation. On cite comme exemple : J.-J. Rousseau, Bernadotte, etc.

13. Bienveillance ou *bonté*. — On en place l'organe sur le devant de la tête, presque à l'extrémité de la suture frontale. Le désir de voir les autres heureux, la charité universelle, la douceur, la sympathie pour les faibles en sont les caractères, comme preuve, voyez saint Vincent de Paul, Henri IV, Lacépède.

14. Vénération ou *respect*. — La vénération est caractérisé par une proéminence qui se trouve sur le sommet de la tête : elle produit le sentiment religieux, la piété filiale, le respect et la soumission aux vieillards ou aux supériorités reconnues. Walter Scott, Lamennais, Lamartine en sont des exemples. Cependant, poussée à l'extrême, cette faculté devient de la servilité.

15. Fermeté ou *caractère*. — Cet organe est situé sur le sommet de la tête vers le milieu du crâne. Excessive, c'est de l'entête-

ment, de l'obstination, de la dureté, de l'infatuation. Richelieu, Charles XII, Bernadotte, Napoléon en sont des preuves.

16. Consciencıosivité ou *justice*. — Répond aux sentiments nobles de la justice, du respect des droits. C'est la conscience du devoir, l'amour de la vérité, la sincérité dans les convictions. On peut citer Sully, Lamartine, etc., comme types particuliers.

17. Espérance ou *illusion*. — L'espérance produit une tendance à compter sur l'avenir, elle donne la propension à la foi, à la patience sans découragement. Trop prononcée cependant, elle peut devenir crédulité, amour des spéculations folles et inconsidérées.

18. Merveillosité ou *goût du surnaturel*. — La merveillosité caractérise le désir continuel de nouveauté, l'admiration pour ce qui est peu commun, grand, inattendu. Elle porte aux croyances pieuses, à l'amour du merveilleux et de l'occulte. On cite entre autres : Socrate, Platon, Le Tasse, Young, Lamennais, Kératry comme types de cette faculté. Elle se trouve placée sur le haut du front.

19. Idéalité ou *sens poétique*. — Propension à tout embellir, à marcher vers la perfection idéale, donne le sens poétique de l'artiste, de l'orateur, de l'écrivain. Elle peut conduire à l'extravagance et entraîne à préférer la forme au fond. Exemple : Raphaël, Shakespeare, Racine, Gœthe, Byron, Schiller, Lamartine, etc.

20. Gaité ou *esprit de saillie, de causticité*. — Les phrénologiques entendent par là l'esprit ou le bel esprit, c'est-à-dire les ripostes brillantes, le goût pour la plaisanterie, la causticité, l'aptitude à saisir les ridicules. L'*humour* anglais en serait une variété. Henri IV, Voltaire, Piron, Sterne en sont cités comme des types.

21. Imitation. — Cette faculté donne le pouvoir de l'imitation en général, elle imprime à la physionomie une grande mobilité et amène à joindre les gestes à la parole. Très développée chez les grands acteurs, on la rencontre chez quelques peintres.

III. Facultés intellectuelles.

22. Inoivioualité ou *sens des faits*. — L'organe de cette faculté, placé juste au-dessus du nez, à la racine duquel elle donnne plus ou moins de largeur, donne l'aptitude à étudier les objets comme individus. Elle porte à l'étude des sciences d'observation de détail ; elle caractérise une prédilection pour l'histoire naturelle et la mémoire des faits et des choses (types : Linné, Cuvier, de Humboldt).

23. Configuration ou *forme*. — L'écartement entre les deux yeux indique le degré de cette faculté. Elle révèle une aptitude à se souvenir des formes et principalement des figures et à saisir des ressemblances. Plusieurs phrénologues proposent de substituer à confi-

guration le nom de mémoire des personnes. A ce titre, Georges III peut être cité, car il se rappelait la figure de tous ceux, et ils étaient nombreux, qu'il avait vus. Cuvier, Gérard et Van Dyck présentaient aussi cette particularité.

24. ÉTENDUE ou *sentiment de la perspective.* — Son organe est situé vers l'angle interne de l'orbite ; elle indique la facilité de mesurer d'un coup d'œil les distances, d'évaluer une étendue quelconque, de juger une perspective.

25. PESANTEUR ou *résistance.* — Cette faculté désigne l'aptitude à apprécier exactement le poids des corps et à les équilibrer en conséquence, à juger de la résistance et de la puissance en mécanique. On la remarque particulièrement chez les danseurs, les marins et les mécaniciens.

26. COLORIS ou *sens de la peinture.* — Cet organe est relatif à la perception des couleurs et surtout à leur harmonie, il occupe la partie moyenne du sourcil. On le remarque surtout chez les peintres: Le Titien, Gérard, Rubens et chez les femmes.

27. LOCALITÉ ou *espace.* — Faculté qui nous porte à beaucoup voir et à beaucoup voyager aussi bien qu'à nous rappeler les lieux que nous avons vus. Cet organe est particulièrement développé chez les grands voyageurs: Cook, Colomb, de Humboldt, d'Urville et Ross, chez les peintres de paysage et chez les animaux migrateurs, l'hirondelle entre autres.

28. CALCUL ou *nombre.* — L'organe des nombres, situé à l'angle externe de l'orbite exprime l'aptitude pour le calcul et les sciences mathématiques. Elle se remarque chez Newton, Euler, Cauchy, etc.

29. ORDRE ou *arrangement.* — Cette faculté est la propension à mettre chaque chose à sa place et à se souvenir du lieu qu'elles occupent. C'est une disposition essentiellement féminine qui se retrouve encore chez les collectionneurs et les érudits.

30. ÉVENTUALITÉ ou *don des conjectures.* — Rend particulièrement apte à saisir les faits et les événements ; c'est la caractéristique par excellence des médecins, des physiologistes, des politiques, des historiens. C'est l'art de supputer les circonstances. C'est encore le talent d'analyse et de prévision, qui tient compte de toutes les conjectures.

31. TEMPS ou *durée.* — C'est de l'organe du temps que dépendent les notions relatives au temps et à la durée, la mémoire des dates, le sentiment de la mesure et du rythme musical. Cette faculté permet d'évaluer les intervalles du temps par la comparaison à des circonstances ou des actes pendant lesquels il s'est écoulé.

32. TONS ou *mélodie.* — Cette faculté est à la musique ce que le coloris est à la peinture. Elle donne le sens de la mélodie et de l'harmonie. Il est essentiel que ces deux facultés *temps* et *tons* soient réu-

nies chez un musicien. On les retrouve du reste chez Haydn et Rossini.

33. Langage ou *mémoire des mots*. — Cette faculté semble bien complexe, c'est à la fois la facilité d'apprendre les langues, comme aussi de retrouver dans sa mémoire le mot propre destiné à rendre exactement les moindres nuances de la pensée. Le signe de cette aptitude est la proéminence des yeux. Les philologues, les botanistes et les classificateurs auraient, suivant les phrénologistes, les yeux saillants.

34. Comparaison ou *similitude*. — L'organe de la comparaison ou de la sagacité de rapprochement ou de l'esprit d'analogie est situé à la partie moyenne et antérieure du frontal. Cette faculté qui se rencontre chez les orateurs, les écrivains et les naturalistes, était possédée au plus haut degré par Pitt, Gœthe, Lamennais, Lamartine, etc.

35. Causalité ou *esprit philosophique*. — C'est cette faculté précieuse qui nous fait saisir les rapports des effets et des causes. Elle offre l'aptitude à étudier les questions de métaphysique et à employer la méthode inductive. L'organe de ce sens philosophique est situé à la partie latérale du front.

Deux facultés nouvelles désignées par A. AV ne présentent aucun intérêt et semblent devoir être rejetées. C'est l'alimentativité ou gourmandise et la biophilie ou amour de l'existence.

Nous avons dit que plusieurs phrénologistes portaient de trente-huit à trente-neuf le nombre des facultés.

Si l'on accepte les divisions générales que nous avons indiquées, on pourra, se reporter des numéros de l'un à ceux de l'autre, en remarquant que le numéro 3 de Spurzheim est divisé en numéro 3 : Concentrativité et numéro 4 : Habitativité, ce qui recule d'un numéro la correspondance entre les deux séries de nombres ; c'est-à-dire, que le 4 de Spurzheim devient le 5 des autres phrénologistes.

Le numéro 8 du second système présenté correspond à A, mais il s'en suit que, à partir du numéro 9, les numéros diffèrent de deux unités.

Le numéro 9 de Spurzheim devient le 11 des autres ; le 10 de Spurzheim devient le 12 et ainsi de suite.

Cette distance reste constante jusqu'au numéro 16 de

Spurzheim : Conscienciosivité, qui devient le numéro 19, tandis que le 17 de Spurzheim devient le 18 des autres.

A part cette petite divergence, les numéros sont toujours à deux unités de distance, jusqu'au numéro 19 de Spurzheim : Idéalité, qui devient 21 des autres phrénologistes.

Le numéro 22 des phrénologues : Sublimité, manque chez Spurzheim, et la plupart des savants le repoussent, mais nous avons cru devoir le signaler.

Il y a donc, à partir du numéro 20 de Spurzheim, trois numéros de différence avec les autres phrénologistes, différence qui subsiste jusqu'à la fin.

Du reste, l'étude du tableau graphique de Spurzheim permettra de se rendre un compte très exact des conceptions dues à l'esprit des phrénologistes.

CHAPITRE IV

LA PHYSIOGNOMONIE

ORIGINES DE LA PHYSIOGNOMONIE

La physiognomonie est l'art de connaître les hommes d'après leur physionomie, c'est-à-dire par l'étude des traits du visage.

On peut dire que la physiognomonie a existé, du moins en germe, depuis le jour où il y a eu deux hommes rassemblés : en effet, ils se sont observés, ont eu besoin de se connaître, et ont tenté de se deviner l'un l'autre.

Aristote semble avoir été le premier qui ait fait quelques recherches dans ce sens : il supposait que certains hommes, dont les traits offrent des rapports avec ceux des animaux, doivent avoir des inclinations identiques.

Après lui, Cardan, Michel Lescot, Porta, Lachambre développèrent ces principes, et apportèrent leur contingent de recherches ; mais c'est à Lavater, qu'on doit les plus grands progrès et les bases sérieuses de la science nouvelle.

D'après lui, la physiognomonie est la science qui apprend à connaître l'intérieur de l'homme par l'extérieur. En conséquence, les recherches physiognomoniques peuvent porter sur six points différents : l'expression de la figure, les attitudes et les mouvements du corps, le son de la voix, la texture de la fibre, la coloration et les cheveux ou poils.

Lavater, enseigne qu'on doit aussi tenir compte, dans cette étude, des tempéraments, de la stature, de l'écriture et enfin des objets extérieurs dont l'homme a coutume de s'entourer, le vêtement, les meubles, etc.

L'INTERPRÉTATION DE LA PHYSIONOMIE

Quant à nous, nous sommes bien obligés de juger d'un homme par la seule partie qu'il nous montre, sa figure, la seule, qui, à quelques exceptions près, reçoive le choc des passions et en garde le reflet.

S'il existe des peuples chez lesquels la face reste voilée, cela vient de ce qu'ils ont intérêt à ne rien laisser voir de leurs passions.

Augurez toujours mal d'un individu qui dissimule ses traits ou abrite ses yeux derrière des verres de couleur.

On a beau avoir de l'empire sur soi-même et rendre ses traits immobiles, la physionomie exprime toujours une partie des pensées, mais dans cette lutte continuelle chacun oppose toutes ses forces. A mesure que l'un rend sa physionomie muette, l'autre met en œuvre toute sa perspicacité pour percer ce masque.

Les gens toujours voilés, les solitaires, les aveugles, semblent ne pas avoir de physionomie spéciale, tandis que les gens passionnés, les hommes d'esprit ont presque tous les traits d'une grande mobilité. Il n'y a guère que les extrêmes : les esclaves et les ambitieux, qui répriment l'élan de l'expression des passions.

On peut remarquer dans la physionomie deux parties distinctes, dont chacune mérite d'être étudiée avec soin.

C'est d'abord le dessous, c'est-à-dire le squelette même de la physionomie, la charpente osseuse de la tête, qui sert à faire augurer de l'étendue de l'intelligence par le rapport qui lie le crâne à la face et parce que le cerveau lui est presque toujours exactement proportionné.

Quant à la partie mobile de la face, celle qui est apparente, molle et ridée ou lisse et tendue, elle donne, à l'œil exercé, la mesure et la nature exacte des passions, des troubles qui les ont fait naître, des propensions de l'esprit, des tendances naturelles du caractère.

Ainsi que nous l'avons dit à propos de l'onéiromancie, nous ne sommes pas tous aussi bien doués les uns que les autres pour l'interprétation. Nous mettons hors de doute cependant que les natures les moins promptes à s'impressionner, les moins observatrices, les plus rebelles, ne tarderont pas à déchiffrer bien des énigmes curieuses, en portant leurs recherches sur ce point.

Il est certain que les femmes nous sont de beaucoup supérieures dans cet art de l'interprétation des physionomies.

Causez pendant un quart d'heure avec une femme : au bout de ce temps, elle vous connaîtra parfaitement et vous aura percé à jour : vous pourrez la fréquenter pendant quinze ans, vous la connaîtrez toujours imparfaitement.

Habituée à feindre, elle distingue mieux que nous la feinte de la sincérité, elle discerne avec une subtilité incroyable les passions et les sentiments vrais sous quelque voile qu'ils soient dissimulés.

Ce fait se comprend sans beaucoup de difficulté. La femme, par nature, a une existence plus renfermée, plus réfléchie que la nôtre ; en outre, son esprit, plus dégagé de la matière que le nôtre, lui permet une souplesse plus grande, un ressort plus considérable.

Voyant moins, mais mieux, elle va toujours droit au but tandis que nous le dépassons souvent. « L'archer qui dépasse le but faulte comme celui qui ne l'atteint pas », dit Montaigne, et, bien souvent nous sommes moins maîtres que la femme de nos passions (surtout les charnelles), apercevant moins nettement les faits sous leur véritable jour, cherchant souvent des complications qui n'existent pas ; elle est déjà passée maître dans cet art, alors que nous sommes encore apprentis.

Elle a tant de loisir de se composer elle-même, que ce jeu lui est familier et qu'elle perce sans difficulté de moindres comédiens. Elle sait si bien rendre sa physionomie mobile à sa volonté et non à ses sentiments qu'il est dans la logique des choses que nous restions au-dessous d'elle sous ce rapport.

Cependant, il ne faut pas nous calomnier ; lorsque nous sommes exempts de passions (surtout les charnelles) ou que nous les avons domptées, nous pouvons, avec de l'étude et de la perspicacité, rivaliser avec la femme dans l'interprétation de sa physionomie et même la convaincre d'impuissance, mais à la condition expresse de nous être au préalable affranchis de toute passion.

Mais où nous serons toujours inférieurs, c'est dans la comédie des sentiments où un seul des regards de la femme vaudra toujours plus et mieux que le plus long de nos discours.

Aussi, dans l'état général où nous vivons, presque toujours sous l'empire d'un sentiment ou d'une passion quelconque, sauront-elles apprécier le manque d'accord où sont parfois nos traits et nos discours.

Ajoutons incidemment, que le système ganglionnaire étant prédominant chez la femme, elle est plus instinctive que nous et plus près de nature. Aussi bien, dans certains cas, est-elle prévenue par son instinct, avant que son jugement ait pu la mettre en garde.

Ceci dit, abordons l'étude, des grandes lignes de la physiognomonie.

LES RACES

On sait, la différence proportionnelle qui existe entre la face et le crâne chez l'homme et ces mêmes éléments chez le singe. Cette différence s'accentue à mesure que l'on descend l'échelle animale.

Une disproportion semblable existe entre les races humaines. Ces différences de physionomies marquées, si distinctement entre les races blanche, jaune et noire, peuvent encore différencier les nations entreelles. Ainsi, à quelques exceptions près, on connaît la physionomie particulière à chaque peuple : la vivacité du Français, le egflme de l'Anglais, la lourdeur de l'Allemand, la fierté de l'Espagnol, etc.[1].

A première vue, un visage épais, des yeux bleus et insouciants, des cheveux blonds vous signaleront un homme du Nord, plutôt un Hollandais, tandis qu'un œil noir et vif, un teint basané, des traits hardis et des cheveux noirs vous présenteront les caractères d'un homme du Midi, plutôt d'un Italien.

[1] Voyez Verneau, *les Races humaines*, introduction par A. de Quatrefages, Paris, 1891.

Les peuples qui vivent isolés parmi d'autres nations, sans former d'alliances avec les étrangers, conservent intact le type de la race : c'est ainsi que les juifs se reconnaissent au premier abord. Il en fut de même longtemps des Suisses et des Écossais.

Dans chaque nation même, les habitants des diverses provinces ont leur physionomie propre. On ne confondra jamais un Breton avec un Marseillais, un Provençal avec un Normand, un Picard avec un Gascon.

LE MILIEU

Le visage d'un habitant des campagnes est encore différent de celui d'un citadin. Le premier a les traits durs, le teint coloré, l'expression peu mobile et mal définie. Chez le second, au contraire, les traits sont mobiles, la peau fine, la face rougie ou pâlie sous l'influence des passions.

On pourrait dire, en généralisant plus que de raison, que tous les campagnards se ressemblent, tandis que chaque citadin a une physionomie particulière.

Le calme que savent imposer à leurs muscles différents hommes se trouve par le plus grand hasard à deux extrémités de ce que nous nommons civilisation. Les diplomates et les Peaux Rouges ne laissent apercevoir sur leur visage aucune trace de leurs émotions.

LES SEXES

Si parfois quelques femmes présentent un visage hardi, des traits masculins, elles ont généralement des goûts et un caractère viril.

Quelques hommes offrent, d'autre part, des traits efféminés, un teint pâle et doucement rosé, une physionomie timide peu ou point de barbe blonde, un regard

doux et caressant, une voix mal assurée. Ce sont presque toujours des femmes manquées.

Comme signe manifeste de la différence physiognomonique entre l'homme et la femme, nous savons que la tête de la femme est moins volumineuse que celle de l'homme, que le diamètre transversal est moins grand, que le front a moins de largeur et d'élévation. En outre, il est en général plus uniforme, moins inégal que le nôtre.

Lorsqu'on a déjà éliminé un certain nombre d'inconnues, qu'on a pu déterminer la variété de la race, la nation, le groupe de la nation, le milieu, le sexe auxquels appartient un sujet étudié, on distingue alors deux hommes l'un de l'autre aux traits du visage et on parvient, avec l'étude, à la seule inspection de la face, à déterminer l'âge, le tempérament, le caractère et les facultés de cet individu.

Passons maintenant à l'étude détaillée du visage.

Nous ne pouvons donner ici que des indications générales au sujet de l'interprétation d'une physionomie. C'est d'après l'ensemble des traits et, par une étude approfondie et détaillée de chacun que l'on peut arriver à porter un jugement précis.

LES SIGNES TIRÉS DU FRONT

Les signes tirés du front ne sont en quelque sorte que l'introduction du livre tout entier de la face, c'est le vestibule de ce monument. On peut chercher sur le front la nature et la puissance des facultés de l'esprit, mais le caractère et les passions y laissent peu de traces.

Les animaux sont dépourvus de front, il faut venir jusqu'aux singes pour leur voir cet attribut ; il se dessine chez le nègre, et s'accentue chez les races blanches.

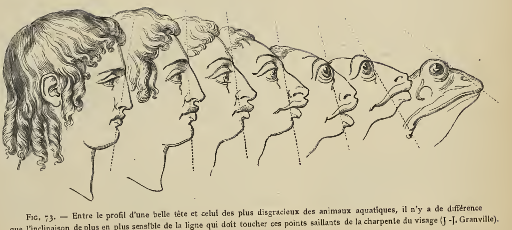


Fig. 73. — Entre le profil d'une belle tête et celui des plus disgracieux des animaux aquatiques, il n'y a de différence que l'inclinaison de plus en plus sensible de la ligne qui doit toucher ces points saillants de la charpente du visage (J.-J. Granville).

On s'est amusé à dessiner les diverses transformations que doit subir une tête de grenouille, pour devenir tête d'Apollon ; on s'aperçoit que ces têtes passent successivement par la tête d'oiseau, la tête de chien, la tête de singe avant d'arriver à la première tête humaine (fig. 73).



Fig. 74. Louis XIV. Fig. 75. Louis XV. Fig. 76. Louis XVI.

Sans aller si loin, et sans choquer en quoique ce soit des opinions politiques, nous signalerons un fait analogue qui résulte de la comparaison des profils de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI (fig. 74, 75, et 76).



Fig. 77. — Un esprit vif. Fig. 78. — Un esprit distingué.

Un front très étendu dans tous les sens sera donc l'indice de l'intelligence, d'un jugement sûr, d'une grande puissance d'attention ou d'une imagination fertile

(fig. 77), surtout s'il est droit, c'est-à-dire presque perpendiculaire au plan de la tête (fig. 78 et 79).

Au contraire, un front étroit et bas (fig. 80) rapproche le sujet des races inférieures, laisse présager un homme de peu d'imagination, aux instincts plus animaux qu'humains, sans jugement, surtout si le front est fuyant.



Fig 79 — Un penseur.

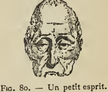


Fig. 80. — Un petit esprit.

Mais ces deux catégories sont les termes extrêmes des caractères fournis par les fronts humains et, entre ces deux formes générales, s'insèrent une infinité de variétés moyennes.

Si le front va en s'élargissant, c'est-à-dire s'il est large et bombé vers les deux angles qui, de chaque côté, se perdent sous les cheveux, c'est un signe d'imagination, c'est un front qui convient aux grands peintres, aux grands littérateurs, c'est l'insigne du génie.

Les hommes, dont les facultés les portent vivement aux études sérieuses, dont le jugement est sain et dont l'esprit synthétique cherche l'essence des choses, c'est-à-dire s'élève du particulier au général, ceux-là ont un front élevé, bombé par le milieu.

Si, au contraire, le front prend la forme d'une pyramide renversée, c'est-à-dire s'il est étroit au-dessus des sourcils et s'il va en s'élargissant sur les tempes, c'est un signe de ruse, de finesse et même de fourberie.

Les satiriques, les frondeurs sont caractérisés par deux bosses plus ou moins saillantes, placées au-dessus des

sourcils : les hommes francs, fermés et même de noble caractère, mais sans imagination et sans finesse, se font remarquer par un front élevé, presque droit, mais peu large.

Les astronomes, les tacticiens et en général les savants qui sont portés vers l'étude des mathématiques se distinguent par la saillie du sourcil en dehors des tempes et par le développement parfois anormal de leur front (voy. fig. 111 et 112).

Au contraire, les gens à front étroit et bas sont toujours des hommes ordinaires, ils peuvent posséder des qualités morales très nombreuses, être bons et braves, généreux même, mais ils sont mal doués au point de vue des facultés intellectuelles. Ces gens, peu entraînés par la magie de l'imagination, ennemie de la réalisation, réussissent généralement dans la vie pratique à acquérir une position enviable.

Mais les hommes vils et bas, les criminels ont presque toujours un front bas, étroit et fuyant en arrière ; ce qui les rapproche des animaux, dont ils ont les instincts brutaux.

Les aristocrates du crime sont cependant des gens dont le front dénote une intelligence plus qu'ordinaire, mais s'ils sont intelligents il y a tel autre indice de leur ignominie, qui peut les signaler à l'œil vigilant de l'observateur.

L'inspection de la peau qui couvre le front peut encore nous donner quelques indices.

Si elle est lisse et tendue sur un front plat, c'est sûrement la tête d'un homme léger et superficiel, d'un caractère peu profond et sans souci.

Les rides horizontales et parallèles, rapprochées des sourcils, indiquent un homme d'une grande puissance d'attention et de réflexion ; si, au contraire, elles sont plus proches des cheveux que des sourcils, c'est l'indice d'un caractère fier et dédaigneux. Des rides profondes sillon-

nant le front sur lequel la peau forme des plis épais présagent un esprit faible ou paresseux.

Si les rides, au lieu d'être parallèles, se croisent en tous sens, ce ne peut être que sur le front d'un fou ou tout au moins d'un original.

Un homme sérieux et réfléchi, un penseur profond peut présenter sur le front des rides perpendiculaires à la racine du nez (voy. fig. 112). Parfois, cependant, lorsque d'autres signes mauvais se joignent à celui-là, c'est parfois l'indice d'un caractère vindicatif et haineux.

LES SIGNES TIRÉS DES SOURCILS

Les sourcils étant parfois peignés, lissés, on ne peut en tirer que quelques présages de peu de valeur ; de plus, ils fournissent peu de signes concernant les facultés de l'esprit.

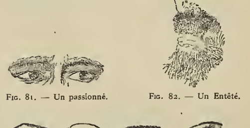


FIG. 81. — Un passionné. FIG. 82. — Un Entêté.

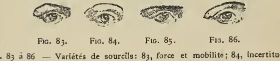


FIG. 83. FIG. 84. FIG. 85. FIG. 86.

FIG. 83 à 86 — Variétés de sourcils : 83, force et mobilite ; 84, incertitude, mobilité ; 85, jugement, réflexion ; 86, goût et sentiment.

Nous avons vu que, chez les mathématiciens, le sourcil forme une saillie très accentuée au-dessus de l'œil. C'est aussi, lorsque d'autres signes viennent corroborer

cette interprétation, l'indice d'un entêtement raisonné et tenace (fig. 82).

D'une façon générale, les sourcils épais sont un signe de force (fig. 81) ou même d'entêtement (fig. 82) ; à peine marqués ou dégarnis, de pusillanimité ou de faiblesse.

Les sourcils plats, écartés, sont un indice de peu d'intelligence, tandis qu'un esprit puissant les présentera, au contraire, rapprochés et saillants.

La disposition habituelle des sourcils peut encore guider ; lorsqu'ils sont abaissés, c'est sous l'influence de mauvaises passions (fig. 81) ; s'ils s'élèvent au contraire, c'est pour la bienveillance et la joie (fig. 85 et 86).

LES SIGNES TIRÉS DES YEUX

Un des signes les plus caractéristiques de la physionomie se rencontre dans les yeux. Ce sont eux qui, dans la plupart des cas, guideront notre interprétation.

Tout d'abord, nous avons à considérer deux classes d'individus : ceux qui montrent leurs yeux et ceux qui les cachent.

Dans le premier cas, s'il n'y a pas effronterie, c'est une bonne et franche nature (fig. 87) ou tout au moins un esprit énergique qui anime ces gens-là.

Dans le second cas, si la personne a les yeux petits et perçants, elle est dissimulée et portée à feindre. Si elle fuit le regard, sa conscience n'est pas tranquille, elle craint qu'on ne devine ses secrets. On a remarqué que les gens qui avaient passé un certain temps en prison conservaient toute leur vie, de leur incarcération, l'habitude de toujours *faucher de la vue*, c'est-à-dire d'observer à la dérobée et de ne jamais oser regarder en face. D'une façon générale, on doit toujours se méfier d'un homme qui ne peut supporter votre regard, du mo-

ment qu'il n'est ni sévère ni inquisiteur, car il y a des timides qui vous regarderont en face tant que votre regard sera doux, mais que la crainte oblige à détourner les yeux ; avant de porter un jugement, il convient donc de savoir à quoi s'en tenir sur la nature du sujet que l'on soumet à l'examen, ce qui peut se faire par mille moyens.

La forme de l'œil importe peu, cependant, il y a quelques remarques intéressantes à consigner sur ce sujet (fig. 87 à 94).

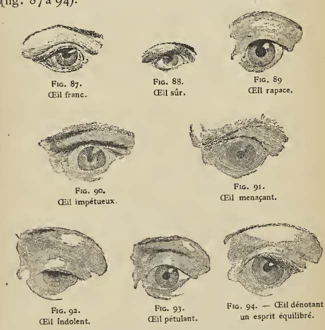


Fig. 87. Œil franc.

Fig. 88. Œil sûr.

Fig. 89 Œil rapace.

Fig. 90. Œil impétueux.

Fig. 91. Œil menaçant.

Fig. 92. Œil indolent.

Fig. 93. Œil pétulant.

Fig. 94. — Œil dénotant un esprit équilibré.

Les paupières épaisses et à demi fermées dénotent un esprit lent ou dissimulé (fig. 92) ; au contraire, des yeux trop ouverts, qui laissent apercevoir le blanc autour de

la prunelle indiquent un homme bizarre pouvant aller jusqu'à la folie. Il y a place, entre ces deux extrêmes, pour un grand nombre de variétés.

D'une façon générale, les petits yeux tout ronds (fig. 93) sont caractéristiquesde la finesse et de la vivacité d'esprit, tandis que les yeux fendus sont l'indice de la douceur et de la sensibilité.

Nous avons vu[1] que les yeux à fleur de tête, c'est-à-dire dont le globe est plus ou moins saillant, proviennent du développement plus ou moins grand de la portion du cerveau qui est placée derrière lui. Ils sont les indices d'une grande aptitude à l'étude des langues.

Généralement aux yeux bruns appartiennent les qualités fortes, le génie, tandis que les yeux de couleur claire présentent des personnes douces, timides, peu réfléchies, mais spirituelles.

Jusqu'à présent, nous n'avons vu que les remarques de détail, le vrai signe physionomique est dans l'expression des yeux.

Les yeux sont, de toute la face, les signes les plus variables dans un temps très court : une émotion et ils ont changé, mais, malgré cette apparente variation, ils conservent un caractère propre à chaque individu.

Un œil qui change à toute minute d'expression est celui d'une personne susceptible ou très imaginative (fig. 93), tandis que le regard terne et sans expression est celui d'un idiot. Ce sont les extrêmes.

Si une excessive mobilité indique une tête dérangée ou malade, un œil peu mobile annonce un esprit lourd et brutal.

Les yeux d'un homme d'esprit prennent à tout moment l'expression convenable et un observateur habile peut lire d'avance le trait qui va saillir, la riposte qui va

[1] Chapitre III, *Phrénologie*, page 190.

jaillir de ses lèvres, tout est clairement dépeint dans ses yeux, l'image de sa pensée.

Les paupières à demi fermées sur des yeux langoureux, brillants et humides, ne laissent aucun doute sur l'indice d'un tempérament voluptueux et d'un désir inassouvi.

Tout le monde est à même de juger un regard hardi ou soumis, effronté ou modeste, impétueux, menaçant ou rapace (fig. 90, 91 et 94), haineux, bienveillant, etc., et ce présage est l'indice le plus sûr du caractère général.

Ce qui donne aux aveugles cette indécision de mouvement et de caractère, c'est l'absence de lumière, elle influe sur leur caractère et leur donne souvent une figure disgracieuse.

Si l'on peut lire dans les yeux les détails du caractère d'un individu, à plus forte raison y verra-t-on les sentiments et les passions. Tous les cours de dessin enseignent les diverses marques de physionomie à tirer du courage, du désir, de la colère, qui les animent, de la tristesse qui les noie, de la frayeur qui les tient ouverts et sans expression.

Les mêmes yeux, observés pendant longtemps, laissent apercevoir les mille sensations de l'être, qui se sont reflétées dans ce *miroir de l'âme*.

LES SIGNES TIRÉS DU NEZ

Au premier abord, on pourrait croire que le nez est un élément négligeable. Point du tout. Pour deux raisons, d'abord parce qu'un être dissimulé ne pensera pas à déguiser son nez, ensuite parce que le nez sans participer, en quelque sorte, à la vie du visage fournit des renseignements plus sûrs au sujet de l'inclinaison de l'esprit, de l'énergie et du tempérament. En un mot,

il est l'indice des penchants naturels, avant que les modifications de l'éducation l'aient falsifié.

Le nez grec a été accepté par tous les statuaires de l'antiquité comme le type du nez des dieux et des héros.

Généralement, un grand nez est un indice de goûts élevés, ambitieux; mais il n'est bon, grand ou spirituel, que s'il présente des courbures douces, sans brusques ressauts, des ondulations légères ou des entailles plus ou moins marquées.

Si le nez n'est pas précédé d'un espèce d'enfoncement, à moins qu'il ne soit fortement recourbé, il est le présage d'un caractère bas et de peu de noblesse.



Fig. 95. Un égoïste

Fig. 96. Sot vaniteux.

Fig. 97. Nez retroussé.

Fig. 98. Nez long.

Surmonté d'un front proéminent, un grand nez, précédé d'une échancrure, est un signe de ferme volonté de soumettre tous les obstacles, d'énergie et de persévérance mais non de prudence (fig. 98).

Si le nez se trouve presque de niveau avec les yeux, il n'y a pas à hésiter, le sujet est d'esprit faible, de peu de sens et de peu d'énergie.

Le nez aquilin est le signe de l'ambition ; il est généralement accompagné d'une barbe noire épaisse et d'yeux bruns.

Un grand nombre d'ambitieux, de politiques, de littérateurs, de poètes, se sont fait remarquer par leur nez aux grandes dimensions : Cyrus, Constantin, Machiavel, Cyrano de Bergerac, dont le nez fut légendaire. Louis XI, Schiller, Cuvier et presque tous les écrivains du XVIIe siècle étaient bien doués sous ce rapport.

Si le nez se trouve directement continu avec le front, c'est indice de sentiments bas et de grande vanité, avec toutes les conséquences que les deux vices alliés peuvent produire (fig. 96).

Une vive sensibilité, l'imagination, l'enthousiasme et parfois la finesse, l'habileté et même la ruse se rencontrent chez les gens à nez moyens et effilés.

Un nez épais, court, ramassé, pâle, boursouflé, allié à des yeux bleus, à de grosses lèvres, à des cheveux blonds et à une barbe rare, est l'indice de peu d'énergie, de peu de constance, de peu de jugement.

Si le nez penche vers la bouche, on en conclut la sensualité, et si la cloison mitoyenne les dépasse sensiblement, c'est signe d'égoïsme (fig. 95).

Les nez colères sont courts, subitement arrondis, parfois un peu retroussés avec des sourcils épais et en désordre.

Les nez jaloux, opiniâtres, quoique peu sagaces, ont la racine enfoncée et le bout gros et retroussé (fig. 97). Ce caractère de retroussé est également, lorsqu'il s'accorde avec les autres signes, la caractéristique d'un caractère sensuel (fig. 97). Si au contraire il est allié à de petits yeux et des sourcils saillants, c'est un homme hostile, gratuitement méchant, aimant les procès, les railleries sanglantes.

LES SIGNES TIRÉS DE LA BOUCHE, DES LÈVRES DU MENTON ET DES JOUES.

La bouche à elle seule exprime, par son plissement caractéristique, le bonheur dans le sourire, le malheur dans les larmes (fig. 99 et 110).

Une bouche de belle apparence, régulière, peut se rencontrer chez des types absolument différents, mais elle qualifiera ces types dans le sens de la bonté (fig. 107), de la noblesse, de la grandeur, de l'absence des passions ou d'une volonté suffisante pour les dompter.

Un signe de méchanceté (fig. 106) et de bassesse est indiqué par une bouche irrégulière.

Un homme aux passions violentes et désordonnées (fig. 102) a généralement une bouche en harmonie avec ces sentiments.

Le courage et l'énergie se retrouvent dans la proéminence de la lèvre superieure (fig. 100) ; on les découvre encore dans ces bouches pincées et plissées des gens ambitieux (fig. 105). La première est noble et désintéressée ; la seconde, plus tenace et plus personnelle. L'indécision (fig. 104) se lit par contre sur une bouche aux formes indécises et molles.

Les lèvres minces, étroites et pincées peuvent appartenir à un homme de grand esprit, mais il sera rarement bon (fig. 106) : c'est quelquefois signe d'égoïsme lorsque la bouche est comme rentrée sur elle-même (fig. 101), d'astuce ou tout au moins de finesse.

La lèvre supérieure relevée indique le dédain et l'orgueil (fig. 103), tandis que le relèvement de la lèvre inférieure est un indice d'irritabilité (fig. 110).

Les lèvres pleines et rouges, au contraire, sont regardées comme un signe de propension aux plaisirs charnels.

Les gens faibles, indécis et timides ont la lèvre supé-



FIG. 99. — Bouche ouverte. Esprit obtus.



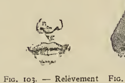
FIG. 100. — Lèvre supérieure proéminente. Signe de fermeté.



FIG. 101.—La bouche loin du nez. Un égoïste.



FIG. 102.— Un passionné.



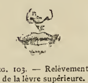


FIG. 103. — Relèvement de la lèvre supérieure.

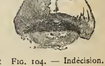


FIG. 104. — Indécision.



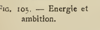


FIG. 105. — Energie et ambition.





FIG. 106. — Froideur et cruauté.





FIG. 107. — Sensibilité.



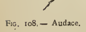


FIG. 108. — Audace.



FIG. 109. — Rire.



FIG. 110. — Irritabilité.

rieure comme tuméfiée (fig. 104), les audacieux, dans le mauvais sens du mot les orgueilleux, les dédaigneux, les convaincus de leur force ont au contraire la lèvre inférieure proéminente (fig. 105 et 110); si elle devient pendante, c'est faiblesse ou insouciance.

La bouche béante aux lèvres grosses et toujours écartées est l'indice de lourdeur d'esprit, grossièreté de mœurs (fig. 99).

Du rire bruyant (fig. 109) au sourire à peine esquissé il y a place pour une infinité de manifestations joyeuses. On peut juger par la façon de rire d'un individu de ses qualités intimes. S'il rit fort, c'est la manifestation du contentement des organes, de la joie matérielle. S'il sourit, c'est alors la satisfaction d'un plaisir intellectuel, d'une joie de l'esprit.

Le menton est en quelque sorte la suite de la bouche:

Lorsqu'il est plus avancé, c'est un signe de force et d'énergie. Les figures 111 et 112, que nous avons déjà étudiées à divers points de vue physiognomoniques, sont tellement caractérisées par le front et surtout par le menton que nous n'hésitons pas à les placer ici.

Le menton de *galoche* est l'indice d'un penchant à la malice chez un esprit fin et délié. Si au contraire il est comme retiré en arrière, c'est un signe de douceur et d'amour de la tranquillité.

Si le menton, même avançant, est charnu et disproportionné, il est le signe d'une intelligence épaisse et lourde ou d'instincts charnels.

Remarquons, en passant, que ce sont les joues qui donnent généralement une forme plus ou moins régulière au visage. Aussi bien peut-on constater facilement une caractéristique intéressante à ce sujet. Les races supérieures (fig. 113) ont les joues plus ou moins pleines, mais rondes, les pommettes peu saillantes et les contours réguliers, tandis que les races inférieures (fig. 114)



Fig. 111. — Napoléon.

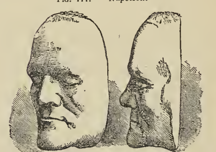


Fig. 112. — Franklin.



Fig. 113. — Les joues chez les races supérieures.



Fig. 114. — Les joues chez les races inférieures.

ont au contraire des lignes tourmentées, les pommettes saillantes, les tempes, les joues, le menton proéminents.

SIGNES TIRÉS DE L'ENSEMBLE DES TRAITS

Maintenant que nous avons vu en détail les caractères propres à chaque trait du visage, il nous reste à étudier les signes tirés de l'ensemble des traits.

Du reste, nous ne pouvons qu'indiquer les principes de cette science; à chacun appartiendra de faire des observations, des remarques et de déduire de ses travaux des conclusions pratiques.

Un vaste crâne donne à la figure petite un aspect spirituel. C'est généralement l'apanage des artistes, des savants.

Au contraire, un petit crâne et une large face donnent à la physionomie un aspect déséquilibré : c'est signe d'instincts grossiers

Des caractères généraux doivent encore servir à porter un pronostic sur un sujet ; ils sont indiqués avec la plus grande simplicité dans les figures 115 à 124.

Le visage plein, d'un ovale régulier, frais et coloré appartient à un homme ami du plaisir, peu passionné, capable de bonnes actions, mais bien mal armé pour entreprendre de grandes choses. Cependant ces caractères peuvent êtres modifiés par d'autres signes qui complètent ou combattent le résultat de l'examen du visage.

Les hommes spirituels et fins, aux passions énergiques et qui préfèrent les plaisirs de l'esprit aux plaisirs des sens sont généralement de visage allongé et ovale, aux joues creuses, au teint pâle et brun (fig. 111).

Les traits délicats et peu prononcés donnent la faiblesse et la douceur tandis que les traits mâles indiquent un caractère, sinon supérieur, tout au moins intéressant.

On doit tenir compte de la mobilité des traits. Un visage impassible appartient à un idiot ou à un diplomate. A moins que, absorbé dans une contemplation, le sujet ne s'abstraie de ce qui l'entoure. Les hommes superficiels, au contraire, ont une grande mobilité de traits.

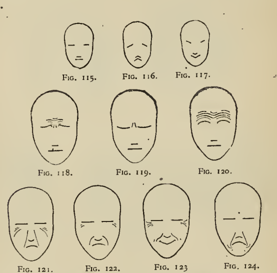


Fig. 115 à 124. — Expressions de la physionomie indiquées avec la plus grande simplicité : 115, calme ; — 116, tristesse ; — 117, gaîté ; — 118, douleur ; — 119, réflexion, méditation ; — 120, attention ; — 121, pleurs à chaudes larmes ; — 122, pleurs ; — 123, rire ; — 124, mécontentement, mépris [1].

Cette mobilité a été très bien représentée par notre grand artiste Granville, dans les figures 125 à 134, qui commencent comme un petit drame, et qui finissent comme une comédie, par un éclat de rire.

[1] Voir Humbert de Superville, *Des signes inconscients de l'art*, 1827, et Mathias Duval, *Précis d'anatomie à l'usage des artistes*, Paris, 1881.

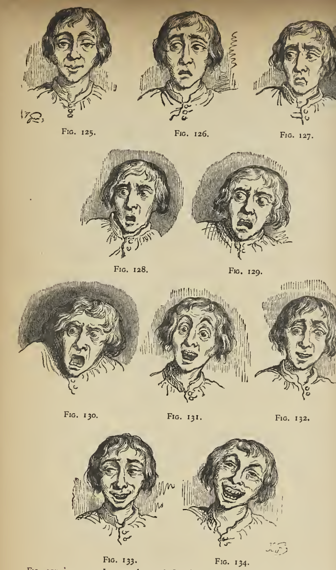


Fig. 125. Fig. 126. Fig. 127.

Fig. 128. Fig. 129.

Fig. 130. Fig. 131. Fig. 132.

Fig. 133. Fig. 134.

Fig. 125 à 134. — Le monologue de Baptiste, par J.-J. Granville. — 125. Que je vais bien dormir? — 126. Hé! ma porte est ouverte; — 127, Euh! le vilain bruit; — 128. Oueh! on approche; — 129. Qui va là! — 130. Au voleur! — 131. Eh, mais! si c'était...; — 132. Ce serait drôle; — 133. Eh oui! c'est minette; — 134. Hi! hi! hi! Pauvre bête, com ne e lui ai fait peur

En général, les hommes sages parlent peu, tandis que les hommes d'un caractère léger, babillent sans cesse.

Si, par des indices quelconques, vous vous apercevez qu'un individu dont la physionomie est impassible, compose son visage, s'en méfier et l'attribuer, à moins que ce ne soit le résultat d'une infirmité, à la feinte et à la dissimulation.

Les difformités du corps humain, on le conçoit, peuvent avoir une grande influence sur l'esprit des individus.

LES SIGNES TIRÉS DE LA DÉMARCHE

Nous devons compléter ce trop court aperçu par l'étude de la démarche qui, dans le genre de recherches que nous poursuivons, a bien son importance.

D'une façon générale, une démarche résolue (fig. 135), sans affectation, dénote un homme jeune et énergique. S'il frappe des talons en marchant, c'est signe d'amour de la domination. Si, au contraire, il glisse le pied, c'est une preuve de dissimulation. Il y a des hommes qui rampent en marchant, tandis que d'autres semblent vouloir écraser le sol.

La démarche irrésolue que nous avons figuré sous le numéro 136 est celle du bon employé des contributions, esprit étroit et craintif, pusillanime par raison. On peut en rapprocher le type de la figure 137, pédagogue et pédant, toujours guindé dans sa petite cervelle comme dans sa petite redingote. La démarche de la figure 138 indique assez un malade dont les jambes sont peu sûres ou, en tout cas, un individu qui a peur de tout.

Les deux dernières figures (139 et 140) sont caractéristiques. L'une dénote bien le parvenu, l'enrichi, le gros marchand bête, qui considère les humbles comme des malhonnêtes. Quant au jeune débauché que repré-

sente la figure 140, nous avons choisi un type un peu perdu — celui du prodigue. Il date de 1830 celui-là,

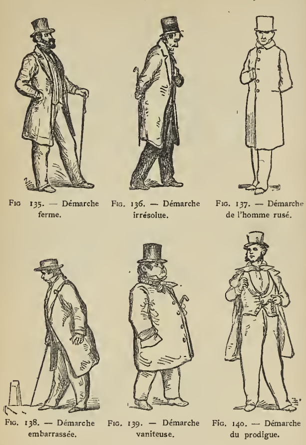


Fig 135. — Démarche ferme.

Fig. 136. — Démarche irrésolue.

Fig. 137. — Démarche de l'homme rusé.

Fig. 138. — Démarche embarrassée.

Fig. 139. — Démarche vaniteuse.

Fig. 140. — Démarche du prodigue.

c'est un lion et non un *gommeux* parce que celui-ci, plus ou moins boursicotier, provenant de race douteuse, le cerveau creux et les muscles atrophiées ne peut plus être

prodigue : il lui faudrait des nerfs et du sang qu'il n'a pas. Cet anthropomorphe est anglomane et par conséquent bête, il se dilate aux refrains de Paulus, mais, en revanche il joue aux courses et au poker. Il ne vaut pas la peine d'être étudié.

CHAPITRE V

LA CRYPTOGRAPHIE

La cryptographie ne semble pas, à première vue, devoir rentrer dans le cadre des sciences occultes. Si l'on veut cependant réfléchir à la signification de ce mot, on se rendra compte aisément de l'analogie qui existe entre cette étude et celles que nous avons faites jusqu'à ce moment.

« La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, » il a donc été de tout temps de la plus grande nécessité pour lui de recouvrir les communications, qu'il pouvait avoir à faire à un correspondant, d'un mystère profond, afin que ses avis fussent tenus secrets et ses desseins impénétrables.

Dans une étude telle que celle que nous nous proposons de faire, on comprend que nous ne puissions entrer dans les détails d'un certain nombre de procédés. Aussi bien, quelques-uns d'entre eux sont tellement fantaisistes qu'il vaut mieux n'en rien dire, bien que ce soit dans cette catégorie que l'on doive classer ces systèmes dont la plupart des inventeurs sont malheureusement si prodigues.

Il existe un grand nombre d'excellentes méthodes cryptographiques, cel a est vrai, mais on n'a pas encore trouvé de système simple et rapide, n'employant qu'un nombre restreint de chiffres, offrant un secret absolu ou ne reposant pas sur des appareils dont quelques indiscrets peuvent s'emparer. C'est cependant là le *desideratum* de tout système cryptographique.

La cryptographie (*κρυπτὸς*, secret, *γράφειν*, écrire) est la science, des écritures secrètes, c'est donc bien une science occulte qui nécessite entre chaque correspondant une initiation préalable[1].

UTILITÉ DES ÉCRITURES SECRÈTES

Un attrait puissant a toujours porté l'esprit des hommes vers les choses cachées. Les religions, à toutes les époques, se sont entourées de mystère ; les oracles et les

[1] On a appelé aussi cette science *stéganographie* ou *polygraphie*, mots dont l'étymologie est facile à trouver.

Nous croyons utile de faire connaître les termes spéciaux employés en cryptographie :

Texte *clair*, mots en *clair*, langage *clair* sont les parties de la correspondance qui conservent leur signification.

Le langage *secret* comprend le langage *convenu*, qui n'est qu'une modification convenue dans le sens des mots et le langage *chiffré* dans lequel on emploie des signes conventionnels, lettres, chiffres, pour représenter les signes du texte clair.

La clef est la base convenue du système. Les systèmes comportent des clefs simples ou multiples.

Chaque signe cryptographique est appelé chiffre. Chiffrer une dépêche, c'est transformer le langage clair en langage secret.

Le cryptogramme est l'écrit secret, le cryptographe, celui qui écrit ou déchiffre une dépêche.

La transmission par le télégraphe des dépêches chiffrées a modifié les systèmes connus ; il est difficile, dans les communications de ce genre, d'employer concurremment les lettres et les chiffres, d'où l'usage des dictionnaires chiffrés dont nous parlerons plus loin. Une convention internationale a fixé, à la date du 14 janvier 1872, les règles des échanges de dépêches chiffrées (Voir Josse, *La Cryptographie et ses applications à l'art militaire*, Baudoin).

prophètes ont toujours parlé d'une façon énigmatique, ce qui nous permet de dire que les principes de la cryptographie ont précédé l'écriture proprement dite. En tout cas, il est permis d'affirmer que, créée à l'origine du sociétés, elle s'est développée avec elles.

La cryptographie religieuse est née la première du besoin que les castes dirigeantes avaient de cacher certains souvenirs ou certaines connaissances, pour les exploiter au bénéfice de leur influence.

La guerre ne tarda pas à nécessiter des communications secrètes entre les généraux et leurs lieutenants.

La politique, à toutes les époques, réclama des systèmes cryptographiques multiples, qu'elle employa pour assurer le secret de ses combinaisons.

Les conspirateurs de tous genres durent aussi s'en servir : le langage des fleurs, en Orient, le jeu de l'éventail, en Espagne, sont de véritables signes cryptographiques.

Enfin, dans les nations civilisées, le commerce et la banque eurent besoin de signes particuliers pour faciliter les opérations de leurs échanges.

Vigenère, un des fondateurs de la cryptographie moderne, s'exprime ainsi, au sujet de son art : « Les hommes de tout temps ont esté curieux de se tracer, chacun pour soy, quelques notes secrètes pour se recéler de la cognoiffance des autres, comme les marchands en leurs marques et papiers de compte; les médecins en leurs pieds de mouches; les jurisconsultes en leurs paragraphes. »

HISTORIQUE DE LA CRYPTOGRAPHIE

Avant de passer à l'étude des procédés de la cryptographie, nous croyons intéressant de donner un historique rapide de cette science, jusqu'ici peu connue.

Nous devons commencer par rappeler les signes dont l'antiquité fit usage pour énoncer des préceptes ou des leçons.

Les hiéroglyphes tiennent le premier rang parmi ces symboles : l'écriture égyptienne présentait trois formes différentes : l'écriture populaire ou démotique ; l'écriture sacerdotale ou hiératique, et enfin la troisième, composée de signes, pour la plupart idéographiques, et connue sous le nom de *hiéroglyphique*. Cette dernière était, d'après les faibles connaissances que nous pouvons avoir acquises, un système cryptographique, dont le sens échappait au vulgaire et dont les linguistes modernes s'efforcent de rechercher la clef.

Les moyens cryptographiques qui ont été employés par les peuples primitifs forment un ensemble d'idées ingénieuses, mais inapplicables à notre époque.

Hérodote nous a conservé quelques-uns des procédés employés par certains personnages de l'antiquité pour dérober aux autres le secret de leur correspondance.

Le premier et le plus ancien consistait à raser la tête d'un esclave et à marquer sur la peau nue de son crâne quelques mots significatifs, on laissait aux cheveux le temps de repousser et on envoyait cette missive vivante à son correspondant.

On connaît la ruse d'Harpage qui, voulant faire passer un avis important à Cyrus, imagina d'ouvrir un lièvre, de renfermer une lettre dans les intestins de l'animal et d'envoyer ce présent à Cyrus, en lui recommandant de l'ouvrir sans témoins.

Ce sont parfois des missives placées dans les semelles du messager, des cordes nouées de diverses façons, des boutons dans les trous desquels on a fait passer un fil suivant des conventions déterminées à l'avance.

Les Grecs employaient la *scytale*, pour correspondre

secrètement. C'était un bâton rond, sur lequel on enroulait en hélice une bande de parchemin, on écrivait la dépêche à transmettre dans le sens de la longueur, et on déroulait le parchemin qu'on envoyait au correspondant; celui-ci, muni d'un bâton de semblable diamètre, enroulait le parchemin sans laisser d'espace et lisait la communication sans difficulté. Le déchiffrement de la scytale, est-il besoin de le dire, ne présentait que peu d'obstacle au curieux.

On a proposé un procédé analogue, dans lequel un fil remplaçait le parchemin, mais ce système est rien moins que pratique.

Une idée ingénieuse, qui nous est rapportée par Hérodote, trouve sa place ici : Un Grec, du nom de Démocrate, voulant faire tenir à ses compatriotes un avis du plus haut intérêt, trouva le moyen suivant : il enleva la cire de ses tablettes, écrivit sur le bois l'avis qu'il voulait transmettre, puis remit de la cire par dessus les lettres. L'esclave de Démocrate, porteur de ce singulier message, l'ayant remis aux Lacédémoniens, ceux-ci ne surent que conjecturer d'un pareil envoi, mais Gorgo, femme de Léonidas, imagina de faire fondre la cire et fit ainsi connaître la dépêche, qui fut immédiatement envoyée au reste des Grecs.

Au moyen âge, les savants furent souvent obligés de cacher sous un langage mystérieux les découvertes dont ils avaient doté la science; les astrologues et les alchimistes, les uns par prudence, pour éviter le bûcher des sorciers, les autres pour augmenter leur influence sur leurs contemporains, avaient recours à une écriture indéchiffrable.

A l'époque de la Renaissance, les intrigues diplomatiques nécessitèrent des procédés nouveaux.

Déjà, vers le IXe siècle, l'archevêque de Mayence, Raban Maur, avait fait connaître la clef d'un système employé

par les bénédictins. Ces essais, qui nous semblent puérils, étaient cependant un premier pas fait dans la voie du progrès, c'est à ce titre que nous les indiquons.

On remplaçait les voyelles par des points, de la façon suivante : 1 point désigne *i*; 2, *a*; 3, *e*, 4, *o*; 5, *u*; de sorte que pour écrire, comme il l'indique *(Incipit versus Bonifacii archi)*, on devait mettre *. nc. p . tv . .·. rs :.·. s B : : n. f : c. .: rch.*, etc. Ce procédé ne saurait tromper que les gens grossiers et illettrés.

Un second système, indiqué par le même personnage, consiste à substituer à chaque voyelle la lettre suivante. Toutefois les consonnes *b f k p x*, qui, dans ce système tiennent lieu de voyelles, conservent leur valeur en tant que consonnes. Cette méthode de substitution est très ancienne, Jules César l'employa et lui donna son nom, bien qu'elle fût déjà connue avant qu'il ne s'en servît. Elle consiste à intervertir l'ordre des lettres de l'alphabet d'une façon convenue, en le faisant commencer par la 2e, la 3e, etc., à volonté. Si on veut communiquer : *Partez sans retard*, avec la convention de remplacer chacune des lettres de la phrase par la lettre suivante de l'alphabet normal, on écrira : *qbsufa tbot sfubse*, cryptogramme dont on peut séparer les lettres en groupe de façon à dérouter les investigations des curieux : *qbs-ufa-tbo-tsf-ubs-e*.

Un peu d'habitude fait apercevoir le peu de sécurité qu'offre un pareil cryptogramme.

Certains auteurs attribuent à Trithème l'honneur d'avoir écrit le premier traité sur la cryptographie. On connaît, en effet, de cet auteur, deux ouvrages : le premier est sa *Polygraphie*, traduite et publiée par Gabriel de Collange; le deuxième sa *Stéganographie*. Dans le premier traité, il cherche seulement à écrire un même mot de différentes façons; dans le deuxième, il indique trois cent soixante-seize alphabets comprenant vingt-

quatre lettres; en face de chacune est un mot qui servira à la représenter de la façon suivante :

a. Jésus. . . .	L'amour. . .	Fragiles. . .	Europe.
b. Dieu. . . .	La dilection. .	Misérables. .	Candie.
c. Le Sauveur. .	La charité. .	Ingrats . .	Hongrie.
d. Le Modérateur.	La révérence.	Ignorants. . .	Pannonie.
e. Le Pasteur. .	L'obéissance..	Iniques. . .	Pologne.

Soit à écrire le mot *abbé*, on prendra la première lettre dans le premier alphabet, la deuxième dans le second, etc... On trouvera ainsi : *Jésus, la dilection, misérables, Pologne.* On conçoit combience système était peu pratique, mais on reste étonné en songeant au temps qu'il a fallu à Trithème pour composer ses nombreux alphabets. Un *Ave Maria* de cet auteur, malheureusement trop long à transcrire, est basé sur le même principe et donne comme traduction du mot *Pater*, par exemple : « sublime-Marie-éclatante-de-justice-la paix-de joie. » Ce procédé serait certainement sûr, étant donné que les deux correspondants seuls auraient des alphabets semblables. Malheureusement, il faut plusieurs pages pour communiquer quelques mots seulement.

Pour la méthode de déchiffrement, elle est simple. Si chacun des correspondants a un alphabet semblable, celui qui reçoit une dépêche cherche à quel mot de la dépêche correspondent les lettres de l'alphabet.

Entre autres systèmes, Trithème indique celui dans lequel les lettres sont placées dans un ordre confus, ainsi :

ALPHABET NORMAL

a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v x y z

ALPHABET CRYPTOGRAPHIQUE

o p q r i s t b u e x r c u h y d g e k n m l f

La lettre placée dans la deuxième ligne doit être substituée à la première qui entre dans l'avis à chiffrer. Ainsi : *Prends garde* devient *hdicrgtodri.*

Nous aurons occasion d'étudier particulièrement les systèmes de Porta et de Blaise de Vigenère qui, au XVI[e] siècle, indiquèrent les véritables principes de la cryptographie.

C'est à cette époque que les Espagnols, voulant correspondre dans toutes les régions de leurs immenses possessions, éprouvèrent le besoin de composer un chiffre qui variait de temps en temps pour en assurer la sécurité. Quelques-unes de leurs dépêches ayant été interceptées, Henri IV s'en remit à l'illustre géomètre Viète, du soin d'en découvrir la clef. Celui-ci y réussit et prouva que le chiffre était composé de cinquante signes dont il indiqua les variations. Cette découverte déconcerta tellement les Espagnols qu'ils citèrent Viète devant le tribunal de Rome en l'accusant de sorcellerie. Heureusement pour lui qu'un monarque puissant le soutenait et que l'accusation tomba d'elle-même.

Au temps de Richelieu, les intrigues politiques donnèrent un nouvel élan à la cryptographie, qui devint une science d'État et dont les procédés raffinés se sont perpétués jusqu'à nos jours.

Ce serait une erreur de croire que les systèmes, en usage aujourd'hui, sont absolument indéchiffrables ; cependant, si l'on veut lire cette étude jusqu'à la conclusion, on pourra voir combien l'esprit humain a trouve de détours dans sa subtilité pour dérober les secrets de la politique ou des affaires.

SYSTÈMES PAR SUBSTITUTION SIMPLE

Nous repoussons les méthodes dans lesquelles on est obligé d'ajouter un grand nombre de lettres *nulles*, inutiles, par conséquent, ou d'employer des mots entiers pour représenter une lettre du texte clair.

C'est dans cette classe que doit être rangé le système

qui consiste à ajouter à chaque syllabe une ou deux lettres nulles et qui donne pour le mot *lettre*, par exemple :

b x, l e, z f, t t, b d, r e, c s
ou *b, x, l, e, z, f, t, t, b, d, r, e, c, s*

Bien que des cryptogrammes, basés sur ces méthodes, offrent une forme singulière, ils ne présentent qu'une bien faible sécurité et résistent mal aux investigations d'un déchiffreur un peu exercé.

Nous avons indiqué le procédé employé par Jules César pour sa correspondance secrète ; c'est à ce système que se rapportent toutes les méthodes qui sont basées sur de simples modifications dans le rang ou la forme des lettres. Elles présentent peu de difficultés, pour un chercheur habile, car ces systèmes sont basés sur une modification dans la lettre et la même lettre de l'alphabet normal sera toujours représentée par le même signe.

Les alphabets semblables peuvent être variés à l'infini, cependant ils sont peu utiles. Nous allons en signaler quelques-uns qui présentent une forme assez originale :

Un alphabet usité souvent par les francs-maçons est le suivant (fig. 141) : il a été composé à l'aide des deux figures ci-dessous, ainsi que le fait très judicieusement remarquer M. Josse.

a b	*c d*	*e f*
g h	*i j*	*k l*
m n	*o p*	*q r*



Si l'on veut écrire *Venez* on emploiera les signes suivants : dont la traduction est bien simple.



Fig. 141. — Alphabet maçonnique.

Lord Bacon a fait connaître un procédé, dont il était l'inventeur, et qui consistait à remplacer les lettres de l'alphabet normal par les permutations des deux lettres *a* et *b*, de la façon suivante :

a) a a a a a	*e) a a b a a*
b) a a a a b	*f) a a a a a*
c) a a a b a	*g) a a b b a*
d) a a a b b	*h) a a b b b*

Pour cryptographier le mot *bache* on devrait écrire :

aabbb. aaaaa. aaaba. aabbb. aabaa

Bien que cette méthode n'offre aucune sécurité, elle est très longue à mettre en usage.

Je crois intéressant de signaler un alphabet curieux, dû à l'imagination de Mirabeau, qui est du reste complètement inapplicable.

On divise l'alphabet, pris d'une manière arbitraire, de la façon suivante :

1	2	3	4	5
c f g u z	*x a m o k*	*s e h b q*	*d l y q w*	*n i r t v*
1 2 3 4 5	1 2 3 4 5	1 2 3 4 5	1 2 3 4 5	1 2 3 4 5

les chiffres 6, 7, 8, 9 et o étant nuls on range sur deux lignes les signes de la dépêche, ainsi *g* deviendra $\frac{1}{3}$; *k* $\frac{2}{5}$, *x* $\frac{2}{1}$, etc., en intercalant des nulles, on cryptographiera *Venez* à l'aide des signes suivants :

5 6	3 8	5 9	3 6	1 7
5 8	2 6	1 0	2 0	5 9

Ce système existait déjà, d'une façon moins compliquée : voici comment on procédait :

a b c d	*e f g h*	*i k l m*	*n o p q*	*r s t u*	*v x y z*
1	2	3	4	5	6

on remplaçait les lettres de la dépêche par le chiffre de la série auquel on ajoutait le numéro du rang occupé par la lettre. Ainsi, *Partez* devenait :

4,3 — 1,1 — 5,1 — 5,3 — 2,1 — 6,4

On a proposé depuis bien longtemps une méthode de transposition qui est fort simple, bien qu'au premier abord elle semble très compliquée; elle consiste à chiffrer la dépêche à l'envers, de droite à gauche en renversant les lettres de l'avis à transmettre, soit à chiffrer : *Je vous attends*.

On écrira :

s d n e t t a s u o v e j

ou bien

sdn ett asu ove j

Ce procédé deviendra plus difficile à déchiffrer lorsqu'on aura fait subir, indépendamment de la transposition, à la dépêche, une transformation analogue à celle que nous avons indiquée sous le nom de Jules César.

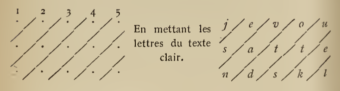
En basant la convention sur la transposition de la lettre du *clair* par la lettre suivante, il vient :

t e o f u u b t v p w f k

Cette méthode n'offre aucune sécurité car les mêmes lettres du clair sont reproduites constamment par les chiffres semblables. Ainsi, dans le système ci-dessus *s*, est toujours représenté par *t*; *t* par *u*, etc.

SYSTÈME DIT DES PARALLÈLES

Le système dit *des parallèles* est déjà plus ingénieux: si l'on veut chiffrer par exemple : *Je vous attends*, on compte le nombre de lettres, qui est de 13, dans le cas présent, on le divise par 3, 4 ou 5, suivant la combinaison adoptée. Soit 5 le nombre de colonnes convenu entre les correspondants : on dispose ses parallèles de la façon suivante, en remarquant que 13 lettres = 3 lettres × 5, — 2, on devra donc ajouter deux nulles. On a donc 5 lettres horizontales disposées sur 3 lignes verticales.



On écrit alors les lettres contenues dans chaque colonne oblique :

j es van otd uts ek l

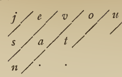
que l'on peut écrire :

jesvanotdutsekl

ou bien

jes van otd uts ekl

Pour déchiffrer ce cryptogramme, le correspondant sait qu'il est convenu que l'on écrira sur 5 rangées, il sait donc qu'il doit placer ses lettres de la façon suivante :



La lecture du cryptogramme est facile; mais la méthode n'est pas bien sûre, car, se basant sur le nombre de lettres, on arrive assez facilement, par tâtonnements, à découvrir le sens de la dépêche.

Nous sommes obligé de passer rapidement sur quelques méthodes moins spéciales et nous devons renvoyer au travail si intéressant de M. le capitaine Josse.

SYSTÈMES DITS A CLEF

Une méthode de transposition bien curieuse est la suivante : On transcrit d'abord la dépêche sur un nombre de lignes horizontales convenu ; puis on les recopie dans un ordre qui constitue la clef du système : un exemple fera mieux comprendre le maniement de ce système. Supposons que l'on soit convenu d'inscrire les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, etc..., dans l'ordre suivant, 4, 2, 5, 1, 3, 7, 6, 9, 8, et que l'on ait à cryptographier : *Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres*. On écrit :

1 2 3 4 5 6 7 8 9		4 2 5 1 3 7 6 9 8
1 *I l s e s t t r o*	Il vient,	1 *e l s i s t t o r*
2 *u v é d a n s t o*	en transposant	2 *d v a u e s n o t*
3 *u s l e s t e m p*	les colonnes	3 *e s s u l e t p m*
4 *s d e s h o m m e*	dans l'ordre	4 *s d h s e m o e m*
5 *s q u i o n t s u*	convenu,	5 *i q o s u t n u s*
6 *c o m m a n d e r*	4, 2, 5, etc.	6 *m o a c m d n r e*
7 *a u x a u t r e s*		7 *a u u a x r t s e*

soit :

elsisttordvauesnotessuletrpmsdhsemoemiqosutnusmoacmdnreauuxrtse

Ce système, quand on s'est exercé à le déchiffrer, ne

présente plus qu'une difficulté relative. Il existe des méthodes à transposition double qui sont supérieures et qui cependant ne peuvent résister aux investigations des chercheurs.

M. Kerckhoffs[1] rapporte qu'à l'occasion des procès intentés aux nihilistes russes on a publié un chiffre secret qu'ils employaient ; je lui emprunte la citation suivante :

« Le même mot sert de clef pour les deux transpositions ; à cet effet, on le transforme en formule numérique, en mettant à la place de chaque lettre un chiffre arabe et en s'y prenant de telle façon, que la valeur des chiffres corresponde au rang des lettres dans le classement alphabétique. Voici le procédé appliqué au mot *schuvalow*.

$$\frac{a\ c\ h\ l\ o\ s\ u\ v\ w}{1\ 2\ 3\ 4\ 5\ 6\ 7\ 8\ 9} = \frac{s\ c\ h\ u\ v\ a\ l\ o\ w}{6\ 2\ 3\ 7\ 8\ 1\ 4\ 5\ 9}$$

« Soit à cryptographier : *Vous êtes invité à vous trouver au lieu de nos réunions,* avec la double clef de Schuvalow dans les deux sens.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1	*v*	*o*	*u*	*s*	*e*	*t*	*e*	*s*	*i*
2	*n*	*v*	*i*	*t*	*e*	*a*	*v*	*o*	*u*
3	*s*	*t*	*r*	*o*	*u*	*v*	*e*	*r*	*a*
4	*u*	*l*	*i*	*e*	*u*	*d*	*e*	*n*	*o*
5	*s*	*r*	*e*	*u*	*n*	*i*	*o*	*n*	*s*

puisque

s c h u v a l o w =
6 2 3 7 8 1 4 5 9

je transposerai mes colonnes horizontales, 1, 2, 3, etc., en 6, 2, 3, 7, 8 etc. — Quant aux colonnes verticales, je n'en ai que 5, je passerai donc les nombres supérieurs à 5 et je les rangerai dans le même ordre avec la même clef : aussi, la première ligne sera 2, la troisième, 3, la quatrième 1, etc. — en passant les chiffres 6, 7, 8, etc.

[1] Kerckhoffs, *Cryptographie militaire.*

	6	2	3	7	8	1	4	5	9
2	*a*	*v*	*i*	*v*	*o*	*n*	*t*	*e*	*u*
3	*v*	*t*	*r*	*e*	*r*	*s*	*o*	*u*	*a*
1	*t*	*o*	*u*	*e*	*s*	*v*	*s*	*e*	*i*
4	*d*	*l*	*i*	*e*	*n*	*u*	*e*	*u*	*o*
5	*i*	*r*	*e*	*o*	*n*	*s*	*u*	*n*	*s*

on aura :

Avivonteuvtrersouatouesvseidlienueuoireonsuns;

que l'on peut réunir en groupes ou écrire sans séparation :

Avivon-teuvtr-ersoua, etc.

M. Kerckhoffs, qui, avec M. le capitaine Josse, doit toujours être consulté en matière de cryptographie, fait remarquer que l'inventeur russe du système ci-dessus a commis une grande faute en choisissant la même clef pour la transposition horizontale et verticale [1].

PROCÉDÉ CRYPTOGRAPHIQUE DE PORTA

Nous avons vu que, dans tous les cas précédents, on n'emploie qu'un seul alphabet conventionnel et qu'on ne peut le changer à volonté : il résulte de là un indice précieux pour le déchiffreur, car les mêmes signes représentent toujours des lettres semblables.

On a donc cherché à représenter la même lettre par des signes différents, c'est là l'avantage de la découverte que le physicien Porta fit connaître vers le XVI[e] siècle.

Dans les tableaux de Porta, les alphabets sont disposés de la façon suivante :

[1] C'est sur une transposition identique qu'est basée la méthode dont les commerçants se servent pour marquer leurs marchandises, supposant que la clef soit le mot { 4 5 8 7 9 0 1 6 2 3 / i m p o r t a n c e ;
si l'on veut indiquer 6 fr. 50 on écrira, *N mt* ou *n, mt*; 8 fr. 20 deviendra *P ct*, etc.

A B	*a b c d e f g h i l m* *n o p q r s t v x y z*
C D	*a b c d e f g h i l m* *z n o p q r s t v x y*
E F	*a b c d e f g h i l m* *y z n o p q r s t v x*
G H	*a b c d e f g h i l m* *x y z n o p q r s t v*

La première colonne se continue par les lettres I L, MN, O P, Q R, etc., et l'on doit avoir soin de construire les alphabets de manière que la deuxième ligne avance toujours d'un rang sur la précédente ; ainsi, les lettres de la deuxième ligne de l'alphabet IL seraient *v*, *x*, *y*, *z*, *n*, *o*, *p*, *q*, *r*, *s*, *t*, etc.

On se sert de ce tableau d'une façon très simple : soit, avec l'alphabet A, à représenter *c*, on aurait sur la ligne inférieure le signe *p*, qui y correspond..., etc., *d* serait indiqué par *q*, etc.; mais pour mieux cacher la clef qu'il a choisie, Porta recommande au cryptographe de ne pas employer les alphabets à la suite, mais, d'écrire chaque lettre avec un alphabet différent et, pour mieux s'en souvenir, il propose de choisir comme clef un mot dont les lettres indiqueront les alphabets dont on devra se servir.

On procéderait de la façon suivante si l'on avait à cryptographier la phrase : *J'attends vos ordres*, avec la clef C A F. On commence par écrire la clef au-dessous des lettres du texte clair autant de fois que l'on peut, puis on cherche dans les alphabets des clefs les lettres correspondantes à celles *du clair*

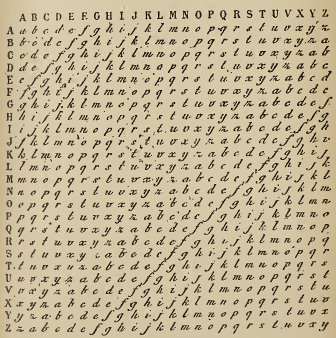
jat	*ten*	*dsv*	*oso*	*rdr*	*es*
CAF	CAF	CAF	CAF	CAF	CA
vni	*hrc*	*pfl*	*cfd*	*fqg*	*qf*

et l'on a un cryptogramme que l'on peut écrire :

vnih rcpf lcfd fqgqf

PROCÉDÉ CRYPTOGRAPHIQUE DE VIGENÈRE

Un peu après Porta, Blaise de Vigenère fit connaître son chiffre carré ou chiffre par excellence; ce n'est q'une



	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	X	Y	Z
A	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z
B	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a
C	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b
D	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c
E	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d
F	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e
G	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f
H	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g
I	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h
J	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i
K	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j
L	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k
M	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l
N	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m
O	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n
P	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o
Q	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p
R	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q
S	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r
T	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s
U	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t
V	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u
X	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v
Y	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x
Z	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y

heureuse modification du système précédent. Cette méthode a joui, jusqu'en 1870, d'une grande faveur, ce

qui laisse supposer que l'on n'avait pas pu, à cette époque, la remplacer par une plus avantageuse.

Aujourd'hui, on est arrivé à perfectionner les procédés mécaniques de cryptographie.

L'inspection du tableau, qui précède, permettra de saisir le procédé employé :

On opère comme dans le cas précédent ; soit, par exemple, à cryptographier : *Venez demain soir*. Avec les trois alphabets ACB, on opérerait de la manière suivante :

veu ezd ema ins oir
ACB ACB ACB ACB ACB
vgo ebe eob ipt oks

Qui devient :

Vgoebeeobiptoks

La forme bizarre de ce cryptogramme ne présente pas cependant, comme on pourrait le croire, un secret absolu.

Lorsqu'on connaît la clef, on fait l'opération inverse et on lit le *texte clair* sur la dernière ligne.

Soit le cryptogramme :

Uosrer dsgmogseq, construit avec la clef BAC

Disposez-le de la sorte :

Uos rer dsg mvg scq

Ecrivez la clef en dessous :

BAC BAC BAC BAC BAC

Vous trouverez dans le tableau ci-dessus :

Vou sel esi nvi tes

PROCÉDÉS CRYPTOGRAPHIQUES DIVERS

Un grand nombre de modifications ingénieuses ont été proposées par différents cryptographes, entre autres

celles qui ont formé les méthodes de Gronsfeld, de Beaufort, etc.

Dans le système dit à clef variable, la clef ne revient pas périodiquement. Avec la clef *souvenir* par exemple, pour crytographier : *Les intentions de ces hommes*, on aura :

Les intentions de ces hommes
SOU VSOUVENSOS OU VE NIRSOU

DÉCHIFFREMENT DES CRYPTOGRAMMES

Nous nous sommes occupés spécialement, des divers moyens qui ont été proposés pour cacher aux autres les communications secrètes que l'on veut faire à son correspondant. Il est intéressant, après avoir vu les procédés employés par les chercheurs de systèmes cryptographiques, d'étudier la méthode suivie par ceux qui tentent de les déchiffrer.

En théorie, on peut établir que tous les systèmes, basés sur des clefs mathématiques, sont déchiffrables. En pratique, c'est bien différent. Quelques hommes d'un rare mérite ont établi les principes généraux du déchiffrement, nous allons en donner un rapide aperçu.

Lorsque le système de Vigenère fut répandu dans le public, Dlandol qui le présentait s'exprimait ainsi :

« Ce chiffre a été nommé le chiffre par excellence, parce qu'il réunit le plus grand nombre d'avantages que l'on puisse désirer pour une correspondance secrète. Il les réunirait tous sans aucune exception, s'il n'était pas d'une exécution un peu lente ; mais il rachète bien cet inconvénient par la sûreté incroyable dont il est doué. Cette sûreté est telle que l'univers entier ne la connaîtrait pas, si l'on ne savait pas, à l'avance, le mot de la clef convenu entre les correspondants ; on pourrait montrer sa lettre à tout le monde, sans que personne pût la lire. »

Nous verrons, plus loin, que ce système indéchiffrable n'offre pas un secret aussi absolu que semblait le croire Dlandol, et que des méthodes assez simples qui permettent de percer les mystères d'une correspondance faite avec cette clef ont été données par des hommes de talent.

Il semble, du reste, que tous les inventeurs de *chiffres* croient avoir découvert des procédés absolument indéchiffrables.

En 1752, un Allemand du nom de Hermann se vanta d'avoir découvert le chiffre par excellence et mit tous les mathématiciens d'Europe au défi d'en trouver la clef. Un Français, Begelin, fut assez heureux pour la retrouver en huit jours et pour en publier les résultats, bien que ce chiffre fût aussi compliqué et aussi embrouillé que possible.

On ne pourra acquérir une certaine habileté dans cet exercice que par une très longue habitude jointe à une attention soutenue.

ÉTUDES DE DÉCHIFFREMENT

Nous allons tenter de rechercher la méthode générale de déchiffrement des systèmes *dits à clef*, qui sont les plus intéressants.

On se doute du procédé employé, si l'on a une grande habileté et un *flair* spécial. Lorsqu'on s'est assuré de ce fait par la constatation que, dans les cryptogrammes écrits à l'aide de cette méthode, la lettre E revient le plus souvent, la recherche du texte clair s'opère par tâtonnement.

On compte d'abord les lettres du cryptogramme — (45 par exemple) or, $45 = 9 \times 5$, et on en conclut que l'une des colonnes se composera de 9 lettres et l'autre de 5. La présence de certaines lettres ne tarde pas à

mettre le déchiffreur sur la voie. En français, un Q est toujours suivi d'un U, tandis que l'X en est précédé. Cette remarque, ainsi que d'autres analogues, indiquent l'ordre dans lequel les colonnes ont été primitivement écrites et ne tarde pas à livrer le secret de la *clef* à un observateur attentif.

En résumé, on voit que des systèmes, fort compliqués à mettre en pratique, ne présentent pas de difficultés insurmontables à un déchiffreur habile.

Nous allons étudier la même opération sur un procédé, plus généralement en usage, le *chiffre carré* de Vigenère, dont la plupart des systèmes actuels ne sont que des dérivés plus ou moins heureux.

Quoique les méthodes de déchiffrement soient fort difficiles à appliquer, M. Kerckhoffs a indiqué un procédé relativement simple, qui permet de déchiffrer assez rapidement les textes écrits au moyen du procédé dont il s'agit.

M. Kerckhoffs, dont nous suivrons avec soin les développements, a étudié, dans un texte chiffré, le retour de certaines formes cryptographiques remarquables. Proposons-nous de les rechercher dans la phrase : *Vous ne pouvez vous défendre sans vous exposer.*

Il faut observer qu'il y a une distance de huit lettres, puis de douze, entre les trois *vous* qui existent dans la phrase. Or, si l'on a choisi une clef de quatre lettres, telle que CADI, par exemple, les trois *vous* seront chiffrés avec les mêmes alphabets et donneront, des tétragrammes semblables ainsi qu'on peut le voir dans l'exemple suivant:

vous	*nepo*	*uvez*	*vous*	*defe*	*ndre*	*sans*	*vous*	*expo*	*ser*
CADI	CADI	CADI	CADI	CADI	CADI	CADI	CADI	CADI	CADI
xoxa	*pesw*	*wvbh*	*xoxa*	*feim*	*pdum*	*uaqa*	*xoxa*	*gxsu*	*ueui*

Pour bien comprendre ce procédé, il serait bon qu'on

refît les opérations ci-dessus, à l'aide du tableau de Vigenère.

On peut être certain que, dans un cryptogramme quelconque, un *texte clair* offrira toujours un certain nombre de répétitions qui se trouveront, comme dans le cas présent, cryptographiées à l'aide des mêmes alphabets.

M. Kerckhoffs a été assez heureux pour pouvoir établir les deux principes suivants :

1° Dans tout texte chiffré, deux polygrammes[1] semblables sont le produit de deux groupes de lettres semblables, cryptographiés avec le même alphabet;

2° Le nombre de chiffres compris dans l'intervalle des deux polygrammes est un multiple du nombre de lettres de la clef.

Les combinaisons littérales sont si bizarres qu'il peut se produire des cas où, dans le texte chiffré, deux bigrammes ont la même forme, sans qu'ils proviennent de deux lettres semblables du texte *clair*. Ce cas est bien plus rare pour les trigrammes et devient presqu'impossible pour les tétragrammes.

Nous allons tenter de donner, par un exemple, l'explication de ce procédé, qui est fort élégant, s'il n'est pas toujours facile à appliquer.

Soit le cryptogramme :

pftsppnfpeqguufedjigbrftvpvrffeqgeig

il semble parfaitement indéchiffrable : On va voir qu'il est cependant assez facile de découvrir le sens qu'il cache.

pftsppnfpeqguufedjigbrftvpvrffeqgeig

Nous pouvons constater, d'abord, quatre répétitions :

[1] Bigramme (réunion de deux signes), trigramme (trois signes), tétragramme (quatre signes), etc., et polygramme (réunion de plusieurs signes).

1° un trigramme *eqg*	distant de 21	lettres, or,	21	$= 7 \times 3$
2° un bigramme *ft*	— 21	—	21	$= 7 \times 3$
3° un bigramme *fe*	— 15	—	15	$= 5 \times 3$
4° un bigramme *rf*	— 6	—	6	$= 2 \times 3$

On voit, sans peine, que le nombre 3 est le facteur commun à tous les nombres considérés. Nous nous trouvons donc en présence d'une clef de 3 lettres.

Nous avons donc une quasi-certitude et nous pouvons, dès maintenant, le partager en tranches de 3 lettres :

pft spp nfp eqg uuf edj igh rft vpv rff eqg eig

La seconde partie de l'opération exige une plus grande somme d'analyse et plus de divination que la première ; en somme, celle-ci ne demande que de l'attention.

On sait, qu'en français les lettres qui se présentent le plus souvent sont : l'*e*, l'*s*, l'*r*, l'*i*, l'*a*, dans la proportion suivante, d'après M. Kerckhoffs :

E.	185	Sur une moyenne de 1000 lettres
S.	88	
R.	78	
I.	74	
A.	72	

L'E revient environ toutes les 5 lettres, l'S, toutes les 12, l'R et l'I, toutes les 13, l'A, toutes les 14.

Or, nous allons faire des tableaux de toutes les premières lettres de chacune des colonnes que nous venons d'établir [1], et rechercher celles qui sont semblables.

Il suit, en effet, de ce que nous avons dit, que chacun de ces chiffres provient d'un même alphabet ; par conséquent les chiffres semblables seront la représentation d'une même lettre.

1 G. Dallet, Les écritures chiffrées (*Revue scientifique* du 3 septembre 1887).

1[er] groupe : *p s n e u e i r v r e e*
2[e] groupe : *f p f q u d g f p f q i*
3[e] groupe : *t p p g f j h t v f g g*

Dans le 1[er] groupe 4E 2R
Dans le 2[e] groupe 4F 2Q 2P
Dans le 3[e] groupe 3G 2P 2F 2T

Donc, d'après les probabilités que nous avons établies, dans le premier groupe, l'E du cryptogramme figure un E du langage *clair;* F du deuxième groupe est mis à la place de E *du clair;* enfin, G du troisième groupe est un E de la phrase considérée.

On voit, en se rapportant au tableau de Vigenère, que l'alphabet dans lequel l'E = E est l'alphabet A; celui où F = E est B; et, enfin, celui où G = E est C.

Dans ces conditions, nous allons rétablir la phrase en *clair;* pour cela, nous écrirons les mots divisés en groupes de trois lettres, comme nous l'avons indiqué plus haut, puis nous mettrons au-dessous de chaque lettre une lettre de la clef.

pft spp nfp eqg uuf & cryptogramme
ABC ABC ABC ABC ABC & clef

Puis, nous rechercherons dans le tableau de Vigenère les chiffres correspondants dans les alphabets A, B, C, et nous inscrirons au-dessous les lettres *du clair* :

pft spp nfp eqg uuf edj igh rft
per son nen epe utd ech iff rer
vpv rff eqg eig
vot red epe che

Bien que cet exemple ne soit pas absolument concluant, on peut voir combien un secret se trouve mal caché sous ces cryptogrammes : il est vrai qu'on peut compliquer la clef, au lieu de la choisir aussi simple que celle que nous avons indiquée, mais, à mesure que les procédés de chiffrage se perfectionnent, les méthodes de

déchiffrement s'améliorent et on peut dire, qu'aujourd'hui, il n'existe problablement aucun procédé cryptographique qui ne soit déchiffrable.

Dans le cas où les alphabets seraient intervertis irrégulièrement, M. Kerckhoffs indique un procédé qui permet de le reconnaître; il accélère son travail par des considérations de symétrie dans la disposition des lettres de la clef; d'après cet auteur, si l'on a à déchiffrer de telles dépêches, on doit tâcher de se procurer un grand nombre de ces documents et établir ceux qui sont écrits avec la même clef, après un calcul analogue à celui que nous avons fait précédemment par la distance qui sépare les polygrammes identiques; on opérerait pour le déchiffrement, comme nous l'avons vu plus haut.

Je ne crois pas devoir pousser plus loin les recherches de déchiffrement, renvoyant mes lecteurs curieux de connaître les secrets de la cryptographie aux œuvres de MM. Josse et Kerckhoffs; j'ai tenté seulement, ici, d'indiquer les procédés généraux et les bases de la cryptographie.

Avant de passer à l'étude des appareils de cryptographie qu'il nous soit permis de faire une remarque importante.

Lorsqu'on a eu l'occasion de procéder à ce petit travail de déchiffrement, on s'imagine volontiers que l'on est devenu un cryptographe accompli ; il n'en est rien : pour s'en convaincre, on n'a qu'à tenter de lire un cryptogramme dont on ignore le sens.

Généralement, lorsqu'on donne un exemple de déchiffrement, on opère sur des phrases dont on a construit soi-même le cryptogramme et dont on fait ensuite la synthèse.

C'est le cas des littérateurs qui ont mêlé avec bonheur, du reste, la cryptographie à l'intrigue de leur roman.

On se rappelle, dans la *Physiologie du mariage* de Balzac, le cryptogramme qui commence ainsi :

Lsuotru e-nedinim dbreaus

Tout le monde connaît l'heureux emploi que l'illustre Edgard Poë en a fait dans le *Scarabée d'or : (The Gold Bug)*.

5 3 + + + 305) 6*; 4826

On n'a pas oublié non plus le fameux cryptogramme dont Jules Verne s'est servi dans son roman *La Jangada*.

LES GRILLES

Nous sommes amenés à étudier un procédé bien curieux et remarquablement sûr pour la correspondance secrète, c'est le procédé dit *des grilles*.

La grille est une feuille de carton ou de métal fin, qui porte deux points de repère, et dans laquelle on a découpé des vides suivant des lignes irrégulières : chacun des deux correspondants possède un instrument semblable.

L'expéditeur, pour envoyer sa dépêche, place sa grille sur une feuille de papier, marque les points de repère et écrit sur la partie du papier que les espaces vides de la grille laissent à découvert : une flèche marquée sur la grille indique le sens suivant lequel on doit écrire. La dépêche ayant été ainsi écrite, on enlève la grille et on remplit tous les endroits du papier laissés en blanc de chiffres, de lettres ou de signes n'ayant aucune signification.

Pour déchiffrer un cryptogramme, composé de cette manière, le destinataire place sa grille sur la dépêche à l'aide des points de repère et lit couramment, à travers les *croisées* de la grille, la missive qui lui est adressée.

Pour simplifier l'explication précédente, nous supposerons que les cryptographes aient employé une grille de forme régulière. Soit une dépêche, transmise dans cette forme, et dans laquelle on veuille mander : *La ville est prise, et nous nous rendrons aujourd'hui*. On aurait :

La meilleure place de la *ville* est à l' *est* elle est *prise*
déjà *et* maintenant *nous* ne savons si *nous* nous *rendrons*
acquéreurs *aujourd'hui* des docks dont nous avons besoin

Voici le véritable sens rétabli au moyen de la grille :

La *ville* *est* *prise*
et *nous* *nous* *rendrons*
aujourd'hui

les espaces laissés en blanc restant cachés par la partie pleine de la grille.

Ce procédé, fort curieux et très sûr, tant que la grille n'est possédée que par les deux correspondants, paraît avoir été inventé par le savant mathématicien italien, Jérôme Cardan [1]; malheureusement, cette grille égarée, même un instant, livre son secret, parce qu'il est très facile d'en prendre le tracé.

Le système de la grille a été très heureusement modifié par le colonel autrichien Fleissner; mais, malgré les derniers perfectionnements, il est à peu près abandonné aujourd'hui, à cause du grave inconvénient que ces appareils présentent de pouvoir être dérobés, et surtout en raison de la généralisation de la correspondance télégraphique, à laquelle ce procédé est difficilement applicable.

Voici, du reste, la forme de la grille à 36 cases (fig. 143).

On place la plaque A, B, C, D sur une feuille de papier A' B' C' D', de façon à ce que le côté A B de la grille

1 Il y consacre une page de son ouvrage *De la subtilité*.

corresponde au côté A′ B′ du papier et on inscrit aux endroits laissés libres 1, 2, 3...9 les 9 premières lettres de la dépêche, puis on retourne l'appareil de manière que le côté B, D prenne la place de A, B, et ainsi de suite, en continuant le mouvement indiqué et en inscrivant à chaque fois les neuf lettres suivantes de la dépêche qu'on veut faire parvenir à son correspondant.

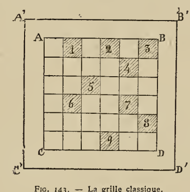


Fig. 143. — La grille classique.

On opère de la sorte jusqu'à ce qu'on ait épuisé les lettres de la dépêche, qui ne doivent pas, dans ce cas, dépasser le nombre 36.

C'est ainsi que les lettres qui composent :

J'attends les ordres que vous devez mander (plus une nulle *x*)

disposées à l'aide d'une grille telle que celle que nous venons d'indiquer et relevées par lignes horizontales donneraient :

ejuart emeats nveood rneudd rsrxes dselvq

si l'on était convenu de faire mouvoir la grille de gauche à droite, c'est-à-dire, C, A venant en A B.

On trouve une heureuse application des grilles dans la littérature. M. de Balzac met en scène un agent de

change, qui, ayant en main une lettre adressée à sa femme, vient consulter à ce sujet un de ses amis, employé au ministère des affaires étrangères.

M. Jacques (l'ami), découvre que la lettre a été écrite, à l'aide d'une grille et « superpose un papier à jour, « régulièrement découpé comme une de ces dentelles « que les confiseurs mettent sur leurs dragées, et Jules « peut alors facilement lire les phrases qui restent à « découvert ».

LES CRYPTOGRAPHES

Nous allons étudier maintenant les appareils mécaniques de chiffrement proprement dits, auxquels on a donné le nom de *cryptographes*.

Nous avons déjà indiqué[1] la scytale des Grecs, les boutons dans les trous desquels on fait passer un fil, les cordes nouées de diverses façons, etc..., qui peuvent être rangés dans cette classe, malgré leur application encore grossière. Les télégraphes Chappe, Morse, etc., et les grilles dont nous venons de parler sont encore des appareils de ce genre.

Le premier cryptographe, digne d'intérêt, a été signalé en 1563 par Porta[2]. Il se compose essentiellement de deux cercles concentriques dont l'un, A, est mobile et peut tourner autour de son axe, tandis que le second, B, est fixe.

Si l'on convient de faire coïncider constamment la première lettre de A avec la troisième de B, on obtiendra un cryptogramme écrit de la même façon que par les méthodes de transposition.

Si, au contraire, on augmente d'une lettre l'écart

[1] Voyez page 226.

[2] Porta, *Traité des chiffres*.

entre les deux cadrans[1], pour chaque nouvelle opération on obtient une dépêche chiffrée dans un système qui n'est qu'une modification de celui de Vigenère.

On a également proposé d'utiliser une disposition semblable à l'aide de notes de musique. Soient deux cercles concentriques dont l'un, fixe, porte les lettres de l'alphabet, le second, qui est mobile, est réglé circulairement de cinq lignes (comme le papier à musique); sur ce second cercle, on inscrit des notes différentes. On voit comment on peut se servir d'un tel cryptographe.

C'est un appareil analogue que M. Grivel a fait breveter; malheureusement cette invention n'offre qu'une bien faible garantie; de plus, elle nécessite le plus souvent deux chiffres pour représenter une seule lettre, ce qui entraîne une assez forte dépense pour les transmissions télégraphiques et une perte de temps pour l'expéditeur.

Nous préférons le cryptographe de Wheastone, qui fut présenté par son inventeur à l'Exposition universelle de Paris, en 1867.

Voici le principe sur lequel il repose : on commence par établir un alphabet à lettres interverties; pour le composer, on procède de la façon suivante : on choisit un mot quelconque destiné à former la clef... *porte* si l'on veut; au-dessous, on écrit celles des lettres de l'alphabet qu'il ne contient pas, comme ci-dessous :

p o r t e
a b c d f
g h i j k
l m n q s
u v x y z

En relevant les lettres par colonnes verticales, on obtient l'alphabet suivant :

[1] C'est-à-dire que pour la première lettre à cryptographier l'écart entre les alphabets A et B soit de trois lettres; puis que pour la seconde lettre à cryptographier cet espace soit égal à quatre lettres... et ainsi de suite, ou soumis à une loi de variation dépendant d'une clef.

p a g l u o b h m v r c i n x t d j q y e f k s z

Cet alphabet est transcrit sur un cercle en métal, intérieurement à un autre cercle qui porte les lettres de l'alphabet normal ; au-dessus de ces cadrans se meuvent deux aiguilles dont les mouvements sont commandés par un mouvement d'horlogerie, de telle sorte qu'à chaque tour la plus petite aiguille est en retard sur la grande d'une division du cadran.

M. Kerckhoffs a montré que ce système, bien que fort curieux, se réduisait fatalement à une modification du tableau de Vigenère.

L'appareil Pantin-Richard appartient encore à cette même catégorie de cryptographes, il se compose de sept cadrans concentriques, portant sept alphabets normaux ; on s'en sert comme d'un tableau de Vigenère, prenant un mot clef dont on n'emploie que sept lettres.

Pour déchiffrer les dépêches fournies par ce cryptographe, on utilise la méthode que nous avons indiquée. Remarquons, en passant, que cet appareil ne peut fournir plus de six alphabets différents.

Nous ne pouvons que signaler les curieux et intéressants appareils cryptographiques de MM. Vinay et Gaussin, de M. Rondepierre, de M. Silas, de M. Mouilleron, qui reposent presque tous sur des principes analogues aux instruments que nous venons d'étudier.

Pour déchiffrer les dépêches écrites à l'aide de ces procédés, on doit commencer par étudier les particularités qu'elles peuvent laisser deviner. Si l'on peut se procurer l'appareil au moyen duquel elles ont été écrites, on devra, après un examen approfondi de son mécanisme, procéder par tâtonnements, et il y a beaucoup de chances pour qu'on parvienne, après une série d'expériences, à en découvrir le secret.

Si l'on n'a pas pu avoir l'appareil à sa disposition, on

essaie de savoir s'il est basé sur un système de transposition ou de chiffrement.

Dans le premier cas, le tâtonnement, la présence d'une une forme particulière dans l'arrangement des lettres peuvent seuls permettre de reconstituer la dépêche; dans le second cas, la méthode proposée par M. Kerckhoffs reprend toute sa valeur, car, généralement, les appareils basés sur la méthode de chiffrement, ne sont que des modifications plus ou moins heureuses du chiffre carré de Vigenère et on peut les y ramener assez facilement.

LES LIVRES

Nous allons nous occuper maintenant des livres, tables ou dictionnaires susceptibles de permettre de chiffrer un texte clair; les travaux les plus intéressants ont été faits dans cette voie. Ces procédés sont les plus sûrs de toutes les méthodes de cryptographie, surtout lorsqu'on leur a fait subir différentes modifications qui leur constituent comme une sorte de clef; la facilité de leur emploi, la rapidité d'action qu'ils permettent sont autant d'avantages qui semblent peu contrebalancés par le secret qu'ils exigent.

Tout d'abord, nous devons signaler l'emploi simultané de deux exemplaires d'un même livre ; on devine déjà la manière de procéder.

Chaque correspondant a un exemplaire de la même édition d'un ouvrage semblable. L'expéditeur cherche dans son volume le mot dont il a besoin et l'indique à son correspondant par une notation convenue à l'avance.

Ainsi, par exemple, un mot placé à la seizième page d'un ouvrage, qui serait le huitième de la quatrième ligne, serait cryptographié : $(16 — 4^8)$ ou bien $\sqrt[16.]{\frac{4}{8}}$ ou bien encore : $16+4+8$, etc.

Le déchiffrement s'opère naturellement en se reportant à l'édition que le destinataire possède et en faisant le travail inverse, c'est-à-dire en cherchant dans l'ouvrage, d'abord la page 16, puis la huitième ligne et enfin le quatrième mot qui est le mot cherché.

On a cherché à simplifier ce procédé, en inscrivant à des endroits déterminés, marqués de signes spéciaux, toutes les lettres de l'alphabet et les principales syllabes qui pourraient servir à composer des noms propres, ou des mots qui n'existeraient pas dans l'ouvrage adopté; on a proposé également de signaler les pays où les expressions les plus usuelles se rencontrent afin d'accélérer le chiffrement.

Ce procédé offre, croyons-nous, une sécurité absolue, tant que l'ouvrage adopté comme table reste caché; on a fait remarquer cependant qu'un observateur habile parviendra à découvrir le volume qui sert de clef, ce livre devant être généralement choisi parmi les ouvrages que les correspondants ont coutume de lire, mais on conviendra qu'il faudrait une bien grande subtilité pour découvrir, au milieu de tous les livres qui peuvent être choisis, justement celui qui a été employé.

LES TABLES

Les chiffres à tables sont très répandus aujourd'hui; ils se composent de deux tables appelées: l'une, *chiffrante*, l'autre, *déchiffrante*.

Dans les tables à chiffrer, on range en colonne, suivant l'ordre alphabétique, des syllabes, des phrases ou des mots usuels, en face desquels on inscrit un nombre différent, absolument au hasard.

Les tables à déchiffrer, au contraire, contiennent ces nombres, suivant leur ordre numérique, vis-à-vis des-

quels on a porté la signification qu'ils ont dans les tables à chiffrer.

Dans les marges, on porte les indications spéciales et les signes particuliers aux guillemets, aux parenthèses, aux changements de phrases, etc.

Les échanges nécessaires de la correspondance se font naturellement; l'expéditeur choisit les nombres de sa table qui représentent les mots qu'il veut exprimer et les inscrit en les séparant par un tiret : 123—8—703 par exemple ; le destinataire cherchera dans sa table les nombres 123—8—703 et trouvera leur signification. Pour donner un peu plus de sécurité à ce procédé, les correspondants utilisent plusieurs tables.

Ce système offre de grands avantages, il se chiffre et se déchiffre facilement, mais il réclame un secret trop absolu ; en effet, que la table sorte des mains du détenteur pendant quelques secondes et on a pu en prendre une épreuve photographique.

Les tables de M. Grivel sont un heureux perfectionnement de celles dont nous venons de parler.

LES DICTIONNAIRES

Il existe un grand nombre de dictionnaires chiffrés qui ont été livrés à la publicité, tels sont ceux de Brachet, de Louis, de Sittler, de Brunswick, de Mamert-Gallian.

Le plus connu de ces ouvrages est le dictionnaire de Sittler : il est composé de cent nombres de deux chiffres formés en prenant les dix premiers chiffres : 0, 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, et les faisant suivre de ces mêmes nombres, soit: 00, 01, 02, 03, etc., 10, 11, 12, etc.

On obtient ainsi la représentation de cent mots que l'on range par ordre alphabétique. Le volume n'est pas paginé à l'avance, c'est pourquoi, lorsqu'on veut établir une correspondance secrète, on inscrit une pagination

quelconque en tête des feuillets et en la reportant scrupuleusement sur les mêmes pages des deux dictionnaires ; c'est ce qui constitue la clef du système.

Le procédé mis en avant par M. Brunswick est très intéressant, le voici en quelques mots : M. Brunswick a réuni les lettres avec leurs combinaisons deux à deux pour quelques milliers de mots qui sont représentés par des nombres variant de 0000 à 9999.

La clef du système repose sur l'interversion, d'après une règle convenue, des chiffres correspondant aux mots cryptographiés et dans une augmentation ou une diminution de ces chiffres, invariable et fixée à l'avance.

Soit, par exemple, *Sortez*, représenté dans ce dictionnaire par la valeur 2137 ; on pourra d'abord l'écrire de douze manières différentes 2371, 2731, etc. Si on adopte l'interversion 2731 et que le nombre fixé soit 37 à ajouter, *sortez* sera représenté par le nombre 2768 qui ne rappelle en rien le nombre fondamental 2137.

La seule objection que l'on soit en droit de faire à ces dictionnaires, c'est qu'on peut les perdre, qu'on peut se les laisser voler, et que la moindre erreur dans la transmission télégraphique peut entraîner les conséquences les plus graves ; or, il est bien facile pour le télégraphiste de confondre des 3 avec des 8, des 4 avec des 7, des 5 avec des 9, etc.

Le dictionnaire de Mammert-Gallian emploie comme représentation des mots du texte clair, les permutations possibles sur un groupe de trois lettres (ternaires) ; il constitue ainsi près de dix-huit mille ternaires qui se manipulent comme les nombres des volumes précédents. Ce dictionnaire a un avantage marqué sur les autres, c'est qu'il ne se compose que de trois lettres et est, par conséquent plus économique que les autres qui nécessitent l'emploi de quatre chiffres.

CONSEILS AUX CRYPTOGRAPHES

Chacun des systèmes que nous avons exposés offre, suivant le cas, des garanties suffisantes.

Une dépêche cryptographiée avec un système simple peut résister aux efforts du meilleur déchiffreur.

On peut combiner des cryptogrammes compliqués, varier à l'infini les modifications à apporter aux types que nous avons indiqués ci-dessus.

Mais ce serait une erreur de croire que ces systèmes soient indéchiffrables.

Toutes les méthodes basées sur des lois mathématiques sont déchiffrables ; elles offriront, suivant le nombre de leurs combinaisons, des difficultés plus ou moins grandes, mais se laisseront finalement percer, car toute loi mathématique donne au système une régularité qui finit par le signaler aux investigations des déchiffreurs.

Tous les systèmes à base variable sont déchiffrables, quand on a pu s'en procurer un certain nombre de documents semblables et surtout lorsqu'on est arrivé à se douter du sens général du cryptogramme.

Outre que, pour déchiffrer une dépêche, on doit posséder une connaissance approfondie de tous les systèmes proposés, ainsi qu'un *flair* spécial qui conduise à en connaître la forme, il faut s'entourer de tous les renseignements qui peuvent aider à la solution du problème.

Le déchiffreur doit, tout d'abord, tenter de connaître le contenu de la dépêche ou tout au moins le nom et les qualités des correspondants, les événements qui ont motivé l'envoi du document.

Il doit ensuite collectionner les cryptogrammes, en étudier la forme et tâcher de reconnaître s'il y en a plusieurs qui aient été cryptographiés avec le même procédé.

Tous ces travaux exigent des qualités particulières, parmi lesquelles l'esprit d'observation et une patience à toute épreuve figurent en première ligne.

C'est surtout en cryptographie qu'il est permis de dire que « le génie est une longue patience ».

La conclusion de cette étude, c'est que, de tous les systèmes connus, aucun n'est absolument indéchiffrable et que le desideratum est de posséder une méthode simple, rapide et sûre. Or nous ne l'avons pas.

DÉPÊCHES DISSIMULÉES

Dans les siècles passés, on pouvait s'efforcer de dissimuler l'existence des dépêches, que l'on faisait parvenir à ses correspondants; on a cité, à ce sujet, plusieurs moyens curieux, mais peu pratiques à notre époque.

C'est ainsi que Vigenère nous apprend « qu'il y a un artifice de faire une petite incision à un œuf, avec la pointe d'un tranche-plume bien affilé, par laquelle on fourre dedans de petits billets de papier écris des deux cottez..... puis on la replastre avec de la craye ou céruse et de la chaulx vive empastées avec de la glaise ».

L'idée est originale, mais d'une application difficile, en temps de guerre ou dans une chancellerie.

Les procédés analogues sont aussi enfantins, il faut donc chercher ailleurs et étudier les autres moyens proposés pour cacher ou déguiser sa pensée.

LES ENCRES SYMPATHIQUES

Un procédé bien vieux consiste à écrire la dépêche avec une encre *sympathique*, c'est-à-dire avec une substance liquide, qui ne laisse aucune trace sur le papier

et qui réapparaît lorsqu'on la soumet à l'action de certains corps.

On procède de la manière suivante : On écrit avec de l'encre ordinaire sur une feuille de papier une lettre insignifiante, qui ne peut éveiller aucun soupçon et ne permet pas de supposer qu'elle n'est pas l'expression de la pensée de celui qui l'écrit, puis on trace sur la marge ou dans l'interligne avec de l'encre sympathique ce qu'on veut faire savoir secrètement.

Les substances les plus diverses entrent dans la composition des encres *sympathiques*. Le plus généralement on se sert de celles dont les caractères reparaissent lorsque le papier est fortement chauffé, c'est ainsi qu'on peut écrire avec du lait, du jus de cerise, du jus d'oignon, du jus de citron, du vinaigre, dont on verra se dessiner les caractères, sous l'influence de la chaleur, en tons rougeâtres, verdâtres, noîratres, brun ou rouge pâle[1].

Tous ces procédés datent d'une longue ancienneté.

Rabelais nous en a conservé le souvenir au sujet d'une lettre que renfermait un anneau d'or ; cette lettre, adressée à Pantagruel, ne portait rien d'écrit. Panurge, l'illustre Panurge, cherche à découvrir le contenu « de la feuille de papier, qui estoyt escripte, mais l'estoyt par telle subtilité que l'on n'y voyoit point d'escripture. Il la mist, dit Rabelais, auprès du feu pour veoir si l'escripture estoyt faicte avec du sel ammoniac détrempé en eaue. Puys la mist dedans l'eaue pour sçavoir si la lettre estoyt escripte du suc de tithymale. Puys, la montra à la chandelle, si elle estoyt point escripte du jus d'oignons blancz..... »

La plus curieuse de ces encres est, sans contredit, celle qui a été découverte par Waitz, au commencement du siècle dernier : elle consiste en une dissolution de

1. Voyez Heraud, *Secrets de la science et de l'industrie*, Paris, 1888, p. 163.

chlorure de cobalt très pur dans une quantité d'eau distillée suffisante pour qu'on n'aperçoive plus la couleur de la solution dans un flacon de verre blanc.

Les caractères, tracés avec cette encre sur du papier, disparaissent à froid, mais aussitôt qu'on chauffe la feuille, on voit les caractères se dessiner en bleu; si on laisse refroidir, l'écriture disparaît complètement.

On connaît les amusements qui sont basés sur certaines encres qui ont la propriété d'apparaître à la chaleur : telles sont celles qui s'obtiennent en ajoutant au chlorure de cobalt une petite quantité de chlorhydrate de tritoxyde de fer, et qui verdissent à la chaleur. C'est pourquoi, si on dessine à l'encre de Chine un paysage d'hiver et qu'on indique avec l'encre préparée des feuilles aux arbres et du gazon aux prairies, tant qu'on ne chauffe pas, on aperçoit un paysage d'hiver; aussitôt qu'on élève la température, le paysage change et on voit apparaître un paysage d'été!

L'acide sulfurique, étendu de dix fois son poids d'eau, produit, sous l'action de la chaleur, une couleur bleue ineffaçable.

Enfin, on obtient une belle coloration pourpre, lorsque l'on passe une solution de chlorure d'étain sur l'écriture invisible tracée avec du chlorure d'or.

Un tel procédé est devenu illusoire et si cette méthode de correspondance n'est pas suffisante entre particuliers, elle est inapplicable à plus forte raison, lorsque les membres d'un gouvernement veulent transmettre des ordres à un de leurs représentants à l'étranger.

Nous touchons à la fin de cette étude des divers procédés proposés ou utilisés pour dissimuler sa pensée et on ne sait quel est le plus grand plaisir de constater les nouveaux moyens mis en œuvre pour voiler une correspondance ou les merveilleux efforts tentés pour en percer le mystère.

LE LANGAGE CONVENU

Un mode particulier de correspondance secrète consiste en ce que l'on nomme *langage convenu.*

Il repose sur l'emploi de mots qui, pris isolément, ont un sens propre, mais qui, lorsqu'ils sont liés ensemble, ne forment pas de phrase ayant un sens compréhensible; ce sont parfois aussi des mots pris dans une acception convenue, différente de leur signification réelle.

Nous avons déjà parlé du fameux *Ave Maria* de l'abbé Tritème.

Un fort joli exemple en est rapporté par le général Pierron[1] : c'est une lettre envoyée par un espion au quartier général autrichien.

Mon cher ami,

Je compte que vous avez reçu ma lettre précédente. Je suis arrivé ce matin à 5 heures à Trieste. Une heure après mon arrivée, je me suis mis en quête des marchandises que vous désirez. J'ai constaté sur la place la présence des articles suivants : 1 quintal cannelle (forteresse), de médiocre qualité; 2 caisses de limons (canons), de grosseur moyenne; *dito* 60 caisses limons (canons), d'une espèce inférieure; elles ne se trouvent pas loin du quai; 4 caisses d'oranges (redoutes); 2 barils d'anguilles (magasins); 400 sacs de riz (quintaux de poudre)...

Un curieux spécimen est fourni par une lettre de Mme de Saint-André au prince de Condé, emprisonné, en 1560, à Orléans, à la suite de la conjuration d'Amboise :

Croyez-moi, prince, préparez-vous à
la mort. Aussi bien vous sied-il mal de
vous défendre. Qui veut vous perdre est
ami de l'État. On ne peut rien voir de

1 Général Pierron, *Méthode de guerre.*

plus coupable que vous. Ceux qui par un véritable zèle pour le roi, vous ont rendu si criminel, étaient honnêtes gens et incapables d'être subornés. Je prends trop d'intérêt à tous les maux que vous avez faits en votre vie pour vouloir vous taire que l'arrêt de votre mort n'est plus un si grand secret.....

Le sens de cette lettre ne laisse aucun doute sur les sentiments de la personne qui l'a écrite ; il n'en est plus de même, lorsqu'on lui donne le véritable sens qu'elle doit avoir. En ne lisant que les première, troisième, cinquième, septième lignes, on obtient :

Croyez-moi, prince, préparez-vous à
vous défendre. Qui veut vous perdre
est plus coupable que vous, etc...

Cette sorte d'écriture secrète ne peut être utilisée que dans des cas fort restreints ; de plus, elle est d'une application coûteuse pour les transmissions électriques.

LE LANGAGE DES FLEURS

Toutes les fleurs nous sont de vivantes leçons, dit Henry Peacham, où se lit la volonté sacrée de Dieu.

Les Chinois ont un alphabet composé entièrement avec des plantes et des racines ; on lit encore sur les rochers de l'Égypte les anciennes conquêtes de ces peuples exprimées avec des végétaux étrangers.

C'est dans les sérails que l'art de correspondre avec les fleurs a pris un grand développement.

Voici le sens attaché à certaines fleurs :

Amarante. . . . . Jour.
Anémone. . . . . Réjouissance.
Basilic. . . . . Affliction.

Camomille.	Médecin, patience.
Chèvrefeuille.	Distinction, fidélité dans les affections.
Cresson.	Promenade.
Géranium	Navire, voyage par mer.
Giroflée blanche.	Demain, l'avenir, amour chaste.
Giroflée rouge.	Aujourd'hui, le présent, beauté.
Giroflée violette.	Hier, le passé.
Hyacinthe.	Ami ou amie.
Jasmin.	Jardin.
Jasmin d'Espagne.	Visite.
Lierre.	Éternité, ingratitude.
Marguerite.	Demande, humilité.
Menthe.	Crainte.
Muguet.	Innocence, bonté.
Myrte.	Épouse.
Narcisse.	Je, moi.
Œillet.	Homme.
Oranger (fleur d').	Richesse.
Oreille d'ours	Sœur ou frère.
Ortie.	Fidélité, trahison.
Pavot.	Nuit, prison.
Pensée.	Veuf ou veuve.
Pied-d'alouette.	Voyage.
Primevère.	Mort.
Renoncule.	Soldat.
Réséda.	Cher.
Romarin.	Pleurs, affliction, congé.
Rose.	Jeune fille, haine du vice.
Rose blanche.	Constance en amour.
Rose jaune.	Infidélité.
Sariette.	Espérance au milieu des revers.
Tournesol.	De bonne tenue.
Tubéreuse.	Supérieur.
Violette.	Patrie.

Dans ce langage, lorsqu'un jeune habitant de Constantinople ou de Smyrne veut faire parvenir ce message :

« J'irai te rendre visite, chère amie, demain matin de bonne heure, dans le jardin avec mon frère, homme de bien et distingué, qui t'aime, belle jeune fille, et qui veut t'épouser. »

Il envoie les fleurs suivantes avec des numéros d'ordre : narcisse, jasmin d'Espagne, réséda, hyacinthe bleue, giroflée blanche, tournesol, jasmin, oreille d'ours, œillet de couleur brun sombre, chèvrefeuille, rose rouge, deux myosotis, myrte[1].

Le moyen âge n'ignorait pas la signification symbolique donnée aux diverses fleurs ; nous nous bornerons à mentionner un petit vocabulaire que renferme un manuscrit conservé à la bibliothèque royale de Bruxelles ; nous en reproduisons fidèlement le style suranné.

Bourrache.	Reproche.
Buglosse..	Légèreté.
Chanvre.	Défiance.
Genêt.	Adresse.
Genêt (fleur de).	Pour amour j'endure.
Giroflée blanche.	Amour chaste.
Giroflée rouge.	Beauté.
Hysope.	Amertume.
Laitue.	Bonnes nouvelles
Lavande.	Travers.
Lierre.	Ingratitude.
Lys.	Foi.
Marjolaine grosse.	Mensonge.
Marjolaine menue.	Bonté.
Ortie..	Trahison.
Pavost.	Prison.
Piment.	Douleur.
Rose blanche.	J'ay bon vouloir.
Rose blanche (bouton de). .	Je vous ayme.
Rose rouge.	Largesse.
Rose rouge (bouton de). .	Angoisse.
Rose de Provins.	Soyez secret.
Rose doublée de rose musquette..	Occasion.
Rose musquette.	Je vous refuse.
Rosmarin.	Congé.
Rosmarin coupé au boult. .	Amour sans fin.

1 Bibliophile Jacob, *la Cryptographie*.

Saulge grosse.	Entreprise
Saulge menue.	Chasteté.
Thym.	Persévérance.
Thym coupé.	Vous parviendrez.
Violette de mars blanche. .	Bon espoir.
Violette de mars bleue. . .	Douleur.
Violette d'oultremer. . . .	Patience.
Violette d'hiver.	Temps perdu.
Violette jaune.	Contentement.

Un écrivain moderne, se basant sur quelques considérations botaniques ou sur les récits de la mythologie, a composé un dictionnaire du langage des fleurs; nous en transcrivons une partie.

Abandon.	Anémone.
Absence.	Absinthe.
Agitation.	Sainfoin oscillant.
Aigreur.	Épine-vinette.
Amabilité.	Jasmin blanc.
Amertume, douleur. . . .	Aloès.
Amitié.	Lierre.
Amour.	Myrte.
Amour conjugal.	Tilleul.
Amour maternel.	Mousse.
Audace.	Mélèze.
Austérité.	Chardon.
Beauté capricieuse.	Rose musquée.
Bienfaisance..	Pomme de terre.
Bienveillance.	Jacinthe.
Consolation.	Perce-neige.
Constance.	Pyramidale bleue.
Courage..	Peuplier noir.
Cruauté.	Ortie.
Dédain.	Œillet jaune.
Délicatesse.	Bleuet.
Désesepoir.	Soucis et cyprès.
Désir.	Jonquille.
Docilité.	Jonc des champs.
Élégance.	Acacia rose.
Fécondité.	Rose trémière.
Félicité.	Centaurée.

Fierté.	Amaryllées.
Franchise.	Osier.
Frugalité.	Chicorée.
Générosité.	Oranger.
Gentillesse.	Rose pompon.
Haine.	Basilic.
Honte.	Pivoine.
Immortalité	Amarante.
Indépendance.	Prunier sauvage.
Injustice.	Houblon.
Jeunesse.	Lilas blanc.
Naïveté.	Argentine.
Noirceur.	Ébénier.
Prospérité.	Hêtre.
Prudence.	Cormier.
Pureté.	Épi de la Vierge.
Reconnaissance.	Agrimoine.
Sagesse.	Mûrier blanc.
Silence.	Rose blanche.
Simplicité.	Fougère.
Sommeil du cœur.	Pavot blanc.
Tranquillité.	Alysse des rochers.
Vérité.	Morelle douce-amère.
Vice.	Ivraie.
Volupté.	Tubéreuse.

Est-il besoin de faire remarquer que plusieurs de ces significations sont pour le moins très contestables.

Quoi qu'il en soit, combien de cœurs poétiques et amoureux ont palpité d'espoir à l'envoi d'un bouquet composé d'après les préceptes que nous venons d'exposer! Quand aux occultistes, ils voient, dans ces sympathies de deux âmes qui s'ignorent, autre chose que l'appel du tempérament; pour eux, c'est l'image réduite de l'harmonie universelle, c'est la vibration initiale de la vie future et comme un rayonnement de la puissance divine.

Troisième Partie

OCCULTISME PHILOSOPHIQUE

CHAPITRE PREMIER

LES LOIS DE LA NATURE CHEZ LES ANCIENS

LA SCIENCE DANS L'ANTIQUITÉ

Les travaux des savants modernes ont mis hors de doute que les anciens avaient acquis une connaissance parfaite des lois de la nature. Non seulement ils avaient étudié les lois de l'Univers tangible, mais aussi de l'invisible.

Ils expliquaient même l'invisible par le visible.

Nous ne saurions donner ici l'exposé complet des méthodes qu'ils employaient : on les trouvera exposées avec les détails qu'elles nécessitent dans le volume que nous consacrerons à la magie [1].

Il est de toute nécessité, néanmoins, d'en donner un aperçu général :

« Notre but est simple et évident ; il consiste à démontrer, par une voie scientifique nouvelle, quoique

[1] G. Plytoff, *La Magie, l'alchimie, l'astrologie et la philosophie occulte*, J.-B. Baillière, Paris, 1891.

très connexe avec les idées antiques, que le fondement des dogmes religieux a sa base, non pas dans les fables populaires, inventées je ne sais sous l'influence de quel cauchemar inconnu, mais certainement sur des doctrines mathématiques et physiques, dont la trace s'est perdue[1]. »

C'est en effet aux théories antiques — que les beaux travaux d'Eliphas Levi, de Papus, de Stanislas de Guaïta et de tant d'autres bons esprits nous ont fait connaître, — que l'on doit les méthodes de l'occultisme.

LA SYNTHÈSE

Pour bien saisir l'esprit des textes antiques et pour en dégager le sens réel, il convient de se pénétrer de la méthode que les anciens employaient dans leurs écrits. Ceci est d'autant plus nécessaire que cette méthode est absolument opposée à celle que l'on suit de nos jours.

A notre époque, lorsqu'on veut étudier un phénomène, on tâche d'en saisir l'ensemble et de le décomposer en ses parties constitutives; on en fait l'analyse. Autrefois, on en faisait la synthèse : c'est-à-dire qu'avec les données acquises on tentait d'en expliquer l'ensemble.

De plus, il faut se bien mettre dans l'esprit que les anciens, comme nous l'avons dit, cherchaient toujours à dégager le rapport constant qui lie le visible à l'invisible.

L'ANALOGIE

La seconde loi sur laquelle ils s'appuyaient était la

1 Louis Lucas, *La Chimie nouvelle*, Paris 1854.
Les ouvrages de cet auteur sont demeurés complètement inconnus pendant plus de trente ans et c'est à Papus que l'on doit l'exhumation des remarquables travaux de cet auteur, si original et si profond.

loi de l'analogie. Le principe sur lequel elle était basée, bien qu'il soit dissimulé la plupart du temps se retrouve dans les sciences modernes : l'anatomie philosophique, la botanique, etc.

C'est ici qu'il y a lieu de bien faire saisir la différence absolue qui existe entre les idées d'analogie et de similitude. La main, dans le corps humain, est l'analogue du pied, quoi qu'elle ne lui soit pas semblable ; le bras, l'analogue de la jambe, le poumon l'analogue de l'estomac et cependant ces organes sont loin de se ressembler.

Pour bien faire saisir l'avantage de cette méthode, il nous suffira de montrer qu'elle procède à la fois de la méthode inductive et de la méthode déductive, sans avoir les mêmes inconvénients. C'est donc cette loi de l'analogie que l'on devra toujours employer, pour saisir le sens des textes hermétiques.

LE TERNAIRE

La troisième loi employée par les anciens était la loi du ternaire. Le passage suivant d'Éliphas Levi fixe bien l'origine de cette loi [1]. « Les anciens mages, ayant observé que l'équilibre est, en physique, la loi universelle et qu'il résulte de l'opposition apparente de deux forces, et concluant de l'équilibre physique à l'équilibre métaphysique, déclarèrent qu'en Dieu, c'est-à-dire dans la première cause vivante et active, on devait reconnaître deux propriétés nécessaires l'une à l'autre, l'instabilité et le mouvement, équilibrés par la couronne, la force suprême. »

Sans nous élever à ces conceptions que nous développons ailleurs [2], et, restant sur le terrain des sciences

[1] Éliphas Lévi, *Dogme et rituel de haute magie.*
[2] Voyez Plytoff, *La Magie*, Paris, 1891.

matérielles, nous retrouverons dans la nature cette loi du ternaire. C'est ainsi que nous voyons la lumière, opposée à l'ombre, donnant comme résultante la pénombre, le chaud, opposé au froid, donnant le tiède, l'attraction, opposée à la répulsion, donnant l'équilibre, etc.

Il est inutile de pousser plus loin les exemples de cette loi du ternaire qui se retrouve partout dans la nature.

Pour corroborer ces idées, remarquons que, dans le corps humain, il existe trois grands centres possédant chacun ses membranes propres, ce sont : le *ventre*, la *poitrine* et la *tête*.

Cette remarque appartient à Gérard Encausse[1].

Si nous considérons l'être humain, nous voyons de suite ces trois grands centres nettement déterminés, ainsi que le rôle qu'ils sont appelés à jouer. Un occultiste a fort bien déterminé les propriétés de chacun : « En haut le *monde de l'idée* comprenant le cerveau et ses ganglions, le cervelet et la circulation psychique ; au milieu le *monde de la vie* comprenant les poumons, le cœur, les organes de la circulation avec le grand sympathique, comme centre de réserve du *corps astral* (fluide nerveux mis en réserve) ; en bas, entre le diaphragme supérieurement et le péritoine inférieurement, le *monde de la matière*, comprenant les organes situés dans l'abdomen et les réservoirs matériels de l'organisme. »

1 Gérard Encausse, *Essai de physiologie synthétique*, Paris, 1889.

CHAPITRE II

ÉLÉMENTS DES SCIENCES OCCULTES SUPÉRIEURES

LA MAGIE

La magie, qui remonte à la plus haute antiquité, était l'apanage des castes sacrées, mais la science des mages, qui n'était en somme que l'application des nombreuses découvertes qu'ils avaient enregistrées, sortit bientôt des temples, et se répandit dans toutes les classes de la société.

Quelques anciens prêtres mécontents, s'échappant des temples, mirent à profit les connaissances qu'ils y avaient acquises. Ils voulurent se faire passer pour des êtres privilégiés et exploitèrent la crédulité publique sous les noms de *magiciens*, d'*enchanteurs*, de *goétiens*, de *devins*, etc.

D'après ce que nous venons de dire, on voit donc que la magie se divise en *magie bienfaisante* ou *magie blanche* et *magie malfaisante* ou *magie noire* ou *goétie*.

Or, la magie n'a rien que de fort naturel, le surnaturel dans les sciences occultes est absolument banni et l'on doit considérer comme charlatans tous ceux qui se disent possesseurs d'un pouvoir surnaturel.

BUT DE LA MAGIE

Nous allons exposer les principes de la magie comme une simple curiosité, sans plaider le pour ni le contre, sans les soutenir ni les attaquer.

La magie est la mise en usage des propriétés psychiques acquises pendant les divers degrés de l'initiation.

Les Anciens admettaient l'existence de la vie répandue universellement dans la nature, ainsi que l'influence aussi universelle de la volonté.

C'est donc au développement de la volonté que doit tendre toute tentative faite dans le but de commander aux lois de la nature.

D'après la théorie occultiste, le monde sensible serait pénétré, de toutes parts, d'un autre monde purement spirituel, trop subtil pour être perceptible à nos sens; en un mot, le monde visible serait imprégné d'un monde invisible, lequel serait peuplé d'esprits de plusieurs hiérarchies.

Les uns, indifférents au bien comme au mal, pourraient devenir des instruments de l'un ou de l'autre : ils sont désignés sous le nom d'esprits *élémentaires* ou *élémentals*.

Les autres, vestiges vitaux des hommes incomplètement développés, des volontés perverses et des suicidés, sont désignés sous le nom de *larves*. Ce sont des êtres spirituels, incessamment guidés par des désirs inassouvis.

Enfin, d'après la théorie indoue, le monde invisible serait peuplée de nos idées, qui, dès leur éclosion, prendraient une forme et agiraient comme des êtres réels.

L'agent, au moyen duquel toutes ces forces intellectuelles seraient données, serait la *volonté*.

D'après la théorie pythagoricienne, les facultés humaines varient en raison de la volonté, car elles sont dans un état d'équilibre instable, indifférentes au bien comme au mal; il en est de même, ainsi que nous venons de le voir, pour les élémentals.

Parfois, des êtres humains, sans volonté, désirent cependant se mettre en rapport avec le monde invisible : il en résulte que les larves, créations perverses, trouvent le moyen d'augmenter leur faible vie au détriment de celle du consultant.

Anciennement, ces hommes au peu de foi, au peu

de volonté, auraient constitué les *sorciers* et actuellement formeraient les *médiums*, parmi les spirites.

La seule différence entre un mage et un sorcier, c'est que le premier sait ce qu'il veut, ce qu'il fait (et il ne doit vouloir et faire que le bien), tandis que le sorcier ignore absolument ce qui résultera de ses pratiques.

LA VOLONTÉ

L'influence de la volonté est absolue et toutes les traditions sont unanimes à ce sujet.

Hiéroclès dit que la volonté de l'homme peut influer sur la Providence, lorsque, agissant dans une âme forte, elle est assistée du secours du ciel et opère avec lui.

Ceci est une partie de la doctrine enseignée dans les mystères, dont on défendait la divulgation aux profanes. Selon cette doctrine, dont on peut reconnaître d'assez fortes traces dans Platon, la volonté, évertuée par la foi, pouvait subjuguer la nécessité elle-même, commander à la nature et opérer des miracles. Elle était le principe, sur lequel reposait la magie des disciples de Zoroastre. Jésus, en disant paraboliquement que, au moyen de la foi, on pouvait ébranler des montagnes, ne faisait que suivre la tradition théosophique connue de tous les sages. « La droiture du cœur et la foi triomphent de tous les obstacles, » disait Meng-Tzée. — « Tout homme peut se rendre égal aux sages et aux héros dont les nations révèrent la mémoire, disait-il encore, ce n'est jamais le pouvoir qui manque, c'est la volonté ; pourvu qu'on veuille, on réussit. »

« Plus la volonté est grande, dit Bœhme, plus l'être est grand, plus il est puissamment inspiré. La volonté et la liberté sont une même chose.

« C'est la source de la lumière, la magie qui fait

quelque chose de rien. La volonté, qui va résolument devant soi, est la foi; elle modèle sa propre forme en esprit et se soumet toutes choses; par elle, une âme reçoit le pouvoir de porter son influence dans une autre âme et de la pénétrer dans ses essences les plus intimes. Lorsqu'elle agit avec Dieu, elle peut renverser des montagnes, briser des rochers, confondre les complots des impies, souffler sur eux le désordre et l'effroi; elle peut opérer tous les prodiges, commander aux cieux, à la mer, enchaîner la mort même, tout lui est soumis. On ne peut rien nommer qu'elle ne puisse commander au nom de l'Éternel. L'âme, qui exécute ces grandes choses, ne fait qu'imiter les prophètes et les saints, Moïse, Jésus et les Apôtres. Tous les élus ont une semblable puissance. »

LES THÉORIES MAGIQUES

D'après la théorie indoue, le cerveau humain est un générateur de force cosmique, force qu'il tire de l'énergie de la nature brute. Or, l'adepte devait avoir fait de lui-même un centre rayonnant de force. Telle serait l'origine du pouvoir, que certains hommes possèdent, de projeter et de matérialiser dans le monde visible les formes que leur imagination a conçues dans le monde invisible avec de la matière cosmique inerte.

Du reste, ainsi qu'on peut le remarquer, l'adepte ne crée rien, il ne fait aucun miracle, il ne fait qu'utiliser des matériaux en suspension autour de lui, il n'a qu'à *vouloir* pour rappeler un corps à sa forme objective.

Les rapports du monde visible à l'invisible avaient été appliqués par les Anciens à tous les êtres spirituels que nous avons vus et les mages leur avaient donné des noms auxquels ils répondaient.

Les adeptes savaient la chaîne par laquelle un objet, quel qu'il soit, devait passer pour remonter à l'intelligence de qui il tenait sa forme.

Leur aide ne servait qu'à une chose, à concentrer autour de l'adepte une plus grande quantité de force universelle et de mouvement, au moyen desquels il pouvait, suivant l'intensité de ses forces psychiques, produire des résultats plus ou moins remarquables.

D'après les mêmes théories, dont nous suivons les développements dans Papus, tout ce qui est, fut ou sera étant stéréotypé dans la lumière astrale, l'adepte peut savoir, en usant de la vision de son esprit, tout ce qui est, fut ou sera connu.

En résumé, la magie est la sagesse de l'esprit, et la nature la servante du magicien, à la disposition duquel elle doit mettre tous ses principes.

Un principe vital commun (lumière astrale) remplit toute chose et ce principe subit l'influence de la volonté humaine. Sous la domination de sa volonté, l'adepte initié peut stimuler à un degré inouï les mouvements des forces naturelles, dans les animaux et dans les plantes (exemple : les plantes que les brahmes font pousser en deux heures).

L'adepte peut encore dominer les sensations et altérer les conditions des corps physiques et astraux des non-adeptes. Il a encore sous sa dépendance absolue les élémentals, mais son pouvoir s'arrête à l'*Esprit immortel* des vivants et des morts, qui sont des parties de l'essence divine et ne peuvent être soumis à aucune influence étrangère.

Pour terminer, indiquons une phase magique qui est fréquemment atteinte chez les brahmes. Je veux parler de l'extraction volontaire et consciente de l'homme du dedans (forme astrale), hors de l'homme physique.

Les mages expliquent un phénomène semblable,

qu'on remarque chez les médiums (spirites), par une inconscience : ils disent que cette partie du corps astral est involontaire et que le médium, dans ce cas, est toujours plongé dans un état de catalepsie plus ou moins prononcé, tandis que chez les adeptes, le corps physique conserve son apparence normale et que ceux-ci semblent seulement plongés dans la réflexion.

La forme astrale, une fois émanée du corps, ne rencontre plus aucun obstacle, l'espace et le temps ne l'empêchent pas d'accomplir ses désirs.

On cite des thaumaturges, qui auraient fait en sorte que leur corps semblât disparaître ou prendre à leur gré telle forme qu'ils désiraient. Ces apparences diverses ne seraient que l'effet d'une suggestion du thaumaturge, propagée de proche en proche par une hallucination mesmérique collective des sens des témoins, qui, au réveil, sont persuadés de la réalité des faits suggérés.

Tandis que le corps astral peut se déplacer, le corps physique obéit aux lois naturelles, sauf dans quelques cas spéciaux, qu'on nomme *lévitation*. Les brahmes, par exemple, peuvent alléger leur corps jusqu'à s'enlever dans les airs.

La pratique de la magie apprend que tous ces phénomènes reposent sur trois ordres de connaissances spéciales :

1° Les plantes ont des propriétés particulières, dont l'initié sait faire usage. Si nous connaissons le haschich ou l'opium, et si même nous les considérons comme occasionnant des désordres mentaux temporaires, d'autres plantes possèdent des effets dont les mages tirent parti.

2° On rencontre un grand nombre de métaux, dont les effets occultes doivent être connus du mage. Ces facultés sont identiques à celles de l'aimant sur le fer.

3° Enfin la pratique du magnétisme et de l'électricité, dans leur rapport avec le règne animal et avec l'homme, forment une des bases de la magie.

CHAPITRE III

LA KABBALE ET SES APPLICATIONS

QU'EST-CE QUE LA KABBALE ?

Le mot kabbale vient de l'hébreu, *kabbala,* qui veut dire *tradition ;* il sert en effet à perpétuer une tradition sans laquelle on ne peut comprendre le vrai sens des livres de l'Ancien Testament.

Les rabbins, qui soutiennent cette doctrine, disent que la kabbale fut directement révélée à Adam, puis à Abraham et enfin à Moïse, que, depuis lors, elle s'est transmise par la voie orale, sans rien perdre de sa pureté.

De même que la Massore donne l'explication littérale du langage de l'Ecriture Sainte, de même, la kabbale enseigne les vérités cachées, dont l'Ecriture n'est que le symbole.

Chaque verset, chaque mot, chaque lettre contient un sens figuré et un sens direct ; parfois même, ce sens figuré est multiple, car, en kabbale, on peut interpréter un mot : 1° d'après la valeur numérale ou arithmétique des lettres qui les composent; 2° d'après la signification de chaque lettre considérée isolément, le mot constituant, dans ce cas, une sentence entière ; 3° au moyen de certaines transpositions de lettres.

Le premier procédé est appelé *Gématria,* corruption du mot grec *Geometria.*

Le deuxième est nommé *Notarikon*, du mot latin *nota*, note.

Le troisième procédé, le plus ancien des trois, a reçu le nom de *Thémurah*, qui, en hébreu, veut dire changement, permutation.

En résumé, d'après certains auteurs, la Bible est incompréhensible sans certaines explications secrètes. Ce serait l'histoire ésotérique d'une science ésotérique absolue.

La clé de ce sens ésotérique aurait été donnée oralement, par Moïse, à certains hommes choisis et transmise ainsi de génération en génération. Cependant, à une certaine époque, la peur de perdre la tradition aurait déterminé ses possesseurs à l'écrire, le plus symboliquement possible.

De là, l'origine des deux livres fondamentaux de la kabbale : le *Sepher Jesirah* et le *Zohar*.

Nous ne nous lancerons pas dans l'étude de la kabbale, parce que la connaissance de l'hébreu est indispensable, pour pouvoir y faire quelque progrès.

CHAPITRE IV

L'ALCHIMIE

LES PRINCIPES ALCHIMIQUES. LA PIERRE PHILOSOPHALE ET LA PANACÉE UNIVERSELLE

Les travaux des alchimistes prenaient le nom de *Grand Œuvre*.

Posons d'abord bien la question. Qu'est-ce que la pierre philosophale? Une poudre, qui transforme en or

le mercure ou le plomb en fusion, sur lesquels on en dépose une pincée; qui constitue un dépuratif énergique pour le sang, et rétablit par absorption, un malade quel qu'il soit; qui agit enfin de même sur les plantes, en les faisant croître, mûrir, fructifier en quelques heures.

Voilà le *desideratum*. En réfléchissant, on s'aperçoit que ces trois vertus de la pierre philosophale n'en constituent à proprement parler qu'une seule : augmentation de l'activité vitale. Voilà pourquoi les alchimistes appellent leur science, la *médecine des trois règnes*.

Pour rester dans le domaine idéologique, les alchimistes, cachaient le Grand Œuvre, sous des histoires symboliques.

Les aventures de Vénus, de Vulcain et de Mars, sont classiques, parmi les alchimistes.

Sous la dénomination de *pierre philosophale*, les savants comprenaient une substance quelconque, soit solide, soit liquide, ayant la propriété de multiplier l'or ou l'argent. Cette recherche pouvait se faire de deux façons différentes : par voie sèche ou par voie humide.

La première méthode, résultant de la calcination, donnait la pierre philosophale sous forme d'une poudre *blanche ou rouge*, qui constituait la *poudre de projection*. La blanche, projetée sur le métal inférieur, ne pouvait donner naissance qu'à de l'argent, tandis que la rouge produisait de l'or.

Raymond Lulle, qui passe pour avoir obtenu la pierre philosophale, à laquelle il donne le nom d'*élixir des sages*, l'obtint par une voie diamétralement opposée, la voie humide, la distillation.

Quant à la *panacée universelle*, sa recherche ne faisait, dans le principe, qu'une seule et même étude avec la pierre philosophale, car les alchimistes croyaient que celle-ci devait posséder les vertus de guérir tous les maux.

Géber, qui vivait au VIIIe siècle, fit de nombreuses préparations de métaux pour les approprier à l'œuvre et à la médecine universelle. C'est ainsi, que Géber présente son *élixir rouge*, qui est une simple dissolution d'or, comme une *panacée universelle*.

C'est encore parmi les Arabes que nous rencontrons Rhazès, Avicenne et Averrhoès.

Au XIIIe siècle, l'alchimie pénétra en Europe et nous voyons déjà cet art en honneur par les travaux de Roger Bacon en Angleterre, d'Albert le Grand en Allemagne; de saint Thomas d'Aquin en Italie; d'Arnaud de Villeneuve, de Nicolas Flamel, écrivain-libraire de l'Université de Paris, en France; et de son élève, Raymond Lulle, en Espagne.

L'alchimie s'incline vers la thérapeutique avec les travaux de Nérisan et de Basile Valentin; mais ce fut seulement au siècle suivant, que l'application de l'alchimie à la médecine se fit remarquer, grâce à l'effort de Paracelse. Ce savant prodigieux, qui vulgarisa l'emploi des préparations opiacées, a fourni un spécifique connu dans nos pharmacopées sous le nom d'*élixir de propriété* de Paracelse.

Citons encore Becher et Glauber.

A partir de ce moment, la chimie reprend le dessus, et les alchimistes passent inaperçus.

A côté de l'expression du Grand Œuvre, nous retrouvons les mêmes signes symboliques, familiers aux initiés.

Avant de mettre au jour les pratiques du grand œuvre, il convient de voir si ce n'est pas une fourberie et si l'on a de son existence des preuves suffisantes.

Nous empruntons à M. Figuier[1] les trois expériences suivantes, qui paraissent hors de doute.

« Jean-Frédéric Schweitzer, connu sous le nom latin

[1] Figuier, L'*Alchimie et les Alchimistes*.

d'Helvétius, était un des adversaires les plus décidés de l'alchimie, il s'était même rendu célèbre par un écrit contre la poudre sympathique du chevalier Digby.

Le 27 décembre 1666, il reçut à la Haye la visite d'un étranger vêtu, dit-il, comme un bourgeois du nord de la Hollande et qui refusait obstinément de faire connaître son nom. Cet étranger annonça à Helvétius que sur le bruit de sa dispute avec le chevalier Digby, il était accouru pour lui porter les preuves matérielles de l'existence de la pierre philosophale. Dans une longue conversation, l'adepte défendit les principes hermétiques, et pour lever les doutes de son adversaire, il lui montra dans une petite boîte d'ivoire, la pierre philosophale. C'était une poudre d'une métalline couleur de soufre. En vain, Helvétius conjura-t-il l'inconnu de lui démontrer par le feu les vertus de sa poudre, l'alchimiste résista à toutes les instances et se retira en promettant de revenir dans trois semaines.

« Tout en causant avec cet homme et en examinant la pierre philosophale, Helvétius avait eu l'adresse d'en détacher quelques parcelles et de les tenir cachées sous son ongle. A peine fut-il seul, qu'il s'empressa d'en essayer les vertus. Il mit du plomb en fusion dans un creuset et fit la projection. Mais tout se dissipa en fumée ; il ne resta dans le creuset qu'un peu de plomb et de terre vitrifiée.

« Jugeant dès lors cet homme comme un imposteur, Helvétius avait à peu près oublié l'aventure, lorsque, trois semaines après et au jour marqué, l'étranger reparut. Il refusa encore de faire lui-même l'opération ; mais, cédant aux prières du médecin, il lui fit cadeau d'un peu de sa pierre, à peu près la grosseur d'un grain de millet. Et, comme Helvétius exprimait la crainte qu'une si petite quantité de substance ne pût avoir la moindre propriété, l'alchimiste, trouvant encore le

cadeau trop magnifique, en enleva la moitié disant que le reste était suffisant pour transmuer une once et demie de plomb. En même temps, il eut soin de faire connaître avec détails les précautions nécessaires à la réussite de l'œuvre, et recommanda surtout, au moment de la projection, d'envelopper la pierre philosophale d'un peu de cire afin de la garantir des fumées du plomb. Helvétius comprit en ce moment pourquoi la transmutation qu'il avait essayée avait échoué entre ses mains ; il n'avait pas enveloppé la pierre dans de la cire et négligé par conséquent une précaution indispensable.

« L'étranger promettait d'ailleurs de revenir le lendemain, pour assister à l'expérience.

« Le lendemain Helvétius attendit inutilement, la journée s'écoula tout entière, sans que l'on vît paraître personne. Le soir venu, la femme du médecin ne pouvant plus contenir son impatience, décida son mari à tenter seul l'opération. L'essai fut exécuté par Helvétius, en présence de sa femme et de son fils.

« Il fondit une once et demie de plomb, projeta sur le métal en fusion la pierre enveloppée de cire, couvrit le creuset de son couvercle et le laissa exposé un quart d'heure à l'action du feu. Au bout de ce temps, le métal avait acquis la belle couleur verte de l'or en fusion ; coulé et refroidi, il devint d'un jaune magnifique.

« Tous les orfèvres de la Haye estimèrent très haut le degré de cet or. Povelius, essayeur général des monnaies de la Hollande, le traita sept fois par l'antimoine sans qu'il diminuât de poids. »

Telle est la narration qu'Helvétius a faite lui-même de cette aventure. Les termes et les détails minutieux de son récit excluent de sa part tout soupçon d'imposture. Il fut tellement émerveillé de ce succès que c'est à cette occasion qu'il écrivit son *Vitulus aureus* dans lequel il raconte ce fait et défend l'alchimie.

Voici le récit de Bérigard, de Pise :

« Je rapporterai, nous dit Bérigard, de Pise, ce qui m'est arrivé autrefois, lorsque je doutais fortement qu'il fût possible de convertir le mercure en or. Un homme habile, voulant lever mon doute à cet égard, me donna un gros d'une poudre, dont la couleur était assez semblable à celle du pavot sauvage, et dont l'odeur rappelait celle du sel marin calciné. Pour détruire tout soupçon de fraude, j'achetai moi-même le creuset, le charbon et le mercure chez divers marchands, afin de n'avoir point à craindre qu'il n'y eût de l'or dans aucune de ces matières, ce que font souvent les charlatans alchimiques. Sur dix gros de mercure, j'ajoutai un peu de poudre; j'exposai le tout à un feu assez fort, et, en peu de temps, la masse se trouva toute convertie en près de dix gros d'or, qui fut reconnu comme très pur par les essais de divers orfèvres. Si ce fait ne me fût point arrivé sans témoins, hors de la présence d'arbitres étrangers, j'aurais pu soupçonner quelque fraude ; mais je puis assurer avec confiance que la chose s'est passée comme je la raconte. »

Ici c'est encore un savant qui opère ; mais il connaît les ruses des charlatans et emploie toutes les précautions imaginables pour les éviter.

Enfin citons la transmutation de Van Helmont, pour édifier le lecteur impartial :

En 1618, dans son laboratoire de Vilvorde, près de Bruxelles, Van Helmont reçut d'une main inconnue un quart de grain de pierre philosophale. Elle venait d'un adepte, qui, parvenu à la découverte du secret, désirait convaincre de sa réalité le savant illustre, dont les travaux honoraient son époque.

Van Helmont exécuta lui-même l'expérience, seul dans son laboratoire. Avec le quart de grain de la poudre qu'il avait reçue de l'inconnu, il transforma en or huit

onces de mercure. Il faut convenir qu'un tel fait était un argument presque sans réplique à invoquer en faveur de l'existence de la pierre philosophale. Van Helmont, le chimiste le plus habile de son temps, était difficile à tromper; il était lui-même incapable d'imposture, et il n'avait aucun intérêt à mentir, puisqu'il ne tira jamais le moindre parti de cette observation.

Enfin, l'expérience ayant eu lieu hors de la présence de l'alchimiste, il est difficile de comprendre comment la fraude eût pu s'y glisser. Van Helmont fut si bien édifié à ce sujet, qu'il devint partisan avoué de l'alchimie. Il donna en l'honneur de cette aventure le nom de Mercurius à son fils nouveau-né. Ce Mercurius Van Helmont ne démentit pas d'ailleurs son baptême alchimique; il convertit Leibnitz à cette opinion; pendant toute sa vie, il chercha la pierre philosophale et mourut sans l'avoir trouvée, il est vrai, mais en fervent apôtre.

Nous revenons donc, avec le principe universel de l'alchimie, aux forces occultes que nous avons dénommées *Od* des Hébreux et de Reichenbach, la Lumière Astrale des occultistes, le Mouvement de Louis Lucas, restitué par Papus, le Rouah Elohim de Moïse, l'Aour des Kabbalistes, le Telesme d'Hermès Trismégiste.

L'ALCHIMIE ET LA SCIENCE MODERNE

La science moderne est-elle en droit de bannir l'alchimie du domaine des recherches scientifiques, en tant que pierre de transmutation des métaux?

Humphrey Davy pensait que les recherches hermétiques pouvaient donner des résultats heureux.

Voici un passage que nous empruntons à notre grand chimiste, Dumas: « Serait-il permis, dit-il, d'admettre des corps simples isomères? Cette question touche de près à la transmutation des métaux. Résolue

affirmativement, elle donnerait des chances de succès à la recherche de la pierre philosophale, il faut donc consulter l'expérience, et l'expérience, il faut le dire, n'est point en contradiction, jusqu'ici avec la possibilité de la transmutation des corps simples. Elle s'oppose même à ce qu'on repousse cette idée comme une absurdité, qui serait démontrée par l'état actuel de nos connaissances. »

Il en est de même de M. Berthelot[1], qui s'exprime ainsi : « Pourquoi ne pourrions-nous pas former le soufre avec l'oxygène, former le sélénium et le tellure avec le soufre, par des procédés de condensation convenables? Pourquoi le tellure, le sélénium ne pourraient-ils pas être changés inversement en soufre et celui-ci, à son tour, métamorphosé en oxygène? Rien, en effet, ne s'y oppose *a priori*... Assurément, je le répète, nul ne peut affirmer que la fabrication des corps réputés simples soit impossible *a priori*. La pierre philosophale n'est donc pas *impossible*. »

CHAPITRE V

L'ASTROLOGIE

L'ASTROLOGIE A TRAVERS LES AGES

L'enseignement du Temple apprend que la science divinatoire par excellence est l'Astrologie.

L'Astrologie est née dans les premiers siècles de l'histoire. C'est en Chaldée qu'on retrouve son berceau.

Les maîtres de la science consultaient le ciel comme un vaste livre, où chaque étoile, ayant reçu un nom et

[1] Berthelot, *Origines de l'Alchimie*.

la valeur d'une des lettres de l'alphabet hébraïque, traduisait la destinée des rois, des hommes et des empires soumis à l'influence des planètes.

La nation juive en conserva pieusement les secrets. Un d'eux, Siméon ben Jochaï, auquel on attribue le fameux livre de Zohar, était parvenu, rapporte la tradition talmudique, à posséder une connaissance si absolue des mystères du ciel, qu'il pouvait y lire les lois de Jehova, avant qu'elles ne se fussent fait sentir sur la terre.

On conçoit la passion des juifs pour l'astronomie et, leurs penchants aidant, on s'explique le crédit qu'ils eurent au moyen âge, où ils avaient accès chez les rois et les princes, qui les comblaient d'honneurs et de richesses.

Nous ne pouvons citer tous les astrologues dont le souvenir s'est conservé ; le plus célèbre de tous fut Michel de Nostredame, dit Nostradamus, médecin ordinaire et astrologue du roi Charles IX. Son nom est resté populaire et ses prédictions, renfermées dans des vers énigmatiques et barbares, se réimpriment toujours.

L'astrologie, qui se divisait en judiciaire, alchimique ou magique, n'eut de règles fixes qu'à partir du xve siècle : elle fleurit jusqu'au xviie siècle

Elle marcha longtemps de conserve avec l'astronomie ; mais elle bifurqua à cette époque, pour se rapprocher des sciences occultes, auxquelles elle emprunta des procédés spéciaux et mystérieux.

INFLUENCE DES ASTRES

La théorie de Pythagore sur la Liberté et la Nécessité commandait d'accepter les bases de l'Astrologie.

Comme tout est analogique dans la nature, les lois, qui guident les mondes, doivent aussi gouverner les hommes. Toutefois, l'influence de la volonté est si puissante, qu'elle peut aller jusqu'à dominer la nécessité.

De là, cette formule qui est la base de l'Astrologie: « *Astra inclinant, non necessitant.* » La nécessité pour l'homme dérive de ses actions antérieures, or il est peu d'humains qui aient une puissance de volonté capable de modifier leur destinée, aussi les inclinaisons des astres *nécessitent-elles* pour la plupart des hommes.

D'après la théorie pure de l'art, les sept planètes, au nombre desquelles figurait le soleil, devaient former avec les douze figures du Zodiaque les éléments du système astrologique.

Tous les pays, tous les animaux, tous les végétaux étaient placés sous l'influence des astres.

Chaque planète, chaque constellation gouvernait, par son influence spéciale, soit un membre du corps humain, soit une personne humaine, soit un empire.

Dans la vieille traduction française du pseudo Trismégiste, on lit : « Les fleurs sont à la terre comme les estoyles au ciel ; il n'y en a aucune parmi elles qu'une estoyle ne luy ait dit de croistre. »

Nous ne pouvons, à notre grand regret, donner ici les connaissances nécessaires pour l'érection d'un horoscope, nous sommes contraints de renvoyer le lecteur, pour lequel ces curieuses opérations auraient quelque attrait, à notre volume sur la *magie*[1], il en est de même de tout ce qui concerne les sciences que nous venons d'étudier, qui ont reçu dans cet ouvrage tous les développements qu'elles comportent.

Il nous reste maintenant à étudier les principes de la philosophie occulte, qui termine le présent ouvrage et constitue, d'après le principe occulte, le quatrième terme du quaternaire.

[1] Plytoff, *La Magie*, Paris, 1891.

Quatrième Partie

PHILOSOPHIE OCCULTE

CHAPITRE PREMIER

COMMENT ON DEVIENT OCCULTISTE

LA SCIENCE EXPÉRIMENTALE

Papus[1] donne un exemple frappant de la méthode expérimentale actuelle.

« Que diriez-vous d'un homme, qui vous décrirait un livre ainsi :

« Le livre que vous m'avez donné à étudier est placé sur la cheminée à deux mètres quarante-neuf centimètres de la table où je suis, il pèse quarante-cinq grammes huit décigrammes, il est formé de cent quarante-deux petites feuilles de papier, sur lesquelles existent cent dix-huit mille deux cent quatre-vingts caractères d'imprimerie, qui ont usé trois cent quatre-vingt-dix grammes d'encre noire ».

Voilà l'indication expérimentale du phénomène.

Si cet exemple vous choque, ouvrez les livres de science moderne et voyez s'ils ne répondent pas exactement à cette méthode. La description du Soleil ou de Saturne par l'astronomie, détermine la place, le poids,

[1] Papus, *Traité de science occulte*.

le volume et la densité des astres[1] ou la description du spectre solaire par le physicien, qui compte le nombre des raies, ne sont en rien différentes.

Ce que nous cherchons, dans le livre, c'est la partie cachée, le sens ésotérique contenu dans des symboles; leur assemblage forme des mots, auxquels sont attachés des sens constants.

Changez l'ordre des lettres, vous aurez d'autres mots, d'autres sens, toujours formés des mêmes symboles.

LA SCIENCE OCCULTE

Empruntons encore à Papus la définition suivante, qui caractérise si heureusement la science des anciens, cachée sous des symboles indéchiffrables pour le vulgaire:

La science antique, telle qu'elle nous est parvenue des collèges de prêtres, est:

La science cachée — *Scientia occulta*.

La science du caché — *Scientia occultati*.

La science qui cache ce qu'elle a découvert — *Scientia occultans*.

Telle est la triple définition de la *Science occulte*.

L'esprit est parfaitement satisfait et l'étude des philosophies anciennes s'éclaire de cette définition.

Aussi bien, en y réfléchissant, dans la philosophie moderne, que trouvons-nous?

Deux principes en présence, *spiritualisme, matérialisme*, que Boèce[2] a déjà représentés naïvement dans son arbre philosophique (fig. 144) et qui sont toujours également attaqués, et également défendus.

Étudions donc sur quelles bases reposent ces deux méthodes d'investigation, en allant du simple au com-

[1] Voyez Dallet, *Les Merveilles du ciel*, Paris, 1888.

[2] Boèce, *Consolations de la philosophie*.

posé et en analysant les raisonnements sur lesquels sont établis leurs préceptes.

Il nous est impossible de développer, pour les comparer, toutes les théories philosophiques.



Fig. 144. — Arbre philosophique de Boèce.

Néanmoins, en laissant de côté les sectes secondaires, en ne discutant pas l'opinion des dissidents, nous restons en présence des deux grands principes du matérialisme et du spiritualisme.

MATÉRIALISME ET SPIRITUALISME

L'éternelle énigme, l'éternelle curiosité des esprits non bornés, c'est la recherche de l'origine première.

Que sont les religions, les philosophies, les législations, et même toutes les divinités qui ont peuplé le ciel ou l'enfer des mythologies, sinon l'ésotérisme, l'expression ou la personnification des idées que l'homme s'est fait tour à tour du bien et du mal.

Nos maîtres ont beau assurer que le problème est résolu, greffer de nouveaux systèmes sur les anciens, changer les mots sans modifier les idées, il faut que le problème se présente à chaque esprit.

Depuis les premières révoltes de la jeunesse jusqu'à la résignation de la vieillesse, nous roulons toujours la même pensée. Nous la débattons et nous nous en donnons une solution souvent mal définie, mais qui nous satisfait. Nous pouvons en être distraits par les occupations multiples de la vie, mais dès le premier moment de silence, nous la sentons de nouveau ressaisir notre cerveau.

Parmi ceux qui sont les plus assurés dans la réponse a cet insondable mystère, combien doivent leur foi à la fatigue, au besoin de fixer leurs doutes.

De ces doutes, qu'une foi innée n'a point écartés dès l'enfance, certains esprits en sont venus à admettre que, seule, la matière a une existence réelle, à nier la spiritualité de l'âme. C'est cette doctrine philosophique que l'on appelle *matérialisme*.

Les adversaires du matérialisme lui ont opposé toutes les preuves qui ont été accumulées, depuis des siècles, pour établir la spiritualité de l'âme et constituer le *spiritualisme*.

Ils ajoutent naturellement que les matérialistes se font des idées tout à fait inexactes de la matière ; qu'ils sup-

posent que les forces organiques sont le résultat de la matière, tandis que la force organique présente elle même les combinaisons multiples que nous appelons la *matière organique*, que cette force agit aveuglément, sans conscience et que les phénomènes qu'elle produit sont purement organiques ; que, tout au contraire, le principe intellectuel agit avec pleine conscience de son œuvre.

De là, ils concluent que le principe vital et le principe intellectuel sont absolument différents.

Ces mêmes spiritualistes repoussent énergiquement toute assimilation quelconque entre les principes des actes moraux ou intellectuels.

Nous arrivons donc à cette conclusion d'un *dualisme* fondamental, absolument *inattaquable*.

Car le propre de la doctrine spiritualiste est d'accepter ces sortes de dogmes, j'entends, de poser des vérités inattaquables, sans vouloir gratifier le principe matériel d'une aussi grande pureté que le principe intellectuel.

Le matérialisme, au contraire, cherche dans la nature vulgaire l'origine de la vie, sans vouloir élever son regard sur la partie animique de l'être vivant.

Le spiritualiste admet comme ayant des existences absolument distinctes : Dieu, l'homme et la nature.

Où il devient nébuleux, c'est quand il les isole sans les confondre ; ils sont tous trois identiques, en étant dissemblables.

Cette doctrine spiritualiste, fort ancienne, s'adresse surtout à notre âme, dont elle suscite les jugements.

Elle lui demande d'étayer ses résultats sur la sensibilité et la conscience. Le long temps pendant lequel elle a existé en a fait une philosophie au sens étroit, la philosophie appelée par ses défenseurs, *philosophie du sens commun*.

Comme s'il y avait un *sens commun* et comme si ce sens commun n'était pas le résultat de la mode du mo-

ment, comme s'il ne changeait pas avec les siècles, comme si ce que le sens commun obligeait à croire il y a cent ans était vrai aujourd'hui.

C'est cependant la base des religions, et c'est à ce point de vue que nous l'étudierons dans le chapitre suivant.

Les spiritualistes n'hésitent du reste pas à dire que leur philosophie est la seule qui permette de fonder la morale sur des bases solides — celle-ci ne pouvant trouver place dans les autres systèmes.

DISCUSSION DE CES SYSTÈMES

On voit, combien peu l'esprit est satisfait de ces enseignements.

D'un côté, la pensée, la conscience nous disent, dans notre for intérieur, qu'il y a autre chose en nous que de la matière *matérialisée ;* qu'il se fait dans notre cœur, dans notre conscience, une réaction d'un ordre supérieur à celle qui produit la chaleur que nous développons en étendant le bras ou en montant une colline.

De l'autre, on nous montre deux substances essentiellement différentes, dont l'une a sur l'autre une incontestable prééminence.

La première doctrine est une philosophie de sensation, l'autre, une doctrine de sentiment.

En réfléchissant à ces deux méthodes de recherche dans la vérité, on voit que, sauf le point de départ, elles sont identiques.

Dans le matérialisme, nous laissons notre raison libre de poser à son aise les conclusions de ses recherches.

Là, rien que des *déductions ;* sans rechercher les causes, nous ne voyons que les effets, et de ces effets, dont nous percevons les résultats et les modifications, nous tirons les conclusions de notre système philosophique.

C'est sur des bases *matérielles* que le matérialiste asseoit ses preuves, sans songer que toute sa théorie repose sur l'exactitude de ses sensations, sur la réalité de ses observations.

Si l'on se rappelle que tous les sens par lesquels nous percevons le monde extérieur ne nous donnent que des images fausses, relatives, des illusions de sens, et rien d'absolu, nous pourrons encore définir la philosophie matérialiste : une suite d'erreurs reliées entre elles par des rapports constants.

Dans le spiritualisme, au contraire, nous laissons la *folle du logis* maîtresse de nous conduire.

C'est une philosophie de rêveur et de poète et non de penseur. L'imagination seule est satisfaite.

Là, rien que des *inductions;* sans tenir compte des effets, nous ne voyons que les causes.

C'est sur des bases *idéales* que le spiritualisme bâtit son édifice, sans penser que toute sa théorie repose sur les écarts de son imagination, sur les erreurs de ses sentiments.

Mais si l'imagination est la faculté créatrice par excellence, son essence même, sa fin, ne lui permettent aucune limite, aucune règle, partant, aucune certitude. La philosophie spiritualiste est donc aussi peu satisfaisante.

En poussant nos conclusions à l'extrême, nous arriverions à dire : 1° que la doctrine matérialiste est une théorie sèche et incomplète, basée sur des preuves *a posteriori*, satisfaisant les *desiderata* des aspirations charnelles, mais laissant dans la gêne de l'indéfini la partie moins grossière de nous-même, la partie intellectuelle ; c'est la philosophie d'un corps sans âme, qui, par son extension, nous amène au *néant*. Et, en matérialisme, là où il n'y a rien, le diable comme le bon Dieu, y perd ses droits.

2° Que le spiritualisme est une théorie vibrante, mais incomplète, basée sur des preuves *a priori*, satisfaisant les *desiderata* des aspirations spirituelles, mais laissant dans une dépendance pénible la partie physique de nous-même ; c'est, la philosophie d'une âme sans corps, qui, par son extension, nous amène à l'exaltation, à la *folie*.

Jamais on n'a vu de matérialiste se zébrer le corps de coups de sabre, se percer d'aiguilles, se frapper durement ; au contraire, ces exagérations se rencontrent parmi les spiritualistes.

LE PANTHÉISME

Il nous faut conclure et nous prononcer pour une philosophie, qui satisfasse à la fois la raison et l'imagination.

C'est facile. Cette philosophie existe, mais porte un nom honteux, odieux, dont le sens est flétri, le PANTHÉISME, qui identifie Dieu et le monde, le Créateur et le créé.

Si nous employons ce nom, tout mal formé qu'il est, faute d'autre, c'est dans la conviction absolue que la doctrine qu'il sert à qualifier ne le cède en rien à aucune autre et a même de beaucoup dépassé celles que les philosophes avaient conçues.

L'avantage de cette doctrine, c'est d'être une doctrine de calme et d'apaisement, d'être stable et majestueuse, d'être une résultante heureuse des aspirations multiples de l'homme.

Il existe dans notre esprit une perception exacte de deux types bien différents de l'existence, ce sont les réciproques, l'infini et le fini, l'éternité et la durée, l'immensité et l'étendue, l'absolu et le relatif, etc...

Pour les panthéistes, le fini et l'infini ne sont que deux aspects extrêmes d'une substance intelligente et

directrice, qui est en même temps matérielle. Ils concilient donc les deux théories précédentes et les réunissent dans un ensemble qui satisfait pleinement les spéculatifs et les rationnels.

En effet, la doctrine dont nous parlons, absorbant le fini dans l'Infini, la nature en Dieu, aboutit au mysticisme où l'homme s'anéantit dans la divinité; mais, d'autre part, absorbant Dieu dans la nature, elle nous donne l'expression du Dieu-force dans l'éternité et l'infini des espaces.

Le panthéisme est universellement répandu dans les Indes, où il a pris naissance. Il existe sous la forme philosophique et sous la forme religieuse.

En Grèce, tous les philosophes ont été dualistes ou panthéistes ; parmi ces derniers, Xénophon, Paménide et les Alexandrins absorbent le fini dans l'infini, tandis qu'Héraclite et les Stoïciens absorbent Dieu dans la nature.

Au moyen âge, Jean Scott Erigène et Amaury, de Chartres, représentent la doctrine panthéiste.

Pendant la Renaissance, un esprit encyclopédique, devançant son siècle de toute la grandeur de son génie, Jordano Bruno établit magistralement l'identité du fini et de l'infini.

Au siècle suivant, Spinoza soutint énergiquement la doctrine et l'enseigna.

Puis vint, au XVIIIe siècle, la pléiade qui défendit la *Philosophie de la nature*, à laquelle on reprocha d'être trop matérialiste.

Enfin, de nos jours, Schelling et Hegel sont panthéistes, ils expliquent la naissance du fini dans l'infini, sans accepter la création, c'est-à-dire qu'ils expriment la production des êtres réels et déterminés par une abstraction de l'intelligence et de la force suprême.

Gardons-nous de condamner trop tôt cette philosophie

encore mal définie et surtout faisons des efforts pour nous initier à toutes les connaissances acquises.

Il est dit quelque part : « J'ai ri comme tout le monde de ces choses, mais ce que je prenais pour le rire de Voltaire n'était que le rire de l'idiot, beaucoup plus commun que le premier. »

Et c'est malheureusement vrai : pour peu qu'un savant exhume une théorie des premiers âges, que nous ne pouvons nous assimiler immédiatement et sans effort, pour peu qu'on nous propose une hypothèse qui sorte des chemins battus, on crie à l'insanité, on n'écoute pas, on ne discute pas : on prononce l'arrêt de déchéance.

Cette tendance ne se remarque pas seulement dans le peuple, chez des gens peu instruits où elle s'explique sans s'excuser ; on la trouve surtout chez les gens éclairés, chez les savants et chez les prêtres.

La science cependant devrait être tolérante, de même que la religion ; elles devraient se rappeler que, comme elles sont toutes deux des produits de l'esprit humain, elles sont sujettes à erreur, que, de plus, elles changent avec les milieux et avec les mœurs.

Elles devraient tendre les bras aux hypothèses nouvelles, aux idées inappliquées, pour y puiser les éléments nécessaires à leur renouvellement.

De Humboldt disait avec raison : « Un scepticisme présomptueux, qui rejette les faits, sans examen est plus funeste que la crédulité qui les accepte. » Ce que dit ce profond savant des faits, nous le disons des idées. Comment avez-vous le courage de proscrire une chose aussi sacrée que l'idée, une parcelle de Dieu, un souffle de l'infini, sans même vous donner la peine de le comprendre.

Mieux vaut, dans ce cas le fatalisme, tel que nous le retrouvons dans Hellwald[1].

[1] Hellwald, *Histoire des Civilisations.*

« Le monde finira un jour par le dessèchement universel. L'homme finira comme ont fini les races animales, disparues, et alors la civilisation actuelle avec ses passions, ses idées, ses révolutions, aura vécu et alors.... A quoi bon? »

C'est peut-être la plus sage de toutes les philosophies.

Il est de notre devoir de donner, à tous, les moyens de s'instruire, si les quelques éléments de science occulte que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs étaient de nature à piquer leur curiosité, à éveiller leur désir de savoir nous manquerions le but, que nous nous sommes imposé, en laissant incomplète l'initiation commencée.

Les lois, dont nous avons donné l'énoncé, suffiront pour susciter des réflexions qui conduiront le lecteur à une idée très nette de la philosophie antique.

S'il veut approfondir ces notions, deux moyens se présentent à lui :

Ou bien il parachèvera son instruction personnelle;

Ou bien il aura recours à l'instruction des sociétés.

Le premier de ces deux procédés est le seul, dont le lecteur puisse tirer un réel bénéfice. En effet, dans les sociétés, il trouvera des guides, des encouragements, mais il ne rencontrera pas, comme dans la science officielle, un programme et des cours où les sciences sont mâchées. C'est de son travail propre que chacun doit recevoir sa récompense.

Suivant son instruction, ses aptitudes, son tempérament, le débutant dans les sciences occultes pourra développer les germes, que nous aurons semés dans son esprit, soit en étudiant les lois de la nature, soit en retrouvant la voie des recherches antiques, soit en faisant la synthèse sur place ou bien en dépouillant la science des anciens.

Quant au guide, qu'il peut choisir, nous devons le

soutenir encore dans ce choix : la franc-maçonnerie conserve les symboles et les secrets de l'art sacré, mais sa voie est perdue, son rôle dévié et ses tendances désastreuses. Donc, il convient d'étudier dans les livres, dans les œuvres de Ragon par exemple, les vestiges de ces symboles, que les francs-maçons ne comprennent plus et de laisser leurs sociétés dans l'ombre qui leur convient.

La Société de Théosophie est animée des meilleurs sentiments, mais laisse la tradition se perdre dans une spiritualité outrée. Ses séances ressemblent à un rêve d'opium et les discours qu'on y prononce font l'effet de linéaments sans suites, de thèmes inachevés. Ce ne sont pas des paroles qu'on y entend, ce sont des souffles.

Le Groupe indépendant d'Études ésotériques[1] a seul l'avantage, ainsi que son nom l'indique, d'écarter les sectaires et de grouper, sans distinction de caste, tous ceux qui « las d'apprendre, veulent enfin savoir ».

CHAPITRE II

PHILOSOPHIE DES SCIENCES OCCULTES

LA RELIGION ET LA SCIENCE

Le premier qui, parmi les anciens, ait tenté une étude sur les philosophies des premiers âges, c'est-à-dire sur les religions, fut Proclus. Avec une justesse ingénieuse et profonde, il jugea que l'humanité suit

[1] Ce groupe a son siège à Paris, 29, rue de Trévise.

deux voies parallèles : la science et la religion et que toutes les religions se réduisent à une religion originelle, unique, dont les éléments peuvent être déterminés.

L'indication de ce vaste champ d'investigation est très digne de louange et on peut dire que, si Proclus avait eu en mains une suite d'observations de la nature physique, aussi complète que celle que nous possédons aujourd'hui, s'il avait eu sous les yeux les documents que nous avons accumulés à notre portée, il aurait donné, avec sa puissante organisation, la solution du vaste problème, dont il n'a fait qu'effleurer les limites.

Si nous considérons nos sciences comme plus avancées que celles des anciens, ce n'est pas qu'elles aient atteint un plus grand degré de vérité, mais c'est qu'elles sont plus analytiques[1].

Déjà, l'antiquité grecque avait fait un pas dans ce sens et avait poussé, beaucoup plus loin que les Aryas de l'Asie, l'analyse et l'étude des conditions métaphysiques des phénomènes de la nature.

Ceux-ci, en revanche, possédaient une synthèse bien plus pure de l'ensemble des connaissances qu'ils avaient acquises.

Partout, si la théorie sacrée des Aryas est le voile dont la science s'est couverte, sa manifestation populaire, il s'en suit que la religion est vraie, au même titre que la science ; en d'autres termes, si l'une est fausse, elle entraîne l'erreur de l'autre.

L'objet, la méthode sont identiques ; les procédés de recherche seuls diffèrent suivant les âges.

[1] Je suis heureux de dire ici combien je dois, pour cette partie de l'étude des religions que j'ai entreprise, aux beaux travaux de M. E. Burnouf. Je lui ai fait, au bénéfice de mes lecteurs, les plus grands emprunts, je lui dois, en un mot, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans ce trop court résumé. J'ai pris mon bien ou je l'ai trouvé. *Cf.* aussi sur cette question : *Les grands Initiés*, par M. Ed. Schuré, et *Essai sur la situation philosophique*, par W... dans le recueil l'*Initiation*, publié sous la direction de Papus.

La religion et la science, dans l'antiquité, ont eu pareillement en vue de donner la formule générale de l'univers, c'est-à-dire une expression qui, en se diversifiant, fournisse l'explication de tous les phénomènes *physiques*, *intellectuels* et *moraux*. Or cette formule se trouve, tantôt simplement énoncée dans les rituels des différentes églises, tantôt implicitement contenue dans les symboles ou représentée comme une action dramatique dans les cérémonies du culte.

L'ORIGINE DES RELIGIONS

Voyons donc les origines de la religion primitive. D'après les preuves multiples, tirées des livres hébreux, indous, perses, etc., la naissance de la religion n'est plus un mystère, c'est un phénomène psychologique qui ne suppose l'intervention d'aucun être supérieur ni surnaturel.

Ce fait acquis, étudions les principes fondamentaux de la première religion, qui s'est constituée, et dont le berceau se trouve dans les Indes.

Parmi les livres sacrés, le plus ancien des trois grands monuments que nous ait laissé l'antiquité, la Bible des Juifs, le Zend Avesta des Perses et le Vêda des Indiens, on s'accorde à reconnaître que c'est au Vêda que l'on doit accorder la priorité. Mille preuves en font foi.

La première religion est née de la réflexion, de la descente en soi-même, propre à chaque homme doué de facultés analytiques.

Ce fait est maintes fois mis au jour dans les Védas, dont les auteurs répètent qu'ils sont inventeurs de leurs dieux, inventeurs du sacrifice, inventeurs des symboles.

Un tel phénomène de psychologie ne pouvait naître que chez une race privilégiée. En effet, c'est dans la race aryenne qu'il apparaît.

Seules, les dispositions naturelles, les facultés intérieures de cette race lui permettaient d'atteindre ce but. On en chercherait vainement les traces chez certains peuples.

« Parler de l'unité absolue de l'être, de la pensée, de la vie, à des Nègres ou à des Peaux rouges, dit M. E. Burnouf, c'est prononcer devant eux des paroles inintelligibles. Les races non aryennes de l'Arabie, de l'Egypte et de toutes les parties extrêmes de l'Asie sont aussi constituées de telle manière que leur raison manque en partie de cette faculté d'analyse qui est le caractère propre de l'homme blanc, c'est-à-dire des seuls Aryas. Quand nous lisons, chez nos philosophes, la description des opérations de l'intelligence, nous devons faire avant tout cette réserve qu'il ne s'agit dans leurs livres que de l'Arya et même de l'Arya parfait, pris à son âge adulte, à son point culminant de civilisation.

« En réalité, l'observation nous montre chez les hommes des diverses races, autant de variété dans les facultés intellectuelles et dans les développements de la raison qu'il y en a dans la conformation physique. C'est la faculté d'analyse, qui varie de l'une à l'autre et qui va plus ou moins loin dans l'ordre de la science, comme c'est elle aussi qui fait la différence essentielle de l'homme et des autres animaux.... L'Arya seul a conçu l'être, la pensée et la vie dans leur unité absolue. C'est donc lui qui est le véritable auteur de la religion et son plus ancien livre de métaphysique est le Vêda. »

De l'étude comparée de toutes les religions, on tire une conclusion, une loi absolue, qui renverse d'un seul coup toutes les religions dites naturelles ou philosophiques.

Cette loi, et j'ai besoin de recourir, encore ici, à l'autorité de M. E. Burnouf, s'énonce ainsi : « Toute religion renferme deux éléments, le *dieu* et le *rite* ; toute école,

qui ne reconnaît pas formellement la réalité d'un dieu est hors d'état de fonder une religion ; toute tentative de fonder une religion sans rites, c'est-à-dire sans culte, est impossible ou illusoire. »

Il existe, parallèlement au christianisme, une religion, qui groupe un nombre au moins égal d'adeptes, bien qu'elle paraisse dépourvue de dieu : c'est le bouddhisme.

Ceux qui innocemment prennent le bouddhisme pour une doctrine athée font une aussi grande confusion que ceux qui croient y découvrir une doctrine matérialiste.

Le bouddhisme est un panthéisme rationnel. Comme nous l'avons établi pour les sciences et la science, nous devons poser une distinction absolue entre les religions et la religion.

Les premières sont des branches d'un même tronc, des parties du même tout, séparées par les rites plus encore que par les dogmes, elles se fondent toutes dans un respect de la divinité envisagée individuellement.

Un brahme ira, indifféremment, dans un temple protestant, dans une église catholique ou dans une synagogue pour y faire sa dévotion : pour lui, c'est le lieu où l'on adore Dieu.

Quoique nous ne donnions point ici notre opinion personnelle et que nous ne fassions que développer les idées des meilleurs esprits sur le sujet, il nous semble que ce système est, en tout, rationnel.

Plus on descend, dans l'échelle des religions, plus le dieu est de conception facile, tandis que, si l'on remonte en sens inverse jusqu'aux religions purement idéales, la conception de Dieu devient de plus en plus abstraite, de plus en plus insaisissable.

Le christianisme, comme le bouddhisme, vieilles religions de même source, nous offrent un dieu mystérieux et incompréhensible.

Le Dieu des chrétiens est une entité dont notre esprit ne peut avoir notion que par la foi. On l'admet, on ne le comprend pas.

Le dieu de la religion mère ne peut être représenté par aucune formule ni adoré dans son unité absolue. Son expression est : Tout est dans un, un est dans tout.

Combien différentes étaient les divinités de la Grèce et de Rome ! Combien elles étaient plus familières, plus humaines ; elles avaient leurs querelles, leurs joies et leurs plaisirs. C'étaient des omnipotents à forme d'hommes, qui raisonnaient et déraisonnaient comme nous. Ils conservaient la pureté des formes et des apparences, c'étaient des dieux de gala, pour la montre, qui, au fond, n'avaient rien de divin. Les colères de Junon, le mauvais ménage de Neptune, ce pauvre Vulcain ne vous représentent-ils pas nos voisins, nos amis, nous-mêmes peut-être ?

Si nous descendons encore dans la hiérarchie des dieux, nous trouvons un bout de bois grossièrement taillé, habillé d'une loque, parfois un caillou, profondément vénérés par des peuples entiers. Et voilà un dieu !

Ne riez pas, c'est un dieu en effet, c'est celui qui fait que ces races grossières ont une religion, des rites parfois.

Chacun taille dans le bois prochain sa divinité, l'habille à sa guise, lui conte ses douleurs et ses peines et, en échange de sacrifices, lui doit la tranquilité du cœur.

Chacun de nous comprend un fait avec sa raison, habille cette conception dans les plis plus ou moins brillants de son imagination et en conclue une manifestation matérielle parfois juste, parfois fausse, presque toujours dissemblable entre deux êtres humains.

L'un tient la divinité pour un être absolu et métaphysique, sans couleur, sans forme, sans attributs définis ; l'autre, au contraire en fait un Dieu, de formes tangibles, matérielles, saisissables à l'œil physique.

Entre ces deux extrêmes viennent s'insérer des milliers de conceptions diverses.

Ceci serait parfait si les hommes vivaient solitaires; mais, réduits à vivre en société par destination, par nécessité essentielle, ces notions individuelles deviennent générales, et, de ce moment, la notion de Dieu de spirituelle qu'elle était, se fait plus matérielle : elle devient une des formes du langage, une définition.

Le dieu défini et matérialisé, étant par conception intellectuelle plus fort, plus intelligent que son adepte, la prière est née.

La prière, c'est l'origine du rite.

« De quelque manière, dit encore E. Burnouf, qu'on envisage le problème de la naissance du développement et de la transmission des religions, il se réduit toujours à une question plus ou moins bien comprise et appliquée. Cette méthode est parfaitement connue depuis qu'on a pu la voir à l'œuvre dans le plus ancien monument de notre race (la race blanche), les hymnes indiens, et en suivre, jusqu'à nos jours, les conséquences et les applications.

« Pour la résumer, disons qu'elle se compose de trois actes successifs de l'intelligence : l'observation des faits naturels, la généralisation de ceux-ci, c'est-à-dire la réduction à des unités idéales, de plus en plus étendues et de moins en moins nombreuses, enfin, cette induction rationnelle, qui, au delà des phénomènes, aperçoit l'être réel et permanent dont ils sont la manifestation. L'absence des deux derniers actes aboutit au fétichisme; une généralisation inachevée a pour conséquence la pluralité des dieux; quand les trois opérations de l'intelligence sont exécutées dans toute leur plénitude, la théorie métaphysique qui a pour base l'unité de Dieu, c'est-à-dire, de la substance, de l'acte créateur et de la loi apparaît au milieu d'un peuple et y devient ce qu'on a appelé une

religion; tout le reste, c'est-à-dire le culte et les symboles, y est la conséquence et l'expression de cette théorie. »

LA SCIENCE

La comparaison des religions et des sciences dans l'antiquité a donné lieu de remarquer qu'elles ont un point commun : la méthode[1].

Or, comme on devait s'y attendre, cette méthode n'est que l'application régulière de l'intelligence à son objet.

La différence qu'elle présente tient à ce que les procédés mis en usage pour l'étudier n'ont pas été partout les mêmes, qu'ils ont varié suivant le génie particulier des peuples et surtout suivant le degré de leurs dispositions à l'analyse.

Nous avons vu que la science représentait la synthèse de toutes les sciences, c'est ce que nous retrouvons dans les livres sacrés de l'Inde, où la théorie de l'univers se présente comme une immense synthèse.

Mais l'étude de cette synthèse définitive ne laisse aucun doute sur le procédé qui a servi à l'asseoir. On retrouve à chaque pas, on devine sous chaque symbole, dans chaque rite, la trace d'un travail inverse, d'une analyse pleine de précision des phénomènes du monde.

Ce que nous avons dit de la philosophie des Aryas suffit à faire admettre que la méthode suivie par nos ancêtres était la même que celle à laquelle nous soumettons l'analyse des faits qui nous entourent.

C'est la recherche de cette analyse dans les sciences phénoménales que nous allons poursuivre dans les principes scientifiques.

[1] Le fait s'explique par tout ce que nous avons dit précédemment; il est contenu tout entier dans le sens philologique du mot *Véda*, qui, en indien, veut dire *Science*, car ce livre sacré comprenait la science complète des anciens temps.

Ce fut au temps de Solon que la science indépendante se manifesta pour la première fois en Occident. Cet avènement coïncida avec les lois libérales de ce sage.

Comme l'a fait remarquer E. Burnouf, le jour ou Xénophane déclara que « si les chevaux se faisaient des dieux, ils leur donneraient la forme d'un cheval », on comprit l'inanité des doctrines admises, on toucha du doigt la vacuité du polythéisme et on soumit ses principes à l'analyse.

C'est de cette époque que date la scission des divers ordres de sciences ; les différents phénomènes furent classés, on les sépara du domaine des idées et chaque objet de ces branches séparées devint à son tour une science.

Socrate initia les Grecs aux conceptions de la psychologie, tandis que son disciple, Platon, créait la métaphysique et soumettait la morale et les institutions politiques, aux lois de l'analyse.

Les pythagoriciens se spécialisèrent dans l'étude des sciences exactes.

Aristote posa les formules générales, les règles et les méthodes de la science moderne ; il fut le fondateur de la météorologie, de la physique du globe, de l'anatomie et de l'histoire naturelle ; il donna une sublime théorie de l'âme, au double point de vue du principe de la vie et de la pensée.

Ses méthodes vécurent et suscitèrent des recherches, jusqu'après l'édit de Justinien.

Lorsque le monde sortit enfin de la longue nuit, où la barbarie et le moyen âge chrétien l'avaient plongé, à l'époque de l'entrée des Turcs à Constantinople, au temps de la Réforme et de la découverte de l'Amérique, la science avait perdu son unité ; ses parties constitutives, ses branches ne se confondirent plus et restèrent désormais séparées.

C'est l'aurore des connaissances modernes, dégagées de toute philosophie, c'est l'origine de la science matérialiste.

Disséquez les faits, cherchez les composés des corps, savants sans philosophie, philosophes sans science, et vous trouverez sous votre scalpel des agglomérations de corps, des cellules sans rapport.

Du haut de votre chaire, vous vous écriez triomphants : « Voici la vérité », et, malgré la valeur de vos observations, malgré la profondeur de vos déductions, votre esprit n'est pas satisfait.

Vous pouvez détruire, non créer. Vous pouvez analyser, non synthétiser.

Non point que vos facultés le cèdent en rien à celles de vos maîtres passés, au contraire, vous avez par devers vous des multitudes de faits et l'expérience du passé, ce qui vous manque c'est la notion première, le fil conducteur, c'est celui que nous tentons de remettre entre vos doigts.

Que diriez-vous, sublimes défricheurs de parcelles, d'un littérateur qui, après avoir fait composer la plus belle page de son œuvre, prendrait les lettres et, les laissant échapper de la *forme typographique*, recomposerait son poème en prenant les lettres au hasard.

Cependant il y en aurait toujours le même nombre, ce seraient les mêmes lettres, le métal n'aurait varié en rien et l'impression sur le papier serait aussi belle.

Que manquerait-il à ces lettres, pour reprendre à vos yeux le sens qu'elles avaient précédemment ? Peu.

Il suffirait de les remettre dans le même ordre où elles étaient d'abord.

C'est cet ordre qui vous manque.

De ces lettres éparses vous formez des mots ; ils ont un sens, mais ce n'est plus celui que vous cherchez, l'âme du poète s'est envolée.

L'âme de la science s'est également évanouie, lorsque la nature entière, physique et morale, fut morcelée et abandonnée aux hommes les plus capables, munis des meilleurs instruments.

Pour vous en convaincre, soumettez-vous à l'épreuve suivante :

Réunissez dix des meilleurs littérateurs que vous voudrez, ou mieux dix individus différents et faites leur écrire successivement, sans qu'ils aient pu lire la ligne précédente, une pensée de leur choix.

Voyez alors le résultat de cette expérience et vous aurez le plus triste assemblage de folies qu'il soit possible de rêver.

C'est un jeu chez nous de se livrer à ce passetemps et c'est de l'incohérence même du résultat que naissent les rires, quand elle devrait au contraire appeler la tristesse.

Que manque-t-il donc à ces phrases, que je supposerai aussi nobles et sages que vous voudrez, pour faire une page sublime : l'unité, l'ordre et la méthode.

Disposez-les convenablement, vous aurez un chef-d'œuvre.

Prenez la science moderne ; à ces trois qualités près, elle est parfaite, c'est une immense mosaïque, à laquelle nos plus grands esprits donnent la forme et la couleur. Mais quel ensemble barbare.

De nos jours, un chimiste étudie la composition du sang, c'est bien ; mais s'il veut remonter à l'origine des phénomènes de la vie, un physiologiste l'arrête ; il sort de son domaine.

Si le physiologiste, entraîné par la magnificence de son sujet, après avoir tenté de définir la vie, veut remonter lui aussi l'échelle de la science et définir l'âme, le psychologue l'arrête ; il sort de ses attributions.

Il en va de même du psychologue, du métaphysicien

de tous les savants, qui sont casernés dans leur maison, leur spécialité, leur science.

Oh! science que de mensonges on commet en ton nom!

Nous pouvons donc déterminer, par leur principe même, deux sortes de science :

L'ancienne, synthétique;

La nouvelle, analytique.

La première a duré des milliers d'années;

La seconde a quelques siècles à peine d'existence.

Ce n'est pas à dire que celle-ci soit inférieure en connaissances à celle-là. Non. Nous avons fait de plus grands pas que nos ancêtres, nous sommes arrivés aussi loin, plus même, si l'on veut, mais il manque quelque chose à la science du XIX[e] siècle.

Nos maîtres modernes ont fait une belle, une sublime statue, ils y ont épuisé leurs efforts et leur génie, elle surpasse en beauté et en majesté tout ce qu'on peut rêver, mais il lui manque la vie.

La vie pour elle, c'est la philosophie. Née viable, la laissera-t-on périr? Qui sait!

Que nous reste-t-il à faire? exposer de notre mieux les principes de la philosophie occulte, telle que nous l'avons puisée dans les œuvres ou la fréquentation des initiés Barlett, Papus, de Gayta et de tant d'autres bons esprits, dans les travaux de L. Lucas, Wronski, Lacroix, Eliphas Levi, etc.

CHAPITRE III

ESSAI DE THÉORIE OCCULTISTE

LES PROBLÈMES NATURELS ET SURNATURELS

Depuis que le monde existe, il y a des questions qui préoccupent invinciblement l'homme. Sa destinée même

est liée à ces questions, qui contiennent le secret de ce qu'il voit et de ce qu'il est. D'où viennent le monde et l'homme? L'initié répondra : c'est la résultante de l'esprit et de la matière : ils sont parce qu'ils devaient être. On peut les concevoir d'une façon palpable.

Dans la théorie matérialiste, tout est matière, partant, le monde tout entier peut être représenté par un cercle, c'est le domaine des *faits*.

Le spiritualisme peut se concevoir sous la forme d'une ligne indéfinie aux extrémités de laquelle se rencontrent l'esprit d'une part, la matière de l'autre : pour l'homme, il peut se développer dans un sens comme dans l'autre sans jamais atteindre le but : il participe de deux *lois*, sans que ces deux lois puissent jamais se joindre en lui.

La théorie occultiste peut se représenter, croyons-nous, d'une façon plus rationnelle par un triangle *(principes ternaires)*, dans lequel, à chaque angle de la base, se trouve la dernière molécule matérielle et spirituelle (fig. 145). Dieu au sommet est la réunion sans mélange de l'esprit et de la matière, de la façon suivante :

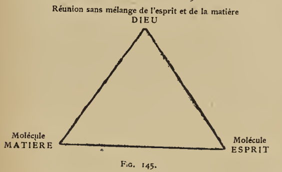


FIG. 145.

Comment l'homme a-t-il commencé? Parti d'un infini, il va vers l'autre, suivant les modifications de l'esprit et de la matière : voilà la raison pour laquelle, suivant les

théosophes, si l'on est bon dans sa sphère, on améliore l'esprit, et, au bénéfice de tous, on modifie le bien général.

Tous pour un seul, un seul pour tous.

En effet, puisqu'un seul doit bénéficier des vertus et des crimes de tous, c'est-à-dire de l'amélioration de la race, tous bénéficient naturellement des crimes et vertus d'un seul.

Quant aux lois qui gouvernent l'homme et le monde, chacune des molécules de la matière est vivante et contient une dose plus ou moins grande d'esprit : le dernier terme de la matière (en plus), c'est l'esprit : le dernier terme de l'esprit (en moins), c'est la matière. En un mot, la matière se spiritualise, l'esprit se matérialise.

En appliquant la loi du ternaire à cette question, elle s'éclaire et se présente sous la forme : esprit + matière — réaction = Homme = ∞. Chacun est donc libre de faire réagir sur lui l'un ou l'autre principe et devient spirituel ou brute à son choix. Le principe de la réaction c'est la *volonté*.

Il semble inutile qu'il y ait un législateur : les choses se trouvent dans l'état fatal où elles doivent se trouver, mais elles pourraient se présenter autrement, puisque notre monde est perfectible (ex.: les révolutions terrestres. La vie sur les autres planètes, etc.). Quant au législateur, il peut exister, que nous importe? mais il peut aussi ne pas exister. L'homme est libre dans la mesure de ses forces. Soumis à l'esprit comme à la matière, il est heureux, lorsque celui-là l'emporte.

Le bien et le mal sont, du reste, relatifs et variables avec les conventions, la plupart du temps, cependant on rencontre un bien et un mal général (qui affecte autrui) qui est reconnu partout, le vol, le meurtre, etc., parce que, dans ce cas, c'est à la collectivité qu'on nuit.

C'est, du reste, par suite d'une déviation de l'esprit

humain que l'on arrive à considérer comme le suprême bien, les suprêmes jouissances. De combien de remords, de souffrances ne sont-elles pas accompagnées, tandis que la conscience du bon, fût-il même malheureux, lui donne le repos.

Si l'homme se sent à la fois grand et petit, fort et faible, puissant et impuissant, c'est qu'il participe de la chair et de l'esprit et que, dans les oscillations de ces deux principes, il puise force ou faiblesse, selon qu'il penche vers l'un ou l'autre, c'est à ce phénomène de constitution que nous devons la division de la philosophie:

La foi donne un seul terme : l'esprit +

La non-foi donne un seul terme : la matière —

(Réaction de + sur —), la rationalité donne deux termes : esprit + matière,

Représentés dans nos facultés naturelles par : imagination, raison.

Aussi, de là, tire-t-on : la religion, la philosophie.

La première, basée sur la foi, est nécessaire aux masses, qui ont besoin d'un point d'appui et qui peuvent faire par la foi irraisonnée ce que le philosophe fait par le devoir raisonné.

Il faut une grande science et une grande vertu pour être un honnête matérialiste. Or, comme la masse est d'esprit moyen, il lui faut une religion moyenne correspondant à sa compréhension, à ses besoins.

C'est la religion d'aspect qui lui convient : le Christ en bois, les scapulaires, qui fixent sur des symboles palpables et matériels les idées spirituelles.

C'est la gloire des jésuites d'avoir imaginé le Sacré-Cœur de Jésus ; ils ont maintenu deux siècles de plus la foi chrétienne chancelante.

Pour un philosophe imaginatif, l'entité divine est suffisante et ne comporte pas l'idée de matérialité ; aussi, si Jésus-Christ s'est matérialisé ou si on l'a fait servir

dans ce but, c'était pour fixer l'idée du peuple et c'est bien pour la foi du monde vulgaire qu'il est mort.

Contre le système chrétien, en lui-même, on peut élever une objection fondamentale, dérivant de son essence même : il proclame le surnaturel et le surnaturel n'existe pas.

Au point de vue de l'imagination, quoi de plus poétique? Quels ne sont pas les charmes de ces vertus : amour, exaltation ! Mais le brillant manteau qui la couvre tombe aux yeux du philosophe de bonne foi et la raison lui commande de n'accepter de sens naturels que des images et des idées naturelles. Tentez de forger un être surnaturel, vous n'y parviendrez qu'en accouplant des parties naturelles et quelque grotesque que puisse être la figure que vous aurez ainsi composée, tous ses éléments seront naturels : il ne peut en être autrement.

Le surnaturel, ainsi que son nom l'indique, est contre nature et condamnable au même titre que les autres crimes contre nature.

Que si on nous objecte que l'homme à tous les degrés de la civilisation, dans tous les états, croit spontanément à des faits, à des causes en dehors de ce monde sensible, de cette « mécanique vivante qu'on appelle la nature » (Guizot), nous répondrons qu'en effet son instinct lui indique quelque chose au delà, mais ce quelque chose c'est l'esprit et ce que, dans son esprit trop matériel, il prend pour du surnaturel n'est que de l'extra-terrestre.

On nous dit, consultant la sévère histoire des peuples, que la croyance instinctive au surnaturel a été la source et demeure le fond de toutes les religions, de la religion en général et en soi.

Oui bien, mais il faut une foi, appropriée par les sages aux besoins des faibles d'esprit, suivant les peuples et les époques, c'est-à-dire, suivant l'équilibre plus ou moins stable, la prédominance de la matière et de l'esprit. Cette

foi varie avec le temps, au siècle de la foi a succédé celui de la réforme, la science, qui est en progrès varie avec l'enveloppe humaine et l'évolution des races amène l'évolution des principes. Erreur en deçà, vérité au delà, où voulez-vous trouver les limites ?

C'est l'orgueil des faibles qui les empêche de concevoir combien il leur est nécessaire d'avoir une foi toute faite.

« Combien, dit le poète, la vie est triste et désenchantée. Plus de mystères, c'est-à-dire plus d'innocence, plus d'infini, plus de ciel au-dessus de nos têtes, plus de poésie. » (Guizot.) Hélas, non, la vie terrestre n'est qu'une métamorphose de l'être, c'est un passage sur la terre et une épreuve qui ne vaut même pas les larmes qu'elle nous fait verser.

Généralement, elle ne garde en réserve que chagrins et soucis, mais on s'apercevra du peu de place que tient l'atome physique sur la terre, en songeant que quelque bon, quelque sage, quelque nécessaire au bien de tous que puisse être un homme, il meurt ou se transforme et pourrit comme le plus inutile.

Si, en un jour de deuil, vous avez pleuré des larmes brûlantes, rappelez-vous que le ciel ne s'est pas obscurci, que le soleil égayait la nature, que les oiseaux ont chanté et se sont aimés dans la verdure.

L'homme ne tient donc en rien à la nature, il n'est que posé sur la terre, et les liens qu'il croit voir ne sont que dans son imagination. Si la nature était notre mère, pourquoi ne pleurerait-elle pas notre départ. C'est que : ou bien notre transformation ne nous enlève rien à ses yeux, ou c'est qu'il n'y a rien.

Nous reprochons à la nature de ne point nous pleurer : mais c'est une pétition de principe, nous avons le grand tort de matérialiser des choses immatérialisables. La nature est l'ensemble des faits. On a coutume de rapetis-

ser également Dieu en le pliant à notre image (est-elle si belle ?) ; ce n'est plus le Dieu *Tout*, le Dieu *Univers*, tel qu'il doit être conçu.

Vous êtes fataliste, me dira-t-on ? — Non, car l'événement peut être soumis au *vouloir* de l'individu qui s'améliore et devient supérieur aux petitesses de la vie et peut dans certaines circonstances (par la *volonté*) les entraîner et les surmonter.

L'âme, sans cesse en action, tend vers la partie spirituelle de Dieu, elle peut s'en approcher, mais l'atteindre, jamais, tant qu'elle sera soumise aux lois de la matière, car alors elle serait Dieu : de même que les matérialistes, les spiritualistes comprennent incomplètement la divinité.

Chacun envisage la question par un bout opposé et se refuse à faire la synthèse des éléments amassés par ses adversaires, en y joignant les siens propres. Le but de l'occultiste doit être d'aspirer à concevoir l'ensemble de la divinité ou mieux le point central des forces intelligentes et inintelligentes de la nature.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL

